

IMPACT
40
ALIEN : LA TRILOGIE
clint eastwood :
IMPITOYABLE !
mel gibson,
kamikaze dans
L'ARME FATALE 3
M 3226 - 40 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB
Suisse : 6,50 F
RCI : 1520 CFA
Espagne : 550 Pts
Canada : $ 5,75



SOMMAIRE

IMPITOYABLE : P. 26.

IMPACT 40, une publication Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Gilles Boulenger - Rafik Djoumi - Bill George - Cyrille Giraud - Jean-Philippe Renoux - Jack Tewksbury **correspondants** Emmanuel Itier & Marc Shapiro (Los Angeles)

maquette Vincent Guignebert

composition The Boys from Mansart Street **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Août 1992 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°30** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Cat's - Carole Chomand - Clarice Coufourier - Joël Dangol - Françoise Dessaigne - Florence Farel - Christophe Jouvet - Anne Lara - Pascal Launay - Fanny Louie - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Laurence Sabatier - Robert Schlockoff - Jean-Pierre Vincent



dossier Alien, LES DENTS DE L'ESPACE : P. 10.

LE DERNIER DES MOHICANS : P. 30.

ÉDITO

Le cinéma américain est décidément un animal bizarre et l'actualité de cet été le montre bien. On a par exemple sur les écrans, à un mois d'intervalle, **L'Arme Fatale 3** et **Impitoyable**, le dernier Clint Eastwood. **Impitoyable**, un western crépusculaire, hiératique, exsangue par la volonté de son auteur, visuellement sublime, moralement dur, et son antithèse, **L'Arme Fatale 3** encore plus bouffi, boursouflé et artificiel que les deux premiers réunis. La comparaison s'arrête là. D'un côté, il y a le cinéma risqué d'un individualiste forcené, de l'autre un produit calibré, pesé, millimétré pour gaver un maximum de teen-agers. Bon appétit si vous aimez les plâtrées bien épaisses arrosées de boissons à bulles. Mais c'est vrai qu'il faut avoir vu **L'Arme Fatale 3** pour mesurer à quel point le talent peut se brader, à quel point les billets verts se consument lorsque la démagogie entre dans la ligne de mire d'un producteur, d'un cinéaste et des comédiens qui, complaisants et bien payés, prêtent le flanc à l'opération. A force de vouloir séduire, **L'Arme Fatale 3** devient le symbole de la dégénérescence d'un système, le creuset de toutes les tares, de toutes les combines. C'est vrai, la fonction d'un tel film est avant tout la distraction, mais est-ce une raison pour rire (si peu) là où il est prévu qu'on rit, pour s'exalter à une poursuite tellement surdécoupée que le cerveau n'enregistre plus qu'un magma d'images, pour s'inquiéter de la santé de personnages aussi transparents que des héros de soap-opéra. Mais les dollars investis ne justifient pas tout. **Alien 3**, **Le Dernier des Mohicans** et **Batman le Défi** ont, eux aussi, coûté beaucoup de thunes, mais le spectacle, les émotions qu'ils désirent faire partager ne racolent jamais le gogo. Dans **Larry le Liquidateur**, une petit comédie sociale avec Danny De Vito en requin de Walt Street, l'héroïne demande au vilain homme d'affaires pourquoi il amasse tout ce pognon, des millions et des millions de dollars qu'il ne pourra jamais claquer. Pour les réinvestir, pour accroître sa puissance, pour filer un modeste pourcentage aux oeuvres de charité ? Et Danny De Vito est incapable de fournir une réponse : il amasse pour le plaisir d'amasser. Comme l'Oncle Piscou ! Le système **Arme Fatale 3** revient au même. Battre des records au box-office pour financer un titre qui devra encore faire plus fort que le précédent, budget à l'appui. Et plus coûteux il sera, plus la démagogie et le profit dicteront leur sentence de néant artistique. Mille fois dommage car ces bonhommes ont du talent. Richard Donner, Mel Gibson, Danny Glover, le producteur (trop ?) malin Joel Silver... Mais se mettre au diapason de "nos chers amis" de *TF1* (Sabatier, Foucault et le redoutable con Arthur) qui, eux, n'ont jamais eu de talent, n'est pas vraiment rassurant pour l'avenir du cinéma américain.

Au fait, **Reservoir Dogs**, la petite merveille acidulée de la rentrée, a coûté cinquante fois moins cher que **L'Arme Fatale 3**. Non seulement il en met plein la vue pour pas un rond, mais en plus il redonne un peu d'activité à des neurones fatigués.

Marc TOULLEC



■ *Kevin Costner est "THE BODYGUARD"* ■

PROTECTION RAPPROCHEE

O Kevin Costner s'est fait une drôle de tête pour incarner le garde du corps de **The BodyGuard**, la même que Steve McQueen dans **L'Affaire Thomas Crown** et **Le Guet-Apens**. Réalisé par le british piquant Mick Jackson (**L.A. Story**), **The BodyGuard** présente donc un "protecteur" de renommée chargé de surveiller les fesses d'une star du showbiz (Whitney Houston dans un rôle quasi autobiographique), harcelée par un tueur psychopathe. Celui-ci ne manque jamais une occasion de lui évoquer son enfance misérable dans un ghetto black et espère bien illustrer en live l'un des tubes de la chanteuse, "With a bullet" ("Avec une balle")... Ce scénario inspiré des affaires John Lennon et Jodie Foster (proie d'un admirateur trop fervent il y a quelques années) porte la signature du réalisateur Lawrence Kasdan (**Grand Canyon**) qui l'a rédigé voici une quinzaine d'années.

Un film ne venant jamais seul à Hollywood, la profession de garde du corps inspire un autre producteur. C'est ainsi que le toujours vaillant Clint Eastwood protègera le Président des Etats-Unis dans **In the Line of Fire**, un thriller que tournera bientôt Wolfgang Petersen, que l'on souhaite plus inspiré que dans l'épais **Troubles**. La nouvelle coqueluche du cinoche américain, Sharon Stone, aurait dernièrement intégré le casting.

PETIT MAIS SUMO



■ *SUMO DO, SUMO DON'T* ■

En Occident, il y a le kickboxing ; au Japon le Sumo, généralement représenté par d'énormes athlètes adipeux s'empoignant mollement selon des règles rigides. Le jeune réalisateur Masayuki Suo a décidé de revoir tout cela, à commencer par l'aspect du lutteur, dans **Sumo Do, Sumo Don't**. Exit la montagne de cellulite, nous avons ici affaire avec un jeunot filiforme, Yamamoto, étudiant dissipé ne pensant qu'à la bagatelle. Par l'intermédiaire d'un professeur, il se voit forcé d'intégrer le club de sumo de son campus en vue d'un tournoi. Rapidement, Yamamoto se prend au jeu et perpétue les traditions ancestrales. Bien sûr, **Sumo Do, Sumo Don't**, derrière la façade sportive, explique que les jeunes Japonais se doivent de reprendre le flambeau d'une culture glorieuse. En France, on pourrait mettre en images le même scénario avec la pétanque remplaçant le sumo, mais cela manquerait certainement de vigueur, le pastis étant nettement plus fruité que le saké !

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Emmanuel ITIER ■

● Arnold Schwarzenegger se remet au travail après avoir fait la promotion de son premier (télé)film en tant que réalisateur, **A Christmas in Connecticut**. Programme immédiat : **Sweet Tooth**, une comédie fantastique de Ron Underwood (**Tremors**). Le script est pour le moins croquignolesque. Sur son lit de mort, un père avoue à son fils sa vocation cachée, celle de "tooth fairy". C'est à dire "petite souris", celui qui remplace les dents des enfants placées sous un oreiller par une pièce d'argent. Le fiston (Arnold) devra désormais assurer la pérennité de cette tradition. A quand Arnold dans le rôle du père Noël ?
Par la suite, l'ex-Terminator interprètera une comédie politique produite par le craignos Ivan Reitman, **Oh Baby**.

S.S.S. (Schwarzy, Sly & Seagal)

Parallèlement, d'autres projets sont en développement pour lui. Ce sont notamment **The Last Action Hero** dont le metteur en scène pourrait être soit Robert Zemeckis soit John McTiernan, et le destroy **Judge Dredd** dont la réalisation pourrait être confiée à Sam Raimi.

● Stallone en a assez de faire le pitre dans des comédies comme **Arrête ou ma Mère va Tirer**. Après le rude **Cliffhanger**, il s'attèle à un projet ambitieux, **The Demolition Man**, d'après "L'homme démoli", un classique de la science-fiction littéraire. Produit par l'inévitable Joel Silver, le film décrit les aventures d'un flic congelé en 1992 et opérant au 21ème siècle sur les traces d'un tueur machiavélique. Le budget se chiffre déjà à 60 millions de dollars.

● Sortie en octobre prochain aux USA du nouveau Steven Seagal, **Under Siege** (ex-**Last to Surrender**) du bon Andrew Davis (**Nico**). Seagal y incarne Casey Ryback, un marine tentant d'empêcher un gang de terroristes internationaux de faire main basse sur un navire de guerre bondé de missiles nucléaires. Gary Busey, Tommy Lee Jones et Nick Mancuso complètent la distribution. En plus de soigner son cuir chevelu, le monolithique Steven songe à trois autres scripts : **Cruise**, un polar écologique, **Mist that Thunders** dans lequel il délivre la fille d'un industriel détenue en Afrique du Sud et **Man of Honor** (que Seagal produit) où il sera un héritier de la Mafia refusant d'assumer son héritage criminel au sein de la famille.

EXPRESSIMO

● Pas de pot pour Traci Lords. Elle qui n'aspire qu'à une bonne et grosse production hollywoodienne semble condamnée à tourner à perpet' des séries B et Z. Son audition pour le **Dracula de Coppola** n'a rien donné, pas plus que celle du **Malcolm X** de Spike Lee. Elle aurait pu servir de modèle à la pin-up de dessin-animé de **Cool World**, mais c'est Kim Basinger qui a remporté la partie pour un cachet nettement plus rondelet. Du coup, la blonde plantureuse s'exile en Italie pour figurer dans le modeste thriller **Il Ritmo del Silenzio** (**Port of Crime** pour les Etats-Unis) de Andrea Marfori. Dans ce polar un tantinet cochon, un Italien enquête sur la disparition d'une jeune Américaine dans une zone portuaire peuplée de putes et de souteneurs en guerre pour le contrôle des lieux. Notre héros tombe amoureux d'une professionnelle ravagée par la drogue. Envers et contre tous, au milieu des tirs, les tourtereaux filent le parfait amour...

● Renny Harlin (**58 Minutes pour Vivre**) boucle actuellement l'épisode pilote de la série télé ***Angel City*** dans laquelle un flic de Brooklin est muté à Los Angeles. Pas satisfait de sa condition, il décide de se mettre à son propre compte...
Harlin planche désormais sur trois projets : **Blue Thunder**, biographie de Donald Arrow, une personnalité très influente de la Mafia liée au milieu politique, **Warriors of the Rainbow/Greenpeace** d'après le récit de Robert Hunter, l'un des fondateurs du fameux mouvement écologique et enfin **Gale Force** d'après un script de Joe Eszterhas (**Basic Instinct**), l'histoire d'un homme de retour dans une ville menacée par une horde de malfrats et un ouragan. Il semble que Stallone et Schwarzenegger aient définitivement abandonné ce dernier titre.

● Querelle entre le réalisateur Oliver Stone et le Colonel Oliver North, un officier d'état-major viré du Pentagone suite au scandale de l'Iran Gate. Auteur d'un bouquin, *"Under Fire"*, sur ses prétendus faits de guerre, le galonné accuse le cinéaste de **Platoon** de vouloir piller son chef-d'œuvre littéraire en vue de boucler sa trilogie vietnamienne. Stone, qui bosse actuellement sur **Heaven and Earth**, a bien, par l'intermédiaire de son agent, parcouru le manuscrit. Avec toute la retenue qui le caractérise, ce dernier a répliqué à l'accusation de Oliver North : *"Cela ferait un film absolument génial avec Leslie Nielsen"*.
Y-a-t-il un Flic pour Sauver le Colonel ?



■ *AMERICAN CYBORG* ■

● L'après **Mad Max 2** s'éternise. Un colosse huilé armé d'une pétoire, une frêle jouvencelle blottie sous son sein... Il n'en faut pas plus pour estampiller **American Cyborg** série Z style **Les Nouveaux Barbares et 2019, après la Chute de New York**, fleurons spaghetti du genre. Dans cette production *Cannon* signée Boaz Davidson et située dans un futur ravagé par une épidémie de peste, un guerrier se charge de sauver un embryon d'un laboratoire secret afin que survive la race humaine. Evidemment, sur son chemin, il affrontera une belle galerie de sauvages tarés et sanguinaires... Voilà qui promet des bastons dans des terrains vagues, des coupes de cheveux à l'Iroquois, des vêtements en guenilles, des moto-crottes au look pseudo punk... Bref du vrai Z, lequel commence à se faire regretter, les Italiens ayant fui le créneau.

● Les responsables du marketing de *Paramount* se sont creusés les méninges pour trouver la stratégie idéale au dernier film de Brian de Palma, **Raising Cain**, à la fois terrifiant et comique. Résultat avec ce slogan sur l'affiche : *"De Mented. De Ranged. De Captive. De Palma"*. Joli calembour.

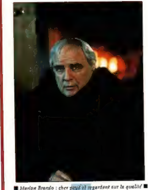
● L'assassinat du Juge Giovanni Falcone par la Mafia profite à l'activité cinématographique italienne. Sur l'attentat à la voiture piégée, quatre films sont en préparation. L'un par le réalisateur Giuseppe Ferrara, le deuxième produit par la RAI, le troisième lancé par ce vieux briscard de Dino de Laurentiis et mis en images par Florestano Vancini, et le dernier concrétisé par Cito Ippolito, un pilier de la série Z. Pendant ce temps, les tueurs courent toujours et continuent d'éliminer ceux qui ont entrepris de gêner dans ses activités l'Honorable Société.

● Le mogul Joel Silver vient de donner le feu vert au nouveau film des frères Coen, **The Hudsucker Proxy** co-écrit par Sam Raimi. Tim Robbins (**The Player**) y partage l'affiche avec Bridget Fonda (remplaçante de Jodie Foster). L'histoire donne dans le cocasse. New York, 1958 : Hudsucker démarre au service courrier d'une grande société et parvient à la direction suite à la défenestration de son boss. Trop occupé, Jack Nicholson a refusé le rôle du vilain de service. Parallèlement, Silver annonce le premier film du monteur Stuart Baird, **Excecutive Decision**, ***"Piège de Cristal dans un Boeing 747"*** selon le producteur. Alléchant. D'autre part, Silver envisage déjà de tourner un quatrième volet à **L'Arme Fatale** et souhaite reprendre en main la série des ***James Bond***, dont Mel Gibson pourrait être l'interprète.

● Chez *Cannon*, les producteurs sont en permanence à l'affût de nouveaux filons. Le scooter aquatique va-t-il devenir la coqueluche du public adolescent ? C'est ce que Mike Marvin (**Turbo Interceptor**) espère bien avec **Guts & Glory**, rempli de pirouettes marines. Le champion de cette spécialité, Larry Aippenkrodeger, incarne le héros de ce "Petit Bleu" pétaradant.

● **Liaison Fatale** continue de faire des émules. **Denial**, sous-titré **The Dark Side of Passion**, livré par un certain Erin Digman, place un homme entre deux femmes : la blonde Robin Wright (**Princess Bride**) et la très brune Rae Dawn Chong (**Commando**). L'homme, c'est Jason Patric, l'un des plus talentueux jeunes comédiens américains. Voir sa performance de flic dopé dans **Rush**.

LA CARAVELLE PREND L'EAU



■ *Marlon Brando : cher payé et regardant sur la qualité* ■

Rien ne va plus sur le **Christophe Colomb** de John Glen. Après un procès-marathon pour nuire au projet parallèle de Ridley Scott avec Depardieu, après les disputes de George Cosmatos et Timothy Dalton en rupture de contrat devant un film qui ressemblerait à une série B pas très ambitieuse, ce **Christophe Colomb** écope d'une sale réputation. A vouloir coiffer au poteau Ridley Scott, les producteurs Alexander et Ilya Salking ont mené leurs caravelles à un train d'enfer. Déjà très peu doué hors des **James Bond** (voir l'hilarant **Aigle de Fer 3**), John Glen aurait réalisé un joli navet. Malgré ses 2,5 millions de dollars de cachet pour quelques minutes de présence à l'écran, Marlon Brando, sous la soutane de l'inquisiteur Torquemada, vient de demander que son nom soit retiré du générique vu le désastre artistique de l'entreprise. De plus, de peur de se mesurer à Ridley Scott et Gérard Depardieu, aucun distributeur français ne veut du film, et une partie des comédiens et techniciens attendent toujours le règlement de leur salaire, la production n'ayant plus un copek en caisse ! Alors, **Christophe Colomb** ou **Le Radeau de la Méduse** ?

L'UNION SACREE



■ *Jack Nicholson & Ellen Barkin* ■

Réunir Jack Nicholson et Ellen Barkin sous une même bannière tient du suicide pour un metteur en scène. Le comédien qui cabotine le plus allié à une actrice qui verse allègrement dans le rictus, rien de tel pour que ce **Man Trouble** tourne au spectacle de cirque, au concours de grimaces. D'autant plus que les personnages sont loin d'être tristes : dresseur de chiens pour Nicholson et chanteuse de cantana (du folklore sud-américain) pour Barkin. Cela promet déjà des situations inénarrables dont le réalisateur Bob Rafelson (**Le Facteur Sonne Toujours deux Fois**) devrait tirer le meilleur parti.

TV

TOP TEN IMPACT
(du 1er juin au 20 juillet)

	Audience (en millions de téléspectateurs)
- Le Bagarreur (TF1)	12,4
- Les Spécialistes (TF1)	10,6
- Pendez-les Haut et Court (TF1)	9,8
- Le Jour le plus Long (TF1)	9,4
- Bons Baisers d'Athènes (TF1)	8
- Ivanohé (FR3)	7,8
- Rien que pour vos Yeux (FR3)	7,6
- Le Nom de la Rose (FR3)	7,2
- Les Feux de l'Enfer (FR3)	6,7
- Le Silencieux (TF1)	6,6

○ Richie, Fonzie et tous les autres sont de retour pour un nouveau téléfilm, un "reunion" comme les appellent les Américains. Ce **Happy Days Reunion**, donc, diffusé le 3 mars dernier sur *ABC*, a remporté un véritable triomphe auprès des téléspectateurs. Faut dire qu'on y retrouvait un Ron Howard bien dégarni et un Henry Winkler avec une banane grisonnante !

○ *Canal Jimmy*, la plus branchée des chaînes câblées, propose deux fois par mois un magazine entièrement consacré aux séries télévisées. Son nom : **Destination Série**. Alain Carrazé et Jean-Pierre Dionnet commentent dans chaque émission l'actualité des séries et livrent un dossier complet, mais pas gonflant, sur une série en particulier, souvent culte comme ***Twin Peaks***, ***Le Prisonnier*** ou encore ***Star Trek***. Une émission qui s'intègre parfaitement dans la grille très riche de *Canal Jimmy*.

○ Du fantastique, de la SF et de l'horreur 24h/24 et 7 jours sur 7. C'est la programmation que propose *The Sci-fi Channel* sur le réseau câblé américain. Le nombre d'abonnés ne cesse de croître.

○ Barry Levinson se lance dans la réalisation télé. Pour NBC, il s'apprête à diriger un téléfilm en six parties, ***Homicide***.

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Nielsen*)

● En vrac ●

Lou Diamond Phillips et l'émacié Scott Glenn sont deux super-flics dans **S.I.S. Special Investigation Section** du spécialiste Mark Lester (**Commando**).

Scott Glenn toujours. Il traque un tueur psychopathe à travers le désert dans **Rope of Sand** de J.S. Cardone, et, en agent du FBI, il infiltre une secte d'adorateurs de Satan dans **Slaughter of the Innocent** de James Glickenhaus.

Malgré le bide de son **Stone Cold**, la star américaine de football, Brian Bosworth, enquête sur un kidnapping d'enfants dans le thriller **Buckman**.

Moani Pozzi, l'une des hardeuses les plus actives du porno italien, tourne la comédie **Daddy Don't Blush** de Bruno Coltelo, dans laquelle elle personnifie une actrice de films cochons dont le papa découvre la profession.

Tanya Roberts dégraf e souvent sa blouse d'infirmière pour montrer ses miches dans le coquin **Sins of the Flesh** du ringard Jim Wynorski.

Sorti de son **Fortress** avec Christophe Lambert, l'ex-maître du gore Stuart Gordon verse dans le polar avec **Chicago Cops** dans lequel un keuf décide d'exercer le job de Marlowe & cie.

Danny DeVito interprète et dirige **Low Fives** dans lequel il incarne l'entraîneur d'une équipe de basket-ball !

Republic Pictures envisage de produire une biographie filmée de Roy Rogers, le cow-boy chantant des années 30/40.

Récemment recyclé dans le comique bête et lourd (**Bullseye**, avec Roger Moore et Michael Caine), le réalisateur Michael Winner revient à ses premières amoureuses avec **Dirty Weekend**, version féminine de ses **Justicier dans la Ville**.

Du remake à foison pour Walter Hill : **Hong Kong** d'abord d'après le chef-d'œuvre inédit de John Woo, **The Killer**, puis **Le (nouveau) Guet-Apens** d'après le thriller hautement énergique de Sam Peckinpah.

Après le thriller **The Rising Sun** de Philip Kaufman, Sean Connery affrontera Jeanne d'Arc (Sinead O'Connor) dans le film homonyme de Kathryn Bigelow.

Debra Winger et Glenn Close sortent leurs griffes dans le thriller érotique **Dangerous Women** de Stephen Gyllenhaal (**Rage**).

UN VILAIN MICKEY



■ *Mickey Rourke dans WHITE SANDS* ■

Accusé par Spike Lee de dire des conneries, de circuler sans casque et de ne pas se laver, Mickey Rourke a perdu quelques kilos depuis **Harley Davidson et l'Homme aux Santiags** où il rentrait difficilement dans sa combinaison de cuir. Manifestement moins "je m'en foutiste", Mickey Rourke tient dans **White Sands** le rôle d'un méchant, un vrai, un agent de la CIA qui se livre au trafic d'armes dans un bled reculé des States. En découvrant un cadavre, le shérif local (Willem Dafoe) remonte la filière et suspecte FBI, CIA et malfrats internationaux de tremper dans l'affaire. Lorsqu'il disparaît, sa femme (Mimi Rogers), journaliste dans la gazette du coin, poursuit l'investigation... Prometteur ce thriller. Il semblerait même que le Néo-Zélandais Roger Donaldson (**Le Bounty**) s'y soit plus décarcassé que de coutume.

LEVONS LES VOILES

Pour avoir produit Jackie Chan et Bruce Lee, la firme *Golden Harvest* de Hong Kong a toujours fait preuve d'une pudibonderie farouche. Brusquement, **Sex and Zen** de Michael Mak ose déshabiller des courtisanes généralement trop vêtues. L'alibi est de taille : un jeune homme s'interroge en compagnie d'un moine bouddhiste sur les plaisirs de la chair. Le débat clos, il passe à l'acte, épouse la virginale fille d'un riche marchand qu'il initie évidemment aux combinaisons du kamasutra.





Se sentant sous-équipé pour coller au plafond toutes ses maîtresses, le chaud-lapin obtient la greffe sur sa personne du membre viril d'un ivrogne particulièrement bien monté...
Saphisme, érotisme délicat, exotisme, superbes décors et couleurs kitsch, **Sex and Zen** détourne les potentielles héroïnes d'une nouvelle "*Histoire de Fantôme Chinois*" de leur devoir de réserve. Nous plongeons ici dans les délices de la libido asiatique. C'est mieux que de fréquenter les bordels de Thaïlande !

Wings Hauser :

Actuellement à l'affiche dans *Dar l'Invincible 2*, Wings Hauser a tenu plus de flingues que n'importe quel autre comédien. Vrai pilier de la série B, scénariste occasionnel (*Retour vers l'Enfer*), chanteur, réalisateur, brave flic vétéran du Vietnam ou immonde crapule en provenance d'un autre monde, Wings Hauser considère sa carrière avec modestie et humour...

Vous avez à votre actif un certain nombre de films très violents. Vous plaidez coupable ?

Je suis américain. J'ai la violence dans le sang. Nous sommes un peuple dur. Regardez donc les émeutes de Los Angeles ! Elles ont eu pour conséquence d'augmenter de manière considérable le nombre d'armes vendues.
La violence cinématographique découle du contexte social : les réalisateurs l'utilisent comme moyen de défoulement, comme catharsis. J'étais dans la rue, en train de tourner, lorsque tout a commencé. C'était effrayant et inévitable.
Je dois ma réputation d'acteur violent au souteneur sadique que j'incarne dans **Descente aux Enfer**. A l'époque, de jour, je jouais un brave type dans un soap-opera. La nuit, je m'en allais interpréter ce mec horrible. Sympa non ?

Vous prenez votre pied à jouer les affreux, les malfaisants ?

Bien sûr. Et quel pied ! Il faut donner de la couleur au personnage. Tous les comédiens tiennent à jouer les méchants. C'est là le véritable défi du métier. Un bon méchant pique souvent la vedette au héros. Van Damme, par exemple, n'a pas cette étoffe. Regardez le bien : il est là, planté, à rien faire tandis qu'autour de lui les autres jouent. Incarner Arklon dans **Dar l'Invincible 2** fut très drôle. Avec un tel personnage, vous pouvez agir à votre guise, faire ce que vous désirez. On est au-delà de la réalité.

Puisqu'on en parle, votre participation à *Dar l'Invincible 2* est quand même surprenante.

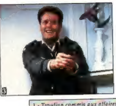
J'adore le premier **Dar l'Invincible**. Lorsque Sylvio Tabet, producteur et réalisateur, m'a contacté, j'ai aussitôt bondi sur l'opportunité de jouer un personnage original. J'ai incarné tellement de personnages conventionnels.
Dar l'Invincible 2 me demandait plus que de me promener avec un flingue dans la rue. Je pouvais utiliser une sorte d'accent shakespearien brisé, porter des fringues pas possibles, monter à cheval. Nous autres américains avons été sevrés au western. Donc, dès que je peux grimper sur un cheval, je le fais ! Mais tout le tournage de **Dar l'Invincible 2** n'a pas été de la franche rigolade. Nous avons tourné les séquences d'ouverture dans le désert. La température s'élevait à 40° et nous portions des capes, des armures. A cause d'un costume envahissant, je ne pouvais pas m'asseoir. Il fallait donc que je demeure debout la plupart du temps.

Cela vous gonfle-t-il de jouer les héros, les sauveurs de la veuve et de l'orphelin ?

LE GENTIL MÉCHANT


1


2


3


4

1 - *Troufion commis aux affaires délicates (la série télé* **Lighining Force**)
2 - *Méchant d'opérette et excentrique (Dar l'Invincible 2)*
3 - *Flic hargneux (Les Vrais Durs ne Dansent pas)*
4 - *Maquereau sadique (Descente aux Enfers)*

J'aime alterner. J'ai tourné 47 films. Dans un peu moins de la moitié, j'étais le méchant. Dans les autres, je suis le héros. Quand je suis fatigué de jouer l'un, je passe à l'autre. Interpréter en permanence le gentil est mortellement ennuyeux. Ce n'est pas vraiment jouer la comédie, c'est être là à adopter certaines attitudes. Quand vous êtes un méchant, vous pouvez vous éclater. Vous êtes libre. Dans **Dar l'Invincible 2**, j'aurais pu faire n'importe quoi, danser même. Sylvio Tabet, quelqu'un de très gentil, ne me retenait jamais.

Sur quels critères vous basez-vous pour choisir tel ou tel film ?

Je lis le scénario. Franchement, j'accepte certaines propositions uniquement pour l'argent. J'ai une femme, deux enfants. Pour les nourrir, j'ai parfois dû signer pour des films très douteux. C'était souvent le cas à mes débuts. Lorsque vous avez besoin d'argent, vous n'avez qu'une chose à faire : travailler ! Actuellement, cela se passe beaucoup mieux. Je vis sur un bateau, mes enfants sont majeurs, je peux voir venir et me montrer plus exigeant, attendre les bons scripts. Aujourd'hui, ce n'est plus mon compte en banque qui me dicte mes choix, mais mon cœur.

Vous avez quelques beaux navets à votre palmarès, mais aussi d'excellents films...

J'ai travaillé avec de très bons cinéastes comme Norman Jewison (**Soldier's Story**) ou Norman Mailer (**Les vrais Durs ne Dansent pas**), mais aussi avec les pires réalisateurs du monde, des types qui ne savaient pas exactement ce qu'ils faisaient là. Vous déterminez immédiatement sur un plateau la carrure d'un metteur en scène. S'il est mauvais, en tant qu'acteur, il faut vous couvrir, vous battre pour obtenir le contrôle de votre personnage à travers la réécriture du script. Il faut rester fort, exigeant, et limiter les dégâts. Mais je pense que tout cela est bel et bien terminé pour moi. J'ai maintenant ma propre série télé, *Lightning Force*, pour laquelle je dispose de budgets respectables. Mais cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Pour en arriver là, j'ai dû me bouger le cul.

Vous êtes également réalisateur de trois films : *Coldfire, Living to Die* et *Reason to Die*...

Se contenter de jouer, cela équivaut à être un enfant. Etre réalisateur, c'est agir comme un père. Ayant auparavant dirigé des pièces de théâtre, j'aime me comporter en père, m'occuper de tout. Le comédien ne s'occupe que de sa petite personne. Plus de contrôle et davantage de responsabilités me fournissent beaucoup de plaisir. Et puis réaliser m'évite de côtoyer des réalisateurs timbrés comme Brian Trenchard-Smith. Sur le tournage de **Siege of Firebase**, il était armé d'une mitraillette et il abattait des chiens. Comme ça, pour le plaisir ! Par contre, j'entretiens toujours une correspondance avec Norman Mailer, une des grandes figures de l'Amérique actuelle. Et elles ne sont vraiment pas nombreuses.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH**

BD

L'ARME X

de Barry Windsor-Smith (*Semic*)

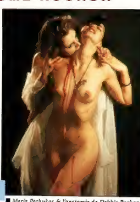


Apparu dans **Hulk** 180, Wolverine n'était au départ qu'un second couteau de plus dans l'univers déjà peuplé de *Marvel*. Quelque temps après, on lui fit intégrer les X-Men, dont il devint rapidement le mutant le plus populaire. Logique de comic-book ! Dans ce groupe où les pouvoirs psychiques étaient très répandus, sa violence à peine contrôlée et sa sauvagerie très visuelle ont vite suscité l'enthousiasme du public.
Pour établir une liaison entre l'univers du papier et celui de la pellicule, on peut supposer que Wolverine servit de base à la conception de Freddy Krueger, l'habitant cauchemardesque de Elm Street. Mais les griffes de Wolverine, rétractibles, sont en adamantium, le métal le plus solide du monde ! Les origines de celui que l'on surnomme familièrement Wolvie (et Serval en français !) n'ayant jamais été clairement expliquées, *Marvel* confia à Barry Windsor-Smith le soin de les imaginer. Pour mémoire, cet auteur britannique créa graphiquement Conan le Barbare, il y a déjà 22 ans. Dans sa collection *Top-BD*, **Semic** propose **L'Arme X**, opus de plus de 120 pages entièrement réalisées par Windsor-Smith (scénario, dessin, encrage, couleurs), au prix très abordable de 34 francs. Nous allons donc découvrir comment Logan, agent canadien particulièrement trapu, teigneux et résistant, va devenir le bestial Serval. Cette métamorphose est plus que douloureuse. La trame du récit est relativement classique dans sa conception : Logan a été enlevé pour que son corps serve de support à des expériences qui ont pour objectif d'en faire une nouvelle, redoutable et docile arme de combat. Selon les cas, les scientifiques sont des praticiens de l'euthanasie ou des partisans de la vivisection. Si certains éprouvent des remords à travailler sur un être humain (quoique mutant !), d'autres, plus froids, manipulent et sont manipulés. Justice sera finalement faite !
Tout au long du récit, la profonde fascination qu'éprouve l'auteur pour la violence et sa contre-partie, la souffrance, est visible. Malgré le sang qui gicle et les diverses mutilations, le trait conserve une précision presque clinique, et bien venue puisque l'action se déroule intégralement dans un laboratoire ! Parfois on ne sait plus ce qui fait réagir l'infortuné Logan dans son chemin de croix : un sursaut ultime de sa conscience, le caractère primitif de sa bestialité récemment acquise, ou les ordres qui lui sont transmis. Après la mutation résultant de l'expérience, l'entraînement, puisqu'il faut tester l'efficacité de la nouvelle arme : en slip dans la neige, Logan affrontera successivement une horde de loups affâmés, un grizzly et un léopard des neiges. Au terme du récit, le cobaye involontaire parviendra à échapper au contrôle des laborantins. Si son long martyr a pris fin, pour vous, la découverte d'un graphisme somptueux ne peut que commencer.

■ Jean-Philippe RENOUX ■

LA MOME ROCHON

Elle a un nom de mannequin chez *Olida*, mais des formes à avaler du yaourt au petit-déjeuner. "Elle", c'est Debbie Rochon, la nouvelle égérie de la série ultra Z californienne. Entrevue dans une boîte de nuit auprès de Nicholas Cage dans le vibrant **Embrasse-moi Vampire**, cette jeunette qui possède tout ce qu'il faut là où il faut entend bien se tailler une petite gloriole sur le terrain de prédilection des Linnea Quigley et autre Sybill Danning, les généreuses de la fesse. Pour se faire la main, Debbie Rochon joue les assoiffées de sexe dans **Valerie** de Jay Lind. Catalogué thriller érotique, ce budget riquiqui suit les déboires de Valerie, une adolescente que les films d'horreur rendent dingue. Pour se guérir du mal, elle consulte une psychiatre, laquelle détecte aussitôt le danger. Valerie serait la proie de deux lesbiennes vampires qui, tel Freddy, habitent ses rêves érotico-gore ! Naturellement, Debbie Rochon incarne l'une des gouines sanglantes.



■ Maria Pechukas & l'anatomie de Debbie Rochon dans le vampirique VALERIE ■

Du Rochon aussi dans **Lenore**, *"un thriller érotique, psychologique teinté d'un soupçon de vampirisme traditionnel"*. Vaste programme qui se risque à amalgamer deux nouvelles d'Edgar Poe, "Double Meurtre dans la Rue Morgue" et "Le Coeur Révélateur". Poe devrait se retourner dans son caveau d'autant que Miss Rochon se définit comme *"le symbole même de toutes les obsessions d'Edgar Poe"*.
Point d'orgue à la carrière déjà éloquente de la Rochon : **Do You Like the Women ?** de Jay Lind, remake de **Aimez-Vous les Femmes ?**, vieux nanar français de 1962, réalisé par le très oublié Jean Léon, mais écrit par le toujours opérationnel Roman Polanski. Dans le rôle principal, Debbie Rochon remplace Sophie Daumier. Austin Pendleton palie de son côté l'absence de Guy Bedos qui fut un faux samouraï mémorable dans cette bouffonnerie tournant autour d'un restaurant exotique, tenu par des cannibales, où l'on sert de la femme cuite. Y aurait-il au menu une cuisse ou la poitrine farcie de Mademoiselle Rochon ?



■ *Debbie Rochon, nue, sur la tombe d'Edgar Poe. Drôle de profanation !* ■

DU Z JAPO-NIAIS !



■ *Bruce Le & Lily Lee (!) dans COMFORT WOMEN* ■

Bruce Lee étant toujours mort, Bruce Le, lui, se porte toujours bien, comme une paire de tongs. Le héros furibard de **Bruce Contre-Attaque**, **Combat de Rue** et de **Contrat pour la Mort** (qui firent les beaux soirs de *La 5*) enrichit régulièrement sa filmographie de nanars castagneux à souhait. Le dernier en date : **Comfort Women** interprété et réalisé par votre idole, tenté par la lecture d'une page d'histoire méconnue.
En pleine Deuxième Guerre Mondiale, dans une Chine envahie par les troupes japonaises, une journaliste niponne enquête sur les bordels de campagne tenus par l'état-major pour distraire le gros de la troupe. Une fois son reportage paru dans la presse, cette reporter de choc reçoit la visite de quelques sales types qui la jettent dans le camp d'amour. Elle profitera de cette douloureuse expérience pour rédiger un témoignage poignant sur les monstruosités commises par l'armée japonaise. S'il vous fallait trouver une référence à **Comfort Women**, cherchez plutôt du côté de **Camp d'Amour pour Chiens Jaunes** (un classique de sadisme bêta datant du milieu des années 70) que du **Pont de la Rivière Kwaï** !

gros symbole

Merci *Impact* ! Merci de m'avoir donné envie d'aller encore au cinéma. Après la déconfiture Avoriaz, je me suis surpris à baver d'impatience devant votre palmarès Spécial Cannes (loin d'être des "meilleures intentions" !). Tous ces films m'ont l'air intéressants et peut-être que pour retrouver un cinéma plein de jus et de tripes, il faut aller voir du côté du polar au lieu de se tourner systématiquement vers le Fantastique. Un film qui me réjouit particulièrement, c'est **C'est Arrivé près de chez vous** qui m'a l'air hilarant et outrageant. J'espère seulement qu'il sera distribué en France. Sinon, je suis allé voir **Twin Peaks**. Etant déjà accro à la série, ce film, il me le fallait (besoin naturel oblige). Comme beaucoup sans doute, je n'ai pas compris grand chose, mais quelle expérience ! (...) Lynch s'amuse à nous balancer des scènes oniriques purement gratuites (selon moi). Celle où le cheval apparaît au chevet de la mère de Laura symbolise-t-elle le fait que le père soit en train de se taper sa fille comme un étalon de première ? Je ne veux pas ouvrir une nouvelle polémique à la "Où est passé Indy ?", mais le débat reste ouvert...

Alex Monneau



■ *On en parle encore beaucoup : TWIN PEAKS* ■

C'est Arrivé près de chez vous a trouvé un distributeur et ne devrait donc plus tarder à sortir sur les écrans français. Reste juste à régler quelques problèmes de censure car si le film est constamment drôle, il n'en est pas moins par moment très hard pour les têtes bien pensantes ! Quant à la symbolique chevaline de **Twin Peaks**, *nous pensons, nous, que Madame Palmer, dans une vie antérieure, a eu une aventure avec Henry IV. Mais bon, comme tu dis, le débat reste ouvert...*

le boîtier en questions

Je m'adresse aujourd'hui à mon magazine préféré pour trouver une réponse à une question troublante. J'ai acheté le boîtier **Twin Peaks** contenant 29 épisodes. Primo, ce boîtier ne contient pas l'épisode pilote signé David Lynch. Secondo, j'ai appris par un confrère que la série comprenait 32 épisodes. Info ou intox ? Si c'est de l'info, comment me procurer les épisodes manquants et le pilote ? Merci de me répondre.

Emmanuel Martin

Le boîtier **Twin Peaks** *contient la totalité des épisodes de la série, excepté le pilote réalisé par David Lynch. On peut cependant se le procurer séparément chez Warner Home Vidéo ou en K7 anglaise PAL pour ceux qui préfèrent la version originale. Voilà.*

canal kahn

Fan inconditionnel de Cynthia Khan, j'aimerais savoir si **Le Sens du Devoir 4** (et son extraordinaire séquence de l'ambulance - cf interview in *Impact* 38) ne correspondrait pas au film récemment diffusé sur *Canal +* sous le titre crétin de **Dealers de Hong Kong**. Sinon, je ne saurais trop vous remercier d'être la seule revue (avec le grand frère *Mad Movies*) à accorder autant de place aux productions de Hong Kong, à ce cinéma si fastueux et riche qui recèle des joyaux inouïs.

Pascal Ho-yen

C'est bien **Le Sens du Devoir 4** *que tu as pu voir sur Canal + sous le titre de* **Dealers de Hong Kong**. *Merci pour les compliments, nous continuerons de guetter et de rendre compte de la production de Hong Kong.*

la phrase qui tue

Je vous écris suite à un article honteux paru dans le magazine *Première*, concernant le dernier film de Jackie Chan. Dans cet article au titre évocateur (*"Chan, la nique à Lee"*), l'auteur traite le grand Bruce Lee de tête à claque, de redresseur de tort pas sympa. Fin du papier : *"Dommage que Bruce Lee soit mort, sinon Jackie Chan pourrait lui mettre la correction qu'il mérite"* ! Je trouve cela honteux de parler des morts ainsi, et je suis certain que Jackie Chan ne pense pas un mot de ce que raconte l'article.

Frédéric Delbeke

Sans le sérieux papal de Bruce Lee, Jackie Chan n'aurait jamais cherché à se différencier du petit dragon en donnant dans la "kung-fu comedy". Chan ne désirait donc pas combattre Lee sur son terrain, ce en quoi il a eu raison. Puisqu'il n'y a jamais eu de guerre entre Chan et Lee, les propos que tu rapportes sont en effet parfaitement déplacés !

DOSSIER

alien alie

par
MARC
TOULLEC



Les Dents de l'Espace

1979 - 1992. Ridley Sccot, James Cameron et David Fincher, trois cinéastes pour trois films à la fois différents et étroitement liés par des liens de sang. Le sang acide de l'alien, le monstre définitif par excellence, le seul du cinéma contemporain à nourrir une mythologie tenace et visuellement riche...



Portrait of a Serial Monster

Une idée somme toute simple peut parfois engendrer un chef-d'oeuvre. Un monstre indestructible dans un vaisseau spatial, de la viande humaine et beaucoup d'adrénaline. Tout tient dans l'art et la manière d'orchestrer le massacre. Et Ridley Scott sait y faire, avec goût et panache...

Paradoxalement, **Alien** naît d'une faillite, celle d'un projet célèbre, avorté par manque de moyens, le **Dune** d'Alejandro Jodorovski. Un film qui devait être l'une des plus importantes productions de science-fiction de l'histoire du cinéma. Autour de son auteur, le cinéaste chilien rassemble le gotha des arts graphiques du moment et un jeune scénariste américain qui en veut, Dan O'Bannon, installé pour les besoins de la production à Paris. Lorsque la production de **Dune** se déclare en banqueroute officielle, O'Bannon n'a pas d'autre choix que de réintégrer Los Angeles. Fauché comme les blés, il squatte une semaine durant le sofa d'un vieux pote cinéphile, Ronald Shusett, avec qui il déniche des tonnes de notes portant sur des scénarios virtuels. *"Nous avons sorti de ce tas de papiers une idée que j'aimais beaucoup, un court scénario à moitié terminé intitulé* **Memory** *et qui représentait exactement ce que vous pouvez voir dans la première partie d'***Alien***. J'ai annoncé à Ronald que jamais je n'avais pu trouver la fin de l'histoire. Je me suis alors souvenu d'un autre script de mon cru dans lequel des gremlins montaient à bord d'un bombardier B-17 pendant la Deuxième Guerre Mondiale pour faire passer un moment épouvantable au pilote. Ron suggéra de greffer ce concept sur le déroulement de* **Memory***"*. Mais Dan O'Bannon oublie de souligner qu'en 1972, année de rédaction de ce manuscrit, il travaillait également sur le scénario de **Dark Star**, le film universitaire de John Carpenter. Prenant pour cadre un vaisseau spatial aussi crasseux que son équipage, **Dark Star** présente une citrouille extra-terrestre belliqueuse ! *"Quelques-uns des éléments d'Alien découlent directement du script de* **Dark Star***"*, avoue O'Bannon, *"mais les points de vue sont radicalement différents"*. C'est ainsi que **Alien**, un des films les plus terrifiants de la décennie, part d'une blague de potaches, d'une parodie loufdingue bricolée sur plusieurs années. A l'époque, **Alien** se nomme encore **StarBeast**, un titre en provenance directe de la série B, mère nourricière de la culture cinématographique de Ronald Shusett et Dan O'Bannon. *"J'avais alors prévu de réaliser* **StarBeast** *avec un budget d'un demi-million de dollars. Ron voulait plutôt tenter sa chance du côté des studios d'Hollywood"*. C'est ce qu'il fit après trois mois de travail sur le scénario.

Par l'intermédiaire d'un copain, Mark Haggard, et parallèlement à la visite des grosses boîtes de Los Angeles, les duettistes posent leurs fesses dans le bureau de *Brandywine*, une société de production encore modeste composée de David Giler, Gordon Carroll et Walter Hill, trois noms qui resteront étroitement liés à la saga. Sur les 300 manuscrits consultés par les associés de *BrandyWine* depuis sa création, celui de **Alien** fit aussitôt tilt. *Brandywine* signe une option sur les droits et soumet le projet à la puissante *Twentieth Century Fox* en vue d'un financement. Le studio s'enthousiasme à l'idée de renouveler les scores de **La Malédiction** au box-office et consent à investir 8 millions de dollars, une somme ridicule aujourd'hui. Mais nous sommes en 1977.

Si le concept de **Alien** séduit immédiatement *BrandyWine*, l'intrigue à proprement parler et son développement ne suscitent pas le même accueil inconditionnel. *"Tous les personnages étaient différents de ceux du film de Ridley Scott. On ne trouvait pas dans le script de O'Bannon et Shusett la notion de travailleurs employés par une compagnie. Ripley n'était pas encore une femme, ni Ash un androïde. Pourtant les bases de l'histoire correspondent toujours à l'***Alien** *que vous connaissez. Cependant tout le reste s'en écarte : les protagonistes et dialogues. Même le chat, Jones, n'y figurait pas. Tout y compris le monstre initialement dessiné par Ron Cobb. On ne pouvait pas concevoir* **Alien** *sans un grand monstre, un monstre marquant, et celui-là ne l'était pas. Il ressemblait à une espèce de gros lombric aux yeux bleus injectés de sang. Tourné tel quel,* **Alien** *aurait été un remake de* **It, the Terror from Beyond Space***"*. Pas tendre David Giler lorsqu'il évoque le scénario originel. A vrai dire, ce n'est pas un manuscrit clé en main qui se pose, mais un concept, une idée à étoffer, le **It, The Terror** étant la référence à fuir coûte que coûte. **It, the Terror from Beyond Space**, une série B de 1958 dans laquelle un extraterrestre griffu et cornu décime l'équipage d'un vaisseau spatial. Une mise en scène fonctionnelle typique du genre, des décors vides faute de moyens... Les ambitions de *BrandyWine* sont toutes autres. Walter Hill critique encore plus durement le travail de O'Bannon et Shusett : *"Leur script était remarquablement peu sophistiqué. Il n'avait pas davantage de mérite que n'importe quelle histoire de série B. Personne ne pouvait prendre ça au sérieux. Ce n'était pas du boulot professionnel"*. Dur. Et voilà que l'ordinateur primitif devient un super cerveau à la 2001, que les petits soldats sortis d'une académie militaire se transforment en gens ordinaires tracassés par des petits soucis quotidiens...

Entièrement revu à la hausse, **Alien** ne demande plus qu'à trouver un réalisateur digne de ce nom. Dan O'Bannon tente bien de s'imposer en revendiquant une large part de la mise en scène de **Dark Star**, mais *Brandywine* met en cause sa crédibilité. Walter Hill paraît le mieux placé pour prendre en main les facéties du monstre spatial. *"Il était un moment question que Walter Hill réalise le film. Mais soudain, il s'en est détourné à cause des effets spéciaux. Walter n'y connaît rien, il n'aime pas ça. Pour ce type de pro-*



L'une des gr... figures du ci... fantastique : l'ali... monstre biomécan... que indestructi... et majestueux"

duction, on demande un metteur en scène soucieux du moindre détail perfectionniste, surtout en ce qui concerne les effets. Sur cette partie bien précise de **Alien** *il s'est rendu compte qu'il ne pourrait être à l'aise"*. Une sage décision. Toujours regardant sur la moindre ligne du scénario, Walter Hill s'embarque sur un projet qui lui tient davantage à cœur, **Driver**, un polar avec Isabelle Adjani et Ryan O'Neal. A *Brandywine* de recruter un nouveau réalisateur. Et le miracle se produit. En Angleterre, Ridley Scott, passé maître dans l'art du spot publicitaire et remarqué au Festival de Cannes pour **Duellistes**, se démène en vue de mettre sur pied son **Tristan and Iseut**. Faute d'un script satisfaisant et d'un budget conséquent, le cinéaste laisse tomber. Au même moment, Sandy Lieberson, de la *Fox*, lui expédie le scénario d'**Alien**. La réaction du cinéaste britannique ne se fait pas attendre plus de quelques jours.

Quarante-huit heures après une première lecture du scénario, Ridley Scott est à Los Angeles, en plein débat sur le devenir d'**Alien**. Dès les premières discussions, il impose sa conception de l'histoire, visualise son déroulement, délaisse le look trop clean des vaisseaux spatiaux en provenance de la galaxie **Star Trek**. Pour endiguer cette tendance très hollywoodienne, Ridley Scott s'assure la collaboration de son directeur artistique de toujours et de Moebius, encore un transfuge de **Dune**. Illustrateur, auteur de bandes dessinées révélé à l'époque de l'âge d'or de *Métal Hurlant*, Moebius délimite les paramètres fantastiques de **Alien**. Selon lui, la science-fiction est surtout question de réalisme, de crédibilité. C'est exactement ce que recherchait un Ridley Scott guère fan du genre. De la science-fiction, il n'apprécie que **2001, l'Odyssée de l'Espace**. De l'horreur, il ne s'enthousiasme que pour **Massacre à la Tronçonneuse** qu'il visionne à plusieurs reprises avant d'entamer la réalisation de **Alien**.

"Pour ce qui est de l'intérieur du vaisseau je me suis éloigné autant que possible de l'esthétique NASA pour créer un décor baroque massif plein d'ornements oppressants. Il fallait qu'on ait l'impression que des gens avaient vécu là pendant une longue période. Le vaisseau est cloisonné comme un pétrolier. Les quartiers des officiers et des membres de l'équipage sont très confortables, mais l'environnement devient de plus en plus fonctionnel et de plus en plus métalliques au fur et à mesure que l'on descend vers la cale. Les salles de maintenance ne sont plus qu'un vaste garage". Et dans les coursives mal éclairées, les recoins sombres et les conduits d'aération, il y a la bête qui se développe, l'alien, la source d'innombrables problèmes tant au niveau de la conception qu'à celui de la réalisation des effets spéciaux.



[illegible]

"J'ai accepté le script d'Alien en sachant que la créature allait poser un problème majeur. A quelques exceptions près, les monstres ont une allure caoutchouteuse et sont rarement convaincants. Les premières esquisses correspondaient aux représentations habituelles : la bête à plusieurs têtes, aux yeux glo-

■ ■ ■



Un accouchement difficile pour John Hurt dans une séquence mémorable et traumatisante

■■■

buleux.. Je n'en voulais évidemment pas ! Originellement, je désirais une créature féminine longiligne à la Verushka (une célèbre danseuse étoile, NDRL). L'idée d'associer le danger et le désir sexuel, d'avoir cette créature hautement désirable et en même temps mortelle était passionnante. A cause de problèmes pratiques, l'alien est devenu un homme aux contours féminins, un hermaphrodite" Tout le mérite de cette véritable oeuvre d'art, de ce biomécanisme suscitant la terreur, revient évidemment au peintre suisse Hans Rudi Giger, "découvert" par Dan O'Bannon à l'époque de **Dune**. La perfection plastique du monstre et la fascination quasi hynoptique qu'engendre sa longue silhouette empêchent une trop grande exposition à la caméra, aux sunlights. A trop dévoiler un monstre, on finit toujours par le tuer, par excès de complaisance vis-à-vis d'effets spéciaux onéreux. Par chance, les mécanismes du monstre de **Alien** ne fonctionnent pas. *"C'était un vrai cauchemar. Les costumes n'arrêtaient pas de se déchirer et nous n'en avions jamais assez en magasin. Nous avons eu la chance de tourner le dernier plan avant qu'il ne parte en lambeaux"* témoigne également David Giler. Mais ces petits malheurs participent à la réussite du film. Pendant que Ridley Scott et David Giler s'arrachent des touffes entières de cheveux, un homme souffre à refaire toujours les mêmes gestes, en quête d'une hypothétique perfection. Son nom : Bolaji Badejo, membre de la tribu africaine des Masai et étudiant en arts dramatiques à Londres. Taille : 2 mètres 40. *"Nous n'arrivions pas à trouver qui mettre dans la combinaison de l'alien. Nous avons vu des karatékas, des mimes... Nous avons même pensé à un de ces longs mannequins squelettiques. Et puis, un agent de Londres nous a contactés et nous sommes allés le voir, lui et quelqu'un dont il nous avait parlé. Nous étions là, dans un café, quand un homme a franchi la porte, pratiquement à quatre pattes"* se souvient Gordon Carroll, l'un des associés de *Brandywine*. Immense, le Nigérien se prend tous les plafonds, se blesse parfois jusqu'au sang en effectuant des cascades, suffoque dans la combinaison, avale une espèce de gélatine lorsque le monstre bave, s'asphyxie en respirant des fumigènes nécessaires à l'ambiance, répète certains plans 40 fois... En bref, Bolaji Badejo mériterait de figurer dans le *Livre des Records*.

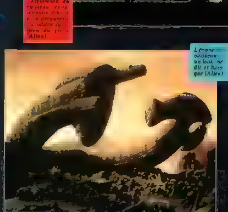
Quelqu'un m'a dit qu'il trouvait **Alien** *très dérangeant, qu'il avait l'impression de voir l'intimité d'un organisme violée, d'assister à la croissance de quelque chose de monstrueux à l'intérieur d'un corps, et comparait le développement de l'Alien à celui d'une tumeur cancéreuse. Mais je trouvais indécent l'idée d'utiliser le cancer comme prétexte à un commentaire artistique. Pour moi, le cancer, c'est une réalité médicale"* Quand on l'interroge sur la symbolique de son monstre, Ridley Scott ne donne jamais de réponse précise. **Alien**, c'est la peur, la trouille bleue des zones d'ombre dans lesquelles se tapit la bête. Rien de plus qu'une merveilleuse mécanique à donner la chair de poule, à hérisser le poil. Jamais Ridley Scott n'intellectualise son propos. Il ramène **Alien** à ce qu'il est : un suspense infaillible servi par un environnement de science-fiction particulièrement crédible et des personnages, des prolétaires de l'espace, auxquels s'identifie aussitôt le spectateur. *"Toutefois, dans les dernières minutes, j'ai voulu introduire une autre dimension : Ripley engage le combat contre un dragon futuriste, et c'est pourquoi je lui ai fait enfiler un scaphandre blanc"*. Une coquetterie, une seule. Sans doute en souvenir de **Tristan and Iseut**, la fresque médiévale que Ridley Scott devait tourner avant de s'engager sur **Alien**.



H.R. Giger : le Génie Frustré

Suisse comme Ursula Andress, le peintre et sculpteur Giger porte la paternité de l'alien, un monstre biomécanique issu de ses cauchemars et de son amour pour Lovecraft. Extraterrestre infernal, la bête est aussi une œuvre d'art...

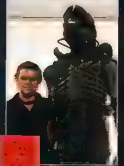
Exploration du vaisseau extraterrestre échoué [illegible] découverte [illegible] du [illegible] (Alien).



L'énorme vaisseau, un look [illegible] dit et baroque (Alien).

Si Hans Rudi Giger n'avait pas un jour abandonné un de ses tableaux à son maître, Salvador Dali, l'alien de Ridley Scott aurait certainement été très différent de ce qu'il est. A l'époque de Dune, Alejandro Jodorovski découvre chez le peintre surréaliste la toile de Giger. Aussitôt fasciné par les formes monstrueusement érotiques du dessin, le cinéaste entend bien recruter son auteur pour parfaire l'univers dément de son film fantôme. Jodorovski contacte Giger, lui donne rendez-vous, ainsi qu'à Dan O'Bannon. Si Dan O'Bannon et Giger respectent l'heure et le lieu de la rencontre, Jodorovski brille par son absence, Dune étant déjà compromis par un financement problématique. Quelques années plus tard, lorsque Dan O'Bannon et Ridley Scott débattent sur l'extraterrestre de Alien, le nom de Giger vient naturellement sur le tapis. En découvrant "*Le Necronomicon*" du peintre suisse, recueil de ses œuvres les plus fantastiques, Ridley Scott a le coup de foudre. Désormais, Alien ne peut se concevoir sans Giger. Inspiré par ses rêves et les indicibles créatures de Lovecraft, Giger accepte immédiatement la proposition de Ridley Scott. Il façonne un alien directement issu de ses peintures, mais une créature prudemment privée des impressionnants braquemards originels. A partir de 45 tableaux (dont la plupart seront dérobés), Giger se met au travail. Il utilise des tonnes d'os venant des abattoirs et des magasins de fournitures médicales, du caoutchouc, du polyester, des huîtres (!), et un autre monde naît alors dans l'effervescence d'un des ateliers des studios de Shepperton, à Londres. Perçu comme une espèce de Comte Dracula par toute l'équipe, Giger entretient scrupuleusement cette réputation. Malgré une température caniculaire, il ne quitte jamais sa veste de cuir noir et ses montagnes d'ossements de provenances aussi diverses que macabres.

Les œufs à l'ouverture vaginale, le titanesque pilote de l'espace fossilisé dans la mort, le vaisseau échoué, les multiples phases de l'évolution de l'alien... La contribution de Giger au film de Ridley Scott est inestimable, même si l'artiste regrette *"qu'il ne reste plus grand chose de ses milliers d'heures de travail"*. En signant pour Aliens, James Cameron décrète que tout le staff conceptuel de Alien, sauf son copain Ron Cobb, ne reprendra pas du service sous ses ordres, Giger y compris. Le réalisateur désire avant tout endiguer toute comparaison avec l'œuvre originale et préserver ainsi une totale autonomie.



Alien 3 laisse Giger perplexe. David Fincher, le metteur en scène, lui demande de travailler sur le nouvel extraterrestre. Liberté artistique accordée, le Suisse imagine un monstre sexy, élégant, beau, dont les métamorphoses passent davantage par des nuances à peine perceptibles que par de gros effets spéciaux. Un mois durant, Giger fane croquis sur esquisse aux deux responsables des effets spéciaux, Tom Woodruff Jr. et Alec Gillis, lesquels, malgré leurs affirmations, n'en tiennent guère compte, préférant s'appuyer sur le boulot du maquilleur Stan Winston pour Aliens. Déçu, mais persévérant, Giger rêve toujours d'un film dans lequel il pourrait enfin s'exprimer librement.

Aliens

Dieu que la Guerre est Jolie !

En 1979, il n'y avait qu'un seul alien. Ils sont aujourd'hui des centaines à se jeter sous le tir groupé des Marines de l'espace. Roulement de tambour et clairon, bérets et tatouages, James Cameron applique la méthode Terminator à la terreur diffuse de Ridley Scott. Une médecine de cheval de bataille...

En débarquant sur la planète **Aliens**, James Cameron y va de quelques bons petits mots bien sentis. Selon lui, le monstre exposé dans les dernières minutes du film de Ridley Scott n'est qu'un homme dans un costume de latex et, Ripley *"n'est fondamentalement pas différente de la cohorte de filles qui peuplent les Vendredi 13 et autre sous-Halloween"*. Quant au scénario, *"c'est une histoire classique de maison hantée"*. Des propos qui font mal. Mais James Cameron tient néanmoins à reprendre le personnage de Ripley dont les responsables ne veulent d'ailleurs pas. Sigourney Weaver serait devenue subitement gourmande. Les négociations concernant son cachet iront en s'éternisant jusqu'à quelques jours du premier "moteur" lancé par le cinéaste. De plus, la comédienne contactée tardivement par David Giler s'engage sur **Escort Girl** et, par conséquent, retarde le début des prises de vues de **Aliens**. James Cameron tourne en bourrique. Réticente à se compromettre dans une séquelle (ce qui ne l'empêchera pas plus tard de tourner un navet aussi illustre que **SOS Fantômes 2**), Sigourney Weaver obtient un million de dollars de cachet. Pour **Alien 3**, elle en demandera cinq fois plus ! Inflation, inflation.

"Le personnage de Ripley a été considérablement amplifié et **Aliens** *va sur le plan humain, plus loin que* **Alien**. *Nous découvrons vraiment la personnalité et les émotions d'une femme. Sigourney Weaver s'est pleinement engagée dans son rôle, et cela a considérablement facilité mon travail de scénariste. J'ai écrit le premier traitement de l'histoire deux ans avant le tournage et la version définitive un an avant. Sigourney est intervenue quatre ou cinq mois avant le début des prises de vues. Elle a accepté l'orientation générale du film, qui lui paraissait conforme à sa propre vision, et m'a fait de nombreuses observations très constructives.* **Aliens** *est totalement centré sur Ripley. Le film plonge dans son inconscient, il la confronte à ses cauchemars. Il raconte, si l'on peut, l'histoire de sa revanche."* **Ripley 2, la Revanche** ? James Cameron avoue d'ailleurs avoir utilisé dans ce sens un matériel abandonné du script de **Rambo 2** : l'exorcisme de la peur par un retour sur le champ de bataille. *"***Aliens** *est le prolongement d'***Alien**, *la rencontre de deux courants d'inspiration. Le premier résulte de l'imagination du scénariste Dan O'Bannon et du réalisateur Ridley Scott qui a visualisé et mis en scène un univers aux références incontournables. Le deuxième courant d'inspiration puise dans mon propre subconscient. Il brasse toutes sortes d'éléments visuels qui m'intéressent dans le domaine de la science-fiction, des choses qui me terrifient, un zeste de Dante et une bonne dose de Freud"*. Dante pour l'espèce de cocon monstrueux qui s'étend dans la colonie terrienne de la planète Acheron, cocon qui retient prisonnier, tel du papier tue-mouche, les couveuses humaines. Dante encore pour les essaims d'aliens déferlant sur les Marines. Et Freud pour les rapports ambivalents qui s'établissent entre Ripley et la petite Newt, la miraculée d'Acheron. Mais, de manière plus lisible au premier degré, James Cameron marque **Aliens** de son goût pour les armes. Tout juste sorti de la rédaction du script de **Rambo II**, il militarise à outrance son film, laissant même entrevoir quelques références à la débâcle américaine au Vietnam, notamment dans le vocabulaire, l'argot et l'élocution de ses Marines.

"Je m'intéresse depuis longtemps à l'armée du futur. Je la vois sensiblement différente des forces impériales de **La Guerre des Etoiles**, *et ce sont les fantassins qui m'intéressent. Ces soldats forment la base de toutes les armées depuis l'antiquité. Ils ont traversé plusieurs siècles d'Histoire en conservant la même attitude frondeuse à l'égard de leurs supérieurs et le même sens aigu de la camaraderie à l'égard de leurs semblables. J'ai également eu envie de montrer ce que pourrait être l'armement du futur"*. Fin connaisseur, le réalisateur des **Terminator** s'inspire ainsi des armes actuellement sur le marché pour concevoir son arsenal. *"Je voulais montrer des armes impressionnantes et très mobiles. J'ai inventé le Smart-Gun en prenant un fusil mitrailleur auquel j'ai rajouté un viseur et un zoom. Un professionnel m'a conseillé d'en déposer le brevet. Mais je n'allais tout de même lié mon nom à des armes"*. Pour davantage de réalisme dans la logistique militaire de ses kamikazes, James Cameron s'assure la collaboration de quelques sociétés de l'industrie aérospatiale à travers un laser utilisé pendant la guerre des Malouines et une caméra FEV semblable à celle qui a servi à repérer les victimes ensevelies au cours du tremblement de terre de Mexico. James Cameron se satisfait de la technologie de **Aliens**, une technologie apparemment sophistiquée, mais surtout engendrée par un sens inné du bricolage et du système D. *"Mais c'est une technologie bien personnelle : le retour aux bons vieux effets spéciaux des années 40, avec des miniatures animées par des câbles, des machines à faire de la fumée ou de la pluie... Et puis, bien sûr,* **Aliens** *comprend une dizaine de plans tournés en images de synthèse, comme dans* **La Guerre des Etoiles** *ou* **Tron**, *mais je les limite autant que possible. Ces voyages dans l'espace sont superbes mais froids. Le réalisateur en est exclu. Il ne peut guère y mettre son grain de sel. Sans compter qu'on a l'impression que tous ces films se ressem-*

Ripley aux ... mandes du ... wick prêts ... la confronta... finale avec la ... ne des aliens

bien!" Même pour l'apparition finale de la Reine des aliens, le cinéaste démerdard demande au responsable des effets spéciaux, Stan Winston, de mettre en chantier une créature qu'il puisse directement filmer sur le plateau. *"La Reine grandeur nature est actionnée par deux hommes dissimulés à l'intérieur de la carcasse, et un nombre variable de manipulateurs. Elle possède quatre bras, deux jambes et une grue la soutient. Un système hydraulique lui permet de pivoter sur elle-même, de courber ou relever la tête. Ses jambes sont mues par des marionnettistes. Son faciès est dotée d'un système de câbles engendrant une grande diversité de mouvements des lèvres, des mâchoires et de la langue. La Reine mobilise dans certains plans, une bonne quinzaine de manipulateurs"* convient Stan Winston, le précieux collaborateur de James Cameron sur les **Terminator**. Maniaque, James Cameron va même jusqu'à enfiler la combinaison d'un alien pour mesurer la marge de manœuvre des figurants-cascadeurs. Un cas !

A l'œil nu, **Aliens** paraît avoir coûté cher, très cher. Mais autant James Cameron que Gale Anne Hurd, sa productrice et compagne du moment, ne souhaitent un budget trop important. Ils savent forcément que plus la note est éloquente, plus la pression du studio se fait forte, moins l'artiste peut s'exprimer. Cinq ans plus tard, **Alien 3** connaîtra les pires avaries à cause d'une addition inflationniste. *"James Cameron, on l'a laissé bossé seul. Evidemment, de temps en temps, on allait jeter un coup d'œil sur le plateau, mais tout se déroulait parfaitement, on n'insistait pas davantage"* explique David Giler. Pour avoir longtemps travaillé auprès de Roger Corman, l'empereur pingre de la série B imaginative, James Cameron et Gale Anne Hurd appliquent à **Aliens** les bonnes vieilles méthodes déjà appliquées à **Terminator**. En dix semaines, les tourtereaux bouclent le tournage. Un exploit vu le spectacle permanent généreusement dispensé à l'écran. *"Au début, la Fox voulait fixer le budget à 12 millions de dollars. C'était quand même trop peu. Puis nous avons reçu une estimation chiffrée des comptables du studio : 36 millions de dollars. Ridicule ! C'était carrément exagéré. J'ai alors obtenu quelques jours pour fournir un devis plus sérieux"*. Et Gale Anne Hurd de s'envoler pour Londres pour s'entretenir avec



...y et les Ma... de ... espace, ...ciens de guer...

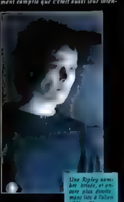
les techniciens du premier **Alien**. Elle revient avec une note de 16 millions de dollars et la promesse d'une super-production de science-fiction pour ce prix. Intraitable, Gale Anne Hurd donne l'exemple à toute l'équipe en limitant ses propres notes de frais, en refusant la location d'une voiture avec chauffeur et l'embauche de techniciens inutiles. De son côté James Cameron, qui manie aussi bien le marteau que la caméra, paie de sa poche les derniers trois mois d'entraînement para-militaires du comédien Michael Biehn. Econome, le metteur en scène l'est jusque dans le choix de ses décors. Il s'enthousiasme pour une centrale thermique désaffectée située dans les faubourgs de Londres. Entièrement repeinte, la vieille bâtisse en ruines peut désormais s'intégrer au décor cataclysmique de la planète Acheron. De même, il n'emploie que 15 figurants dans le costume des aliens. A l'écran, on en devine des centaines. *"Il existe trois catégories de films : les gros budgets, les petits budgets et ceux sur lesquels on ne peut se permettre le moindre gâchis. Je crois être un spécialiste de la troisième catégorie"* termine James Cameron. Même si l'avenir va le ficher "réalisateur dépensier aux exigences somptuaires", James Cameron pourra longtemps se targuer d'avoir su, dans **Aliens**, faire passer les vessies pour des lanternes. Il est vrai que la construction des décors et la réalisation des séquences d'action de **La Galaxie de la Terreur**, un ersatz d'**Alien** produit par Roger Corman, lui a largement mis le pied à l'étrier



Sigourney Weaver : la Madone des Etoiles

Elle est grande et le théâtre classique ne l'entraîne pas vraiment à la chasse à l'alien. Malgré ses préjugés, Sigourney Weaver accepte d'intégrer l'équipage du Nostromo, et l'alchimie entre l'actrice et le personnage opère merveilleusement bien...

En 1978, alors qu'elle n'a à son actif qu'une apparition dans le Manhattan de Woody Allen, Sigourney Weaver reçoit un coup de fil de son agent : Ridley Scott, de passage à New York, auditionne en vue de dénicher l'héroïne d'un grand film de science-fiction. *"Franchement, l'idée de faire de la science-fiction ne m'emballait pas. J'y suis allée quand même. Avec ma formation ultra-classique, je pensais décrocher au mieux un second rôle".* N'empêche que Ridley Scott flashe sur cette jeune femme solidement charpentée, laquelle, après lecture du scénario, lui rétorque par : *"Ouais, c'est pas mal, mais il y a des faiblesses".* Sigourney Weaver emporte le morceau et obtient une réécriture de son rôle. Que reproche-t-elle au script d'Alien ? Celui-ci décrit une Ripley intellectuellement très faible, *"une fille dans le style des Drôles de Dames".* A l'audition, il est prévu que Ripley tire sur une cigarette. *"J'ai choisi la manière de fumer de Humphrey Bogart. Quand Alan Ladd Jr., le président de Fox, m'a vu, il s'est écrié : "Bon, d'accord, elle est parfaite, mais interdisez lui de fumer. Elle est ridicule !".* Durant les premiers jours de tournage, Sigourney Weaver, tendue, ne cesse de fixer la caméra. *"Alien exige beaucoup de ses comédiens. Nous avons tourné des tas de plans non utilisés. La cage du chat et le fusil pesaient à eux deux une vingtaine de kilos. On devait respirer du gaz carbonique dans les corridors. Et j'avais le corps couvert d'hématomes".* Très impliquée, Sigourney Weaver rêve même une nuit d'un alien s'introduisant dans sa maison par la cheminée. On ne saurait être plus proche de son personnage ! Quatre ans après Alien, la comédienne accueille tièdement la proposition d'une séquelle. *"Je pensais qu'il s'agissait encore d'une de ces suites bâclées uniquement destinées à ramasser du fric".* Mais James Cameron, un cinéaste sachant unir féminité et poigne, la convainc expressément du contraire. *"Alien est mon premier film et il constitue une bonne préparation à Aliens. Entre les deux, j'ai tourné sept films, et j'ai évolué parallèlement à Ripley. Je n'aurais pas pu recréer la jeune femme d'autrefois, même si James Cameron me l'avait demandé. Je voulais que Aliens apporte quelque chose de nouveau, et je m'en suis franchement entretenue avec James et Gale Ann Hurd. J'ai rapidement compris que c'était aussi leur intention. Ils n'ont pas cherché à exploiter le succès d'Alien, mais ont eu envie de boucler l'histoire et de mettre en vedette Ripley. Le film de Ridley Scott imposait une terreur sophistiquée que Aliens n'a pas tenté de recréer. Il contient beaucoup plus d'action et m'a cependant permis de travailler de façon beaucoup plus personnelle. En reprenant le rôle, j'ai eu le sentiment de découvrir Ripley sous un jour nouveau. J'ai trouvé fascinant l'idée de cette femme qui sort d'un sommeil de près de soixante ans, émerge dans un monde inconnu, où nul ne prête oreille à son témoignage, ni ne soucie de ses avertissements. Ripley se sent complètement déphasée, déracinée. Elle doit repartir à zéro. Pour exorciser son passé, elle accepte d'affronter directement l'horreur. Elle découvre alors, sur Acheron, une raison de vivre : une petite fille, Newt, qu'elle arrache à la mort".* Arracher est le juste mot qui colle à tous les actes de Ripley dans Aliens : prendre par la force, par les armes lourdes et les rafales de mitrailleuses. *"C'est ennuyeux : je fais partie d'une association qui revendique une nouvelle législation moins laxiste sur la vente des armes aux Etats-Unis. Et puis, j'étais décontenancée, en arrivant sur le tournage, par cet esprit militaire. Je me sentais mal à l'aise parmi tous ces troufions de l'espace qui avaient une confiance aveugle dans leurs immenses fusils-lasers. Je trouvais cet état d'esprit vraiment trop naïf, et je me suis servie de ce sentiment pour me familiariser avec Ripley. Sa répulsion à l'égard des Marines est élucidée. Elle ne croit pas au pouvoir de leurs armes contre une chose aussi instinctivement bestiale et destructrice que l'Alien".* Paradoxalement, pour Alien 3, [illegible], Ripley regrette l'absence d'armes sur la planète-prison Fiorina et, par la force des choses alliée aux désagréments de la vermine, adopte une coupe de cheveux très *Marines* !



Une Ripley sombre, brisée, et encore plus étroitement liée à l'alien (Alien 3)

Alien Chagrin

Une avalanche de problèmes clôturent la trilogie. Un budget monstrueux, des producteurs en proie à un studio inquiet, un metteur en scène talentueux mais capricieux, et des scénarios à jeter au panier... Tout ce dont Alien et Aliens avaient été préservé parasite aujourd'hui Alien 3, film miraculé malgré tout...



Si **Alien** et **Aliens** n'ont investi que des sommes modestes à l'échelle des Etats-Unis, **Alien 3** compte déjà dans le top ten des plus gros budgets de l'histoire du cinéma. *"Qu'est-ce qui a coûté cher sur ce film ? Les effets spéciaux. Plus la technique évolue, plus il faut chercher loin, plus les prix montent. La construction des décors engloutit également des sommes considérables. Mais le plus onéreux demeure le temps. Sur **Alien 3**, le temps, c'est plus que jamais de l'argent. Le coût moyen d'un film hollywoodien est aujourd'hui de 25 millions de dollars. On essaie toujours de réduire l'addition, mais ce n'est pas évident. L'année dernière, le film qui a rapporté le plus d'argent est aussi celui qui a coûté le plus cher"* David Giler a pourtant les pieds sur terre et connaît parfaitement la gestion d'un portefeuille pour avoir, dans le passé, contrôlé les dépenses de Ridley Scott et James Cameron. *"Les recettes de **Alien 3** aux Etats-Unis égalent celles du premier et du deuxième"* Oui, mais des recettes qui pour **Alien 3** se hissent à peine au niveau du budget du film : 60 millions de dollars !

*"La première version du scénario tombe en 1987 et le tournage démarre en 1991. Il y a eu tant de concepts différents, de scénaristes, de réalisateurs. Avant d'aboutir à l'**Alien 3** que vous connaissez, aucune des histoires proposées ne fonctionnaient. On ne pouvait pas s'engager sur un scénario que l'on savait bancal et le bricoler au jour le jour sur le tournage. Trop risqué. Nous avons notamment abandonné la version de Vincent Ward. Elle se déroulait sur une planète entièrement en bois habitée par des moines. Intéressant mais invraisemblable. Le dialogue qui s'est institué là-dessus était réellement proche des Monty Python, sauf que nous parlions alors très sérieusement. En fait, j'ai également collaboré à des films qui ont nécessité 18 scénaristes"* Il est vrai que **Alien 3** n'en a épuisé qu'un mini-stock de 10, plus 4 réalisateurs, 5 si on prend en considération le désir originel de Ridley Scott de réaliser cette suite tant souhaitée par la *20th Century Fox*, un studio qui investit son avenir dans le projet. L'enjeu suscite évidemment une nervosité poussant à la perte de sang froid. Pourtant producteur chevronné de **Alien** et **Aliens**, David Giler voit ses rapports avec le studio se dégrader à grande vitesse. Sa position, qui consiste à épauler le réalisateur face aux dirigeants de la Fox, est ainsi radicalement modifiée. *"Nous avons souffert de voir la Fox lâcher la bride au metteur en scène David Fincher, le laisser agir à sa guise. Nous n'étions pas d'accord avec toutes ses options concernant les effets spéciaux, l'histoire, mais nous avions les mains liées. Les rôles étaient inversés : les responsables du studio symbolisaient les derniers remparts de la défense de l'artiste contre nous, les vils commerçants ! N'ayant pas le contrôle financier de **Alien 3**, notre influence s'est progressivement dissipée. Nous n'avions plus qu'à disparaître du projet en faisant comprendre que nous serions toujours là en cas de besoin. En fait, la Fox voulait seulement de nous comme scénaristes dociles. Une fois qu'ils vous cataloguent ainsi, ils vous perçoivent différemment à l'image d'employés interchangeables, et vous perdez tout poids au niveau des décisions importantes. En les quittant, Walter Hill, Gordon Carroll et moi les avons prévenus : "Faites ce que vous voulez, ça va vous coûter un maximum d'oseille et, finalement, vous nous reprendrez pour tirer le film du bourbier"* Et la Fox, voyant le tournage prendre un retard monstre et David Fincher adopter un point de vue très cérébral sur l'histoire, rappelle David Giler et sa société, *Brandywine*, à la rescousse. *"Ce genre de chose arrive souvent. Les studios deviennent*



L'alien dans son exerc[illegible]

Dillon (Charles Dutton) sur l'[illegible] du sacrifice [illegible]

■■■

très nerveux lorsqu'un budget enfle démesurément. N'oublions pas les producteurs exécutifs qui sont en quelque sorte les hommes de main d'un grand studio. Ceux-ci, frustrés de ne pas voir scénaristes et réalisateurs prendre en compte leurs mauvaises idées, essaient d'influencer au maximum un tournage. Malheureusement, un vrai producteur doit toujours négocier avec ces types. Ils constituent la plus grande calamité du cinéma américain actuel. On ne peut même pas dire qu'ils se comportent en espions, rapportent les moindres faits et gestes du réalisateur à leur supérieur hiérarchique, mais carrément en ennemis, mettant le plus possible de bâtons dans les roues" Une sacrée ambiance donc, conflictuelle, âpre.

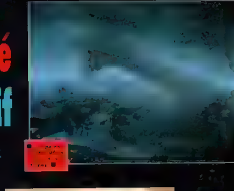
Par miracle, Alien 3 résiste à la guerre permanente des coulisses. A croire que David Fincher est parvenu à imposer intégralement sa vision du mythe, à museler les aboyeurs. Malgré les excellentes dispositions de la *Fox* à son égard au départ, il se désolidarise aujourd'hui du projet, faute de ne pas avoir été soutenu jusqu'au terme de ses caprices de génie en herbe. *"Sur Alien et Aliens, Ridley Scott et James Cameron n'étaient guère difficiles dans leur travail, du moins à ce point précis de leur carrière. Ce serait peut-être différent aujourd'hui. David Fincher nous a posé bien plus de désagréments. Il vient de la publicité et en a pris tous les tics. Il n'est donc pas très diplomate. En arrivant sur Alien 3, il pensait que les gens de cinéma seraient facilement manipulables. Les publicitaires étant puissants, intraitables et irrémédiablement dépourvus de conscience artistique, David Fincher s'est imaginé que nous étions malléables, qu'il serait aisé de nous retourner comme des crêpes. Il n'a pas été déçu du voyage"* Cette première expérience cinématographique ne saurait couvrir de honte celui qui s'apparente fort à un Jean-Jacques Beinex américain. David Fincher parvient même à assurer magistralement la succession de Ridley Scott et James Cameron dans neuf scènes sur dix, les autres étant souvent bousillées par un montage incohérent et des ruptures de rythme. La visite de Fiorina, la planète des tempêtes, de son pénitencier sidérurgique à l'abandon peuplé d'une vingtaine de prisonniers de droit commun, perpétue la tradition d'une science-fiction ultra-réaliste mais esthétiquement belle. La rouille, les fuites d'eau, le matériel au fonctionnement aléatoire, des locaux fonctionnels et vétustes, un éclairage en rajoutant encore dans le livide... Cet environnement oppresse, inquiète, d'autant plus que le comportement de l'alien échappe aux données traditionnelles de la saga : le monstre communique avec Ripley et irait même jusqu'à la protéger des excès de violence des détenus bigots. Quant au dénouement, majestueux, il compte parmi les meilleurs moments de la trilogie. Mais là aussi, au-delà de l'état de grâce de ces quelques minutes, les deux David, Fincher et Giler doivent en arriver à un compromis pour sauver la scène d'une embarrassante parenté. *"Pour ce final, David Fincher prévoyait uniquement le plongeon de Ripley dans le métal en fusion. En plein tournage, on s'est aperçu que cette séquence était vraiment très proche de Terminator 2, mais il était trop tard pour tout recommencer. Walter Hill et moi avons alors pensé que l'introduction d'une image forte, symbolique de la trilogie, éviterait toute comparaison. C'est ainsi que nous avons réécrit la scène de manière à glisser l'éclatement de la poitrine et la naissance de l'alien encore embryonnaire"* Non seulement cette naissance prématurée résume les sept heures de projection de la trilogie, mais, de surcroît, elle boucle naturellement la boucle et laisse traîner un arrière goût d'amère victoire. Mais, dans un coin reculé de la galaxie, d'autres oeufs attendent probablement les couveuses humaines. Inéluctable. *"Si le public aime Alien 3, il y en aura un quatrième. On est dans le domaine de la science-fiction après tout. Il existe des milliers de façons de réanimer Ripley, ou d'imaginer de nouvelles histoires autour des aliens. Nous pouvons revenir à leur planète d'origine, mais nous ne les enverrons jamais sur Terre"* Un manque de perspective frustrant.



[illegible] du [illegible] de [illegible]



Taillé dans le Vif



[illegible]

Il est toujours frustrant de savoir qu'un metteur en scène sucre, ou est obligé de sucrer des séquences de son film pour des raisons variablement valables. La trilogie n'échappe pas aux coups de ciseaux péremptoires, quitte à ce que les morceaux soient ensuite recollés...



Un modèle [illegible] Acheron [illegible] au montage (Aliens)

Depuis le bon vieux King Kong des années 30, les amateurs de cinéma fantastique fantasment sur les scènes "manquantes", celles qui n'ont pas résisté à la sagacité des producteurs et monteurs. Dans King Kong, la scène coupée au montage où des marins tombent dans un ravin et se font dévorer tout cru par des araignées géantes a fini par devenir mythique. Sans susciter la même recherche de l'inédit, Alien de Ridley Scott s'est vu charcuté dans sa version définitive d'une longue séquence importante. Peu avant le dénouement, Ripley découvre dans un coin reculé du Nostromo deux des membres de l'équipage, Dallas (Tom Skerritt) et Brett (Harry Dean Stanton). Le dernier, à peine identifiable, se présente sous la forme d'un oeuf identique à ceux découverts au tout début. Dallas vit encore, mais quasiment réduit à l'état de cocon. Souffrant atrocement, il demande à Ripley de l'achever. Après quelques instants d'hésitation, elle le grille avec son lance-flammes. Fin de la scène. Importante, cette séquence l'est car elle étoffe encore le processus complexe de reproduction des aliens, un processus que commente Ridley Scott. *"Je voulais montrer que l'alien a une durée de vie limitée, comme un papillon. Et dans cet intervalle de temps, une fois qu'il a choisi de s'exposer, une fois qu'il surgit de son oeuf, il lui faut se reproduire et se propager aussi rapidement que possible, et même peut-être seulement en quelques jours. C'est pourquoi au cours de la dernière séquence, on peut voir le corps du monstre exhaler une bave visqueuse. Nous avons essayé de transmettre l'idée qu'il est peut-être en train de s'enfermer dans son propre cocon. D'ailleurs, à ce stade, il n'attaquera que s'il est provoqué, étant entièrement absorbé par son cycle de reproduction".* D'où cet empressement à "féconder" les membres de l'équipage du Nostromo, des porteurs en puissance du germe martial... Les quelques minutes inédites de Alien seront intégrées sous peu à une version longue essentiellement destinée à la vidéo, impliquant davantage de moments avec le monstre et en étirant l'exploration du vaisseau extraterrestre échoué sur Acheron. Impossible de savoir si Ridley Scott participe au remontage du film, lui qui supervise néanmoins la version longue et "hard" de **Blade Runner** en ce moment même.

Actuellement disponible, la version longue de Aliens (une vingtaine de minutes supplémentaires) équilibre le film de James Cameron et renforce l'impact des scènes intimistes. On y présente les parents et le frère de Newt découvrant par hasard, sur la colonie terrienne qu'est devenu Acheron, l'épave du vaisseau extraterrestre. Le père est la première victime des aliens. Dans un autre passage, les Marines installent sur un point stratégique capital de la station deux puissantes mitrailleuses automatiques. Lorsque les aliens défèrlent, les armes vident bruyamment leurs chargeurs faisant voler en éclats les monstres baveux. Gros suspense, alors que les aliens touchent au but, les munitions viennent à manquer ! Cette version longue ne change fondamentalement pas le film de James Cameron, mais contribue à lui donner l'ampleur d'une super-production au terme de deux heures quarante de projection. Comme Ridley Scott, James Cameron complète également son chef-d'oeuvre, Abyss pour y inclure notamment le fameux raz de marée que déclenche les extraterrestres amphibies.

Si l'on en juge par son montage cahotique, Alien 3 gagnerait considérablement à intégrer des séquences d'exposition plus longues et des dialogues plus touffus sucrés au montage pour que l'accent soit mis sur l'action et les effets spéciaux. Passe encore que David Fincher coupe net l'apparition d'un chien alien assez ridicule (mais qui aurait plu à Giger), mais que la production casse un tempo assez lent au demeurant par des accélérations soudaines, c'est mettre en danger la cohésion d'une oeuvre forte mais fragile. Dommage aussi qu'une scène visuellement très lyrique, très sombre, ait disparu des copies. On y voit le comédien Charles Dance (interprète du docteur Clemens) aux abords des habitations des détenus de Fiorina, déambulant le long d'une zone hérissée d'immenses grues comparables à celles de nos ports. Son long manteau flottant au vent confère à ces instants une photogénie unique et un look Les Hauts de Hurlevent magistral. Mais les ciseaux de la Fox ne les ont pas laissées passer, ces belles images fortement estampillées David Fincher. Si Alien et Aliens ne souffrent à aucun moment, dans leur version d'origine, de l'absence des quelques minutes tombées autrefois sur le sol de la salle de montage, Alien 3 ne pourra que sortir bonifié de cette faveur quasi systématique qu'est la version longue. Dans trois ou quatre ans, peut-être...



MACHO MEN

L'Arme Fatale 3

Après le sérieux du premier et le concept destroy du deuxième, *L'Arme Fatale 3* vire à la comédie classique. Plus question de combattre méchamment l'ambassadeur ripoux d'Afrique du Sud. Ici, c'est un simple trafiquant d'armes qui fait les frais des vannes lourdes de Riggs et Murtaugh, un duo dont le Q.I. diminue à mesure que la série avance...



■ Les [illegible] Riggs [illegible] Murtaugh [illegible] qui jouent de plus en plus les cancres ■

Le producteur Joe Silver et le réalisateur Richard [illegible] d'entamer le tournage de L'Arme Fatale 3 [illegible] *aujourd'hui impossible de concevoir un film d'action plus destroy que Terminator 2* [illegible] beau constat d'impuissance, surtout que les compères avaient sorti l'artillerie lourde dans l'opus 2 pour en faire l'un des films les plus bruyants de la décennie, et [illegible] des plus beaufs. Record [illegible] L'Arme Fatale 3 [illegible] nettement moins tapageur : la comédie policière. Le recentrage de la série [illegible] et une approche soft du destroy camoufle pourtant mal un esprit [illegible] naturellement bêtes réussissent parfois à passer l'examen critique, on hésite généralement [illegible] ambulances, les grosses machines hollywoodiennes qui construisent leur succès en [illegible] d'assez de roublardise [illegible] merciale pour qu'on ne les raie pas au moindre dérapage.

Pourtant, au premier abord, L'Arme Fatale 3 ne paye pas de mine. C'est un [illegible] bien huilés, qui se regarde avec un [illegible] blie passé le générique final. Le duo Silver/Donner laisse les grosses ambitions au vestiaire et mise sur le team comique Riggs/Murtaugh luttant dans la décontraction la plus totale contre Jack Travis, ex-flic officiant aujourd'hui dans le trafic d'armes. Les scènes d'action assurent une faible montée d'adrénaline dans un film qui repose avant tout sur les rapports entre les personnages. Leo Getz, le comptable mafieux de l'opus 2 s'est rangé dans l'immobilier et tente de vendre la maison d'un Murtaugh à sept jours de la retraite. Riggs, de son côté, emballe Lorna Cole, agent de la Police des Polices qui enquête sur la même affaire. Pendant ce temps, le méchant Jack Travis fournit inlassablement en armes et munitions les gangs de Los Angeles. Voilà un scénario light, allégé, qui tranche mollement avec les méchancetés qui rythmaient l'épisode précédent. Alors que le genre se distingue aujourd'hui par une escalade dans le sensationnel ([illegible] Basic Instinct), L'Arme Fatale 3 s'acquitte sans forcer de toutes les figures imposées [illegible] sur la moquette, déprime noyée dans la bouteille, scènes de la vie conjugale... Rien que du banal relevé par le savoir-faire américain. L'originalité de L'Arme Fatale 3, c'est justement son manque d'originalité. Sans aucune prétention autre que de distraire gentiment, le film de Donner, constamment charismatique auprès de son public, ne devrait pas entraîner de lever de bouclier. Action, humour, émotion et amour sont au menu. Attention, on n'a pas affaire ici à des cordons bleus. Au mieux, L'Arme Fatale 3 c'est du bon fast food. Si on aime, on aime. Si on n'aime pas, on n'aime pas. Point final ? Pas tout à fait.

Quand on commence à se questionner sur les ressorts comiques ou dramatiques de L'Arme Fatale 3, on se heurte à quelques problèmes à priori anodins. A la différence des deux premiers épisodes, les scénaristes ont dégrossi les méchants au point qu'ils n'apparaissent presque pas à l'écran. Les stars sont de l'autre côté de la barrière, c'est vrai, mais réduire les adversaires à de simples silhouettes qu'il s'agit de cartonner laisse planer des doutes sur la moralité de l'entreprise. *"Ne bouge plus !"* lance Riggs après avoir envoyé un tueur ad patres ! Et on se marre. On se marre aussi lorsque le paire tente de désamorcer une bombe tellement énorme qu'elle fait dire à Riggs : *"C'est un plastiquage encore plus beau que celui de Cher !"* L'une des choses les plus soutenues du film, un gimmick qui revient à intervalle régulier dans le métrage, reste les prétendus rapports homosexuels entre Riggs et Murtaugh. Exemple, alors que Leo fait visiter la maison de Murtaugh, les deux partenaires piquent la mouche dans la cuisine. Lorsque le couple de visiteurs pousse la porte, Riggs et Murtaugh sont enlacés, [illegible] "non, non, on n'est pas de la jaquette". Les pédés, ça fait toujours rire ! L'histoire d'amour entre Riggs et Lorna a heureusement de quoi rassurer les plus suspicieux. Collègues de travail, ils officient ensemble sur le terrain, ce qui leur laisse peu de temps pour se connaître l'un l'autre. Les circonstances les amènent par chance à se retrouver ensemble, seuls. La séduction se fait par le biais d'un concours de cicatrices. Riggs et Lorna ont vécu, ils n'ont pas des corps de fillette, et il n'en faut pas plus pour basculer à l'horizontale ! A la fin du film, séquence lacrymale, Riggs déclare sa flamme à Lorna juste après qu'elle ait survécu à une rafale de plomb. L'épreuve de la violence pour conforter les sentiments, voilà une idée très mâle. L'affaire Rodney King a même droit à une citation, comique évidemment, qui va jusqu'à nier nonchalamment l'importance du cas qui a provoqué les émeutes de Los Angeles. L'addition commence à se faire lourde et l'allonger serait vain puisque L'Arme Fatale 3 [illegible] bergue. Tout est prétexte à grasse rigolade, la vie comme la mort, l'amour comme la haine. Sans réflexion, sans regard critique, juste pour le fun. Vous savez ce que répond Riggs à Lorna, qui lui demande d'abattre un chien de garde qui leur bloque le passage : *"Les hommes ça va, mais les chiens, je peux pas !"* La SPA est ravie. Mais qu'en pense Amnesty International ?

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Warner Bros présente Mel Gibson - Danny Glover - Joe Pesci dans une production Silver Pictures *L'ARME FATALE 3 (LETHAL WEAPON 3 - USA - 1992)* avec Rene Russo - Stuart Wilson - Steve Kahan - Darlene Love - Traci Wolfe photographie de Jan De Bont musique de Michael Kamen - Eric Clapton - David Sanborn scénario de Jeffrey Boam & Robert Mark Kamen d'après un sujet de Jeffrey Boam produit par Richard Donner & Joel Silver réalisé par Richard Donner

12 août 1992 — 1 h 50

La Tarte Fatale

I ***L'Arme Fatale*, premier du nom, ne prêtait pas franchement à la rigolade. Dans l'opus 2, les mâchoires se décrispaient déjà entre deux tirs groupés. Et dans le tome 3, tous semblent s'être mis d'accord pour jeter plus de tartes à la crème que les méchants n'envoient de plomb...**



■ Les 3 Stooges version 1992 Mel Gibson, Joe Pesci & Danny Glover ■

"*Grace au retour de Joe Pesci, voici mes Trois Stooges de nouveau réunis*" clame le réalisateur Richard Donner face au trio de choc de **L'Arme Fatale 3**. Mel Gibson, Danny Glover et Joe Pesci, l'ex-comptable de la Mafia reconverti dans l'immobilier. "*Dans **L'Arme Fatale 2** le duo Gibson/Glover devenait un trio avec l'arrivée de Joe Pesci. Le public avait adoré les intrusions burlesques et les efforts désespérés de ce comptable froussard et indélicat pour "bider" les deux policiers. L'extraordinaire numéro de Joe Pesci rendait indispensable sa présence dans **L'Arme Fatale 3***" plaide toujours le réalisateur en faveur de cet "ajout" hérétique pour les aficionados du premier **Arme Fatale**. Manifestement, Joe Pesci était le chaînon manquant à la constitution d'un "comic team" renvoyant aux pitreries des Trois Stooges. Pour les uns, ce trio comique typiquement américain, dont les sévices cinématographiques remontent aux années 50, accumule les gags éculés, mal foutus et franchement débiles. Pour les autres, les partisans, le gros des sujets de l'Oncle Sam, les Stooges sont une source de jubilation, des artistes en matière de comédie populiste, des trapézistes des zygomatiques. Dans leurs exploits, les compères n'en finissent pas de se chamailler, de se séparer, de s'envoyer des mandales, ce qui correspond tout à fait au comportement de Gibson, Glover et Pesci dans **L'Arme Fatale 3**. Mel Gibson avoue lui aussi son penchant pour les Stooges, et plus particulièrement pour Curly, le plus gaffeur de tous.



■ *Lorna Cole (Rene Russo), une femme flic au tempérament incendiaire* ■

Pour bien enfoncer le clou de la grosse comédie, **L'Arme Fatale 3** mobilise du personnel féminin, une pratique déjà courante chez les Marx Brothers, Chaplin et autres suppôts du burlesque yankee. Cette suppléante à la Mabel Normand des Charlot et Mack Sennett se nomme Rene Russo. Une belle femme ma foi, ex-top model pour l'agence Eileen Ford, le nec plus ultra question mannequin. "*Mon personnage est une femme d'action, mise à égalité avec les protagonistes masculins du film. Par mon intermédiaire, le polar musclé s'est orienté vers la comédie romantique*" dixit la jolie brune aux yeux délicieusement saillants. Lorsque Rene Russo évoque la comédie romantique, elle titille la fibre cinéphilique côté Katherine Hepburn, symbole même de la femme de caractère dans les meilleures comédies américaines d'antan. La comparaison est tout de même plus avantageuse que l'évocation onctueusement respectueuse des calamiteux Stooges, de sombres "sous-Marx Brothers" pour certains. "*J'aime vraiment les comédiens comme Spencer Tracy, Gary Grant et Humphrey Bogart*" avoue Mel Gibson. Pas besoin d'être une mémoire vivante du cinéma pour savoir que Tracy et Grant

■ *Mel Gibson, fier comme un pape sur son destrier mécanique* ■

comptent parmi les partenaires favoris de Katherine Hepburn. Sur sa lancée, l'ex-Mad Max manifeste le désir de tourner une *"comédie romantique à l'ancienne"*, mais regrette la pénurie de scripts dans le créneau, *"peut-être à cause de l'époque cynique dans laquelle on vit"* **L'Arme Fatale 4** devrait logiquement réaliser son vœu.

De Richard Donner à Rene Russo, tout le monde est d'accord adieu le thriller pur et dur. bonjour la franche rigolade ! On est loin, très loin des intentions premières de **L'Arme Fatale** en 1987, et même de **L'Arme Fatale 2**. *"Dans le premier script écrit par Shane Black pour* ***L'Arme Fatale 2*** *Mel Gibson mourait, et on l'enterrait auprès de la femme de Danny Glover elle aussi assassinée Mais on ne peut pas montrer aux gens ce qu'ils n'ont pas envie de voir Et les gens ne veulent pas voir Mel Gibson disparaître En fait beaucoup d'éléments que Shane Black n'a pas pu intégrer à* ***L'Arme Fatale 2*** *ont servi au* ***Dernier Samaritain*** *des dialogues des attitudes ce genre de choses"* affirme Jeffrey Boam. scénariste de **L'Arme Fatale 3**. Inquiétant, ce qui n'est pas approuvé dans l'un est recyclé dans l'autre. *"Pour* ***L'Arme Fatale 3****, nous avons souffert pour trouver la direction à prendre Comme on ne pouvait plus en rajouter sur Martin Riggs, nous avons placé Roger Murtaugh au centre de l'histoire Je tenais également à répéter la formule de* ***L'Arme Fatale 2****, un haut niveau énergétique principalement dû à d'incessants allers, retours entre action et comédie"* poursuit Jeffrey Boam, coupable également des trops grands penchants pour la comédie de **Indiana Jones et la Dernière Croisade**.

Maintenant que les personnages de Mel Gibson et Danny Glover sont passés au crible et qu'ils n'ont plus grand chose à révéler, Jeffrey Boam, en vue d'inévitables **Arme Fatale 4 & 5**, peut à loisir explorer le potentiel de Joe Pesci (ouille) et de Rene Russo, Lorna Cola dans le présent film. *"Au départ, Riggs se méfie de cette femme, mais très vite il s'aperçoit qu'ils ont beaucoup de traits en commun En fait, Lorna est la réplique féminine de Riggs Elle se bat aussi bien que lui, elle est très énergique elle n'hésite pas à prendre tous les risques Leurs similitudes suscitent toute sorte d'affrontements, qui n'en donneront que plus de saveur à leur liaison"* ajoute la comédienne, fin prête pour reléguer son alter ego masculin au second plan. Il faut dire que l'amoureuse



■ *Mel Gibson s'apprête à voler de ses ses propres ailes* ■

de Emilio Estevez dans le récent **Freejack** en veut et que l'opportunité de son rôle de macho woman dans **L'Arme Fatale 3** l'amène à physiquement se surpasser *"A l'école, à l'université, je ne suivais pas du tout les cours de sport à cause d'une scoliose Je n'étais donc pas très athlétique Cheryl Wheeler-Dixon, une spécialiste des arts martiaux qui, sur le film, me servait de doublure et d'entraîneuse m'a rendu meilleure Elle m'a appris que tout se passe dans la tête Pour dire vrai, je peux aujourd'hui mieux me défendre avec ce qu'elle m'a enseigné"* Tant mieux, cela lui servira prochainement

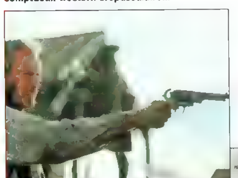
En fait, tout dans **L'Arme Fatale 3** participe au burlesque. Le personnage de la grosse convoyeuse black qui drague Danny Glover, le chien de garde qu'attendrit Mel Gibson (encore un potentiel comparse à mettre en exergue dans une **Arme Fatale** pseudo animalière) .. Et les séquences d'action à ce point outrées qu'elles semblent avoir eu pour modèles les dessins animés de Tex Avery ou Chuck Jones. *"On a fait sauter une bonne partie de la Floride En comparaison, les explosions de* ***Terminator 2*** *ont l'air de modèles réduits"* affirme d'ailleurs le responsable des cascades, Steve Perry C'est dire l'état d'esprit qui peut régner sur le plateau d'une séquelle décidée à en donner toujours plus Ce plus, l'explosion de l'ancien Hôtel de Ville d'Orlando, un bâtiment de huit étages deux mois pour installer des fûts bourrés de débris et de poudre explosive, 500 cartouches de dynamite judicieusement placées, 13.000 tonnes de matériaux divers projetés à travers les fenêtres au moment de l'explosion. Cela dure 13 secondes et fait beaucoup de bruit C'est vraiment du cartoon, à l'image des balles perforeuses de bulldozer A ce rythme, **L'Arme Fatale 3** devrait lancer sur le marché des projectiles qui traquent leurs victimes jusque dans les coins !

■ **Emmanuel ITIER** ■



IMPITOYABLE

Pour son dixième western, Clint Eastwood abandonne les clichés du genre et les règlements de compte fracassants. L'humeur n'est plus aux kermesses héroïques, aux sierras très torrides, aux justiciers fantômes descendant des hautes plaines... A 62 ans, toujours vaillant, Eastwood se penche sur les légendes et leurs revers pour un somptueux western crépusculaire...



William Munny et sa raison d'exister, le colt 45

A 62 ans, Clint Eastwood n'est plus l'homme qu'il était au fait de sa gloire au milieu des années 70. Le Clint Eastwood d'aujourd'hui, mûr, statufié, marbré, tourne aujourd'hui son dixième western. Un chiffre symbolique pour un western qui ne ressemble à aucun autre, un western moralement dur, parfois insupportable, un western qui montre l'Ouest, le vrai, qui dit explicitement que les héros n'ont jamais existé, que les pistoleros célèbres tuaient parfois sans discernement hommes, femmes et enfants. Ce Far West ignoré de Hollywood Clint Eastwood l'a souvent approché. Dans **Josey Wales, Hors la Loi** et **Pale Rider**, mais la mythologie dont le comédien-réalisateur se fait le chantre revient à bride abattue. Clint Eastwood y est le tireur infaillible, quasi invincible, cynique mais généreux, dont la motivation première demeure la vengeance. On pardonne tous les excès à un justicier, à une victime lavant dans le sang l'outrage subi. D'alibi, Clint Eastwood n'en veut plus aujourd'hui. Il ne cherche plus à justifier les agissements de son personnage, William Munny. C'est un tueur au regard d'acier, un liquidateur dont la férocité devient légendaire. Ce n'est pas un héros.

Le Kansas, les années 1880. William Munny n'est plus que l'ombre de l'homme qu'il était. Il partage l'existence précaire de ses deux jeunes enfants dans une ferme misérable perdue au milieu des plaines. Voici maintenant onze ans qu'il n'a pas touché à un pistolet, qu'il n'a pas ingurgité d'alcool. Avant de succomber à la maladie, sa femme lui a fait promettre de mener une existence paisible, de se consacrer à sa fille, à son fils. William Munny tient parole, quitte à endurer le quotidien difficile d'un fermier à patauger dans la gadoue au milieu des cochons. Mais sa réputation persiste et amène chez lui un jeune apprenti tueur, le Kid de Schofield. Celui-ci ne dissimule pas sa ferveur et propose à son modèle de partager 1000 dollars de récompense, les économies de quelques prostituées soucieuses de se venger des deux cow-boys qui ont salement balafré le visage de l'une d'entre elles. Munny refuse l'offre, mais l'épidémie qui vient de décimer son élevage ne lui donne guère le choix. Après quelques hésitations, il retrouve son ancien complice, Ned Logan, qui consent à le suivre dans sa mission. Les trois hommes font route vers la minuscule ville de Big Whiskey, le fief de Little Billy Daggett, ancien tueur reconverti. Arborant l'étoile de shérif, Little Billy Daggett fait respecter la loi d'une manière toute personnelle. Il vient d'ailleurs d'appliquer sa méthode à un vieil adversaire, le mercenaire English Bob.

"*J'ai été attiré par les contradictions de Munny. C'est un homme qui a triomphé de multiples épreuves. Il a eu la chance de se refaire une vie, il a deux jeunes enfants, des responsabilités et une dette morale envers sa femme qui l'a poussé à changer. Mais les armes sont la seule chose qu'il connaît, elles sont son destin. J'ai aimé la complexité de ce survivant d'une époque héroïque, déchiré entre des engagements contradictoires, et obligé de renouer avec un passé qu'il croyait aboli*". Clint Eastwood ne porte aucun jugement sur son personnage. Délivré de toute contingeance morale, il le montre, le suit. Sèchement, sans lyrisme, sans humour, sans céder à la moindre con-

vention du western. William Munny est l'anti-Jessie James, l'anti-Billy le Kid, la négation de toute la légende de l'Ouest telle que le cinéma l'a toujours représentée. William Munny est un tueur impitoyable. Mais une femme a su percer le secret de cet homme, l'aimer, le détourner des bringues sanglantes, des cuites empestant le whisky frelaté et la poudre. Volontaire, William mène pendant plus de dix ans une existence d'ermite ascétique, d'ermite. Cette femme, Claudia, n'apparaît jamais dans le film. Munny sort son portrait d'une cassette, fleurit sa tombe. Elle meurt trois ans avant qu'arrive le Kid de Schofield. Elle n'apparaît pas, même en flash-back, mais son souvenir suit William Munny partout là où il est. Celui-ci l'évoque peu, toujours brisé par sa disparition. Mais, malgré une décennie de rédemption, William Munny reste instinctivement le pistolero du passé. Bien sûr, les années émoussent ses réflexes de tireur infaillible, et grimper sur une monture un tantinet nerveuse présente quelques difficultés. Elle n'a pas fière allure cette légende vivante affaiblie par la maladie, contrainte de ramper sur le plancher d'un saloon pour s'écrouler ensuite dans la boue.

Clint Eastwood n'auréole jamais William Munny. Ses exploits passés ? La violence aveugle, des balles dans le dos, des femmes et des enfants liquidés sans scrupule. Et William Munny reconnaît ses actes, ne regrette rien, admet que la consommation d'une



■ *Little Billy Daggett (Gene Hackman), un représentant de l'ordre aux méthodes radicales* ■

bouteille de whisky donne du cœur à l'ouvrage, qu'elle réussit à évacuer la peur qui lui ronge les entrailles. D'ailleurs, sans la boisson, il serait incapable de tirer juste. "*Fais un geste contre moi et, non seulement je te tue, mais je tuerai aussi la femme et tes enfants*" lance Munny à un adjoint du shérif. Cette phrase passerait pour un clin d'œil, un trait parodique, dans un autre film. Mais William Munny menace ici très sérieusement. On le sait capable de tout. Effrayant ! On comprend pourquoi cette figure de l'Ouest sauvage tombe aux oubliettes tandis que les Jessie James, Butch Cassidy et autres gibiers de potence entretiennent toujours des images idéalisées. Il n'y a rien d'héroïque à tirer de lui, rien que le cinéma pourrait retraiter. A ce point de véracité, William Munny interdit le mensonge, la récupération. Mais les paradoxes, le charisme exceptionnel de Clint Eastwood veulent que naisse un certain attachement à ce personnage qui fait la planque une journée entière devant des chiottes de campagne en attendant que sa victime aille se soulager. La vérité dite crûment, l'absence de complaisance et le naturalisme suscitent à la fois ce sentiment ambivalent constitué de haine et de respect d'un homme qui va au bout de lui-même. Si cette femme l'a aimé au point de se séparer de sa famille, c'est qu'elle avait une raison. Et cette raison suffit à accepter le personnage tel qu'il est, sa cruauté, sa froideur, son courage dopé par l'alcool, son absence de codes moraux. William Munny pourrait être le diable en personne, mais sa façade ravagée laisse toujours transparaître l'homme, de toute manière meilleur que son adversaire, le shérif Little Billy Daggett (Gene Hackman), l'homme qui interdit l'accès de son patelin aux cow-boys armés et bat à mort les contrevenants.

Clint Eastwood atteint dans **Impitoyable** la plénitude de son art, de ses arts, tant au niveau de la mise en scène que de l'interprétation. Comédien, Eastwood joue minimaliste, abandonne totalement ses tics habituels, sachant parfaitement que son visage émacié, ses rides, son regard fort, tout passer sans le moindre effort apparent. Epurée, sa mise en scène l'est autant, sinon plus. Clint Eastwood fait déjà un pas dans ce sens avec **Chasseur Blanc, Coeur Noir**, mais là, dans **Impitoyable**, elle se marie dans une harmonie rare, au cadre, à l'environnement. Aucun effet dramatique, aucun effet de montage afin de conférer un supplément de violence aux quelques coups de feu du film. Rien qui évoque les bons vieux westerns d'autrefois. Et rien qui réveille une quelconque nostalgie du genre, qui glorifie l'impact des carlins. Paisible, volontairement lent, **Impitoyable** est un film où l'on parle beaucoup, où l'on évoque beaucoup le passé, mais qui ne l'invoque jamais. Qui se refuse même à l'invoquer lorsque le Kid de Schofield insiste afin que Munny raconte ses aventures de jeunesse. Le premier cadavre du pistolero en diable sera aussi son dernier. Ecœuré, dégoûté par le sentiment de mort, il abandonne son arme à William Munny. Il n'y a que les dinosaures pour tuer sans cas de conscience. Munny bien sûr, mais aussi Little Billy Diggett, shérif bourreau qui applique une loi impitoyable, ou encore son ennemi juré, le très arrogant et snob English Bob, l'homme qui conseille à l'Amérique de congédier son président pour engager une reine ou un souverain.

D'après un scénario de David Webb Peoples (**Blade Runner**) sur lequel Francis Coppola travailla un moment, Clint Eastwood aboutit à l'humble quintessence de sa carrière. **Impitoyable**, son western révisionniste, sombre, beau, dépouillé de tous les artifices, atteint les sommets du genre. **Impitoyable** est à Clint Eastwood ce que **Les Cheyennes** est à John Ford, ce que **Pat Garrett et Billy le Kid** est à Sam Peckinpah, une oeuvre crépusculaire, un testament, un constat des regrets, un regard lucide sur la légende usurpée et la mythologie tronquée par l'histoire, la littérature et le cinéma. Mais, à 62 ans, Clint Eastwood possède l'énergie, la maîtrise constante de lui-même, la sagesse. Si **Impitoyable** est un testament, il n'inhume pas pour autant son réalisateur-interprète. Il marque un arrêt sur soi, un large panoramique sur trente ans de carrière, une réflexion sur la solitude. Après **Impitoyable**, Clint Eastwood et le western ne seront plus tout à fait les mêmes.

■ Marc TOULLEC ■

Warner Bros présente Clint Eastwood dans une production Ma paso *IMPITOYABLE (UNFORGIVEN* USA - 1992) avec Gene Hackman - Morgan Freeman - Richard Harris - Jaimz Woolvett - Saul Rubinek - Frances Fisher - Anna Thomson - David Mucci photographie de Jack N. Green musique de Lennie Niehaus scénario de David Webb Peoples produit et réalisé par Clint Eastwood

9 septembre 1992 **2 h 10**

■ *Miné par la maladie et de nouveau tenté par l'alcool, William Munny souffre dans un saloon où il sera copieusement rossé par le shérif Little Billy Daggett* ■



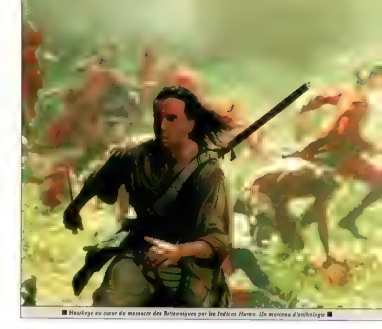
Le Dernier des Mohicans

Quatre années séparent *Le Dernier des Mohicans* du *Sixième Sens*. Quatre années pendant lesquelles Michael Mann n'a pas donné signe de vie. Mais ce silence prolongé cachait en fait un long processus de création, le mûrissement d'un projet ambitieux : explorer l'Amérique de 1757 et restaurer le merveilleux roman de Fenimore Cooper. Contrat rempli avec emphase et intelligence...

■ *Daniel Day Lewis est le Mohican adoptif Hawkeye. Une vraie performance de comédien et une métamorphose physique étonnante* ■

En venant après Kevin Costner et son **Danse avec les Loups**, Michael Mann prend un gros risque : encourager la comparaison avec le film qui a sorti le western des six pieds sous terre où il gisait. Mais Kevin Costner et Michael Mann ne foulent pas le même territoire, ne fréquentent pas le même siècle. **Le Dernier des Mohicans** s'épanouit là où le western n'existe pas encore, là où les pistoleros sont encore des trappeurs barbus coiffés d'une peau de castor, là où l'Angleterre et la France s'étripent pour la conquête du Nouveau Monde. **Le Dernier des Mohicans** se situe donc, dans le temps, entre Christophe Colomb et Jesse James. La Guerre de Sécession servant de toile de fond à Kevin Costner est encore bien loin, l'Amérique est encore vierge, sauvage, et ses habitants sont fiers et en parfaite communion avec la nature. Cette contrée, au choix une Amérique en pleine gestation ou qui connaît les premiers râles de son agonie, recueille toutes les plaies du Vieux Continent, des maux qui lui seront fatals. C'est ce que montre **Le Dernier des Mohicans** en tournant une page d'histoire que le cinéma semblait avoir avoir arraché des encyclopédies universelles. Il existe bien une poignée de films riverains : **Les Conquérants du Nouveau Monde** de Cécil B. De Mille, **Au-Delà du Missouri** avec Clark Gable, **Révolution** de Hugh Hudson... Mais Hollywood n'aime guère les contemporains du **Dernier des Mohicans**, ni tout film qui fouille un passé occulté (**La Porte du Paradis** en est l'exemple le plus probant). Après tout, les années 1700 ne sont pas encore les décennies de la Conquête de l'Ouest, des chevauchées héroïques, des saloons, de Billy le Kid, des chasseurs de primes, des grands troupeaux... 1757 ne flatte pas l'imagerie d'Epinal, 1757 dit tout simplement que l'Amérique n'est à l'origine qu'un énorme beefteak sur lequel se plantent deux râteliers aux dents pointues, une mâchoire française et une mâchoire britannique. Et chacune tire de son côté tandis que l'animal docile se questionne quant à l'appétit féroce des deux molosses.

Dans **Le Dernier des Mohicans**, Michael Mann précède donc le western en narrant une histoire toujours belle, toujours puissante, une histoire de celle que l'on raconte aux enfants ou qu'on leur offre sous la forme d'un livre relié. C'est le genre d'épopée que l'on n'oublie pas, dont on conserve à jamais la nostalgie et que le cinéma se doit de répandre, d'enseigner. Mais **Le Dernier des Mohicans** ne saurait pourtant être un devoir scolaire, un conte didactique, un pamphlet moralisateur. Michael Mann, assuré des vertus humaines de l'aventure écrite par Fenimore Cooper en 1825, ne cherche ainsi jamais à s'imposer comme pédagogue, ou à détourner le roman d'origine pour le mettre au goût du jour, pour le boursoufler de tirades écologiques, pour lui greffer ce côté **Danse avec les Loups** que l'on redoute tant. Non, Michael Mann conte avant tout une histoire hautement romanesque, étroitement liée à l'Histoire de son pays. La démagogie n'est pas à l'ordre du jour. Et il aurait été malveillant de vouloir disposer ainsi d'un récit qui se suffit à lui-même, prenant pour toile de fond les guerres franco-anglaises pour la possession de l'Amérique. Dans ce cadre, les deux filles d'un colonel britannique se retrouvent prises dans les tourments du conflit. Trahie par l'Indien Magua, l'escouade qui les escorte est décimée. Les deux jeunes femmes ne doivent leur salut qu'à l'intervention de trois Mohicans, Chingachgook et ses fils, Uncas et Hawkeye, ce dernier étant un blanc élevé dans les traditions indiennes. Malgré l'hostilité de plus en plus flagrante du Major Heyward, le petit groupe fait route vers Fort Henry assiégé par les troupes françaises. Dans l'enceinte de cette forteresse pilonnée de nuit comme de jour, Hawkeye et Cora Munro s'éprennent l'un de l'autre, alors que le Colonel n'a pas d'autre alternative que la capitulation dans l'honneur. Cependant, Magua n'accepte pas les conditions de cette reddition. Pour assouvir son désir de vengeance, il s'est juré de tuer le Colonel Munro et ses filles, de manger le coeur du premier et de brûler les deux autres. Seul le sang saurait laver l'humiliation et la mort des siens.



■ *Hawkeye au cœur du massacre des Britanniques par les Indiens Huron. Un morceau d'anthologie* ■

Fastueux spectacle. **Le Dernier des Mohicans** n'affiche jamais ce manichéisme cher aux films hollywoodiens. Pour une fois, et c'est très rare, un cinéaste met son "méchant" au même niveau que les bons. Ce vilain obstiné, Magua, n'est plus la brute sanguinaire que présentent trop souvent les westerns. Impossible de ne pas partager son désir de revanche, son envie de retrouver la dignité par le sang versé. Cruel ? Oui, sans doute, mais toute la force de Michael Mann tient dans le refus de juger les actes de ses personnages, tous prisonniers de leur culture. Seuls les trois Mohicans sont des hommes libres, vraiment portés vers une spiritualité vers les étoiles, sépultures des disparus. Comme l'Indien Huron Magua, les Britanniques ne parviennent jamais à s'extirper de leur tunique rouge amidonnée, à oublier leur perruque poudrée. Heyward, Munro, deux officiers dont les comportements sont dictés par l'allégeance à la Couronne. Et, toujours, Michael Mann décèle à un moment ou à un autre la générosité de ses protagonistes, souvent le temps d'une image, d'un regard. Pas de lourds dialogues explicatifs dans **Le Dernier des Mohicans**. Le cinéaste réagit de même dans la magnifique séquence de séduction de Cora Munro par Hawkeye, un long regard appuyé, même pas insistant, auquel répond un large sourire. Beau. Mais tout est beau dans **Le Dernier des Mohicans**, d'une fibre classique très John Ford (façon **La Prisonnière du Désert**), de la visite annuelle des Mohicans à leurs frères colons dans une petite cabane à la lisière d'une immense forêt, à la confrontation des belligérants franco-anglais avec tout ce que cela implique de violences, mais aussi de politesses suaves, de coquetteries genre "*je suis très honoré de vous avoir combattu*". On sent Michael Mann fasciné par cette page d'histoire, par cette drôle de guerre qui marque pourtant l'arrêt de mort d'un territoire. Fasciné par les forêts millénaires écrasant littéralement les soldats en ordre parfait. Et Michael Mann rend magistralement hommage à la sauvagerie de la nature par des images en écran large.

Mais le spectacle de la forêt s'étendant à l'infini, avec ces cascades, ces falaises vertigineuses, compte autant que le choc des cultures, que le cosmopolitisme incroyable de cette période. Dans **Le Dernier des Mohicans**, les personnages parlent plusieurs dialectes indiens, français et anglais. Et toutes ces langues se mêlent dans une séquence anthologique où Hawkeye négocie la survie de ses compagnons face à un vieux chef Huron. Des minutes étourdissantes qui parviennent à donner une idée assez précise de la confusion qui régnait alors en Amérique, de ce bouillon de cultures, de cet imbroglio d'alliances, de traités entre les superpuissances européennes et les nations indiennes. Historien à sa façon, celle d'un réalisateur qui raconte une histoire, Michael Mann parvient à ne jamais sombrer dans le pompeux exposé. **Le Dernier des Mohicans**, c'est d'abord un spectacle merveilleusement élaboré, des batailles filmées sans fioriture, cruelles mais pas complaisantes, où le cinéaste prend le risque de ne jamais filmer par petits morceaux sur-découpés. Alors, doucement, l'écran qu'il remplit admirablement renvoie à ces gravures, à ces peintures des grandes batailles du passé. D'où la montée graduelle d'un véritable souffle lyrique, des vrais senteurs de la grande aventure, qui culminent surtout dans la seconde moitié du film. Chaque image, de la plus simple à la plus flamboyante, chaque plan, en état de grâce, plonge dès lors dans la nostalgie d'un cinéma épique, romanesque. Nullement passéiste, épaulé par des comédiens formidables, Michael Mann met la barre très haut mais s'y accroche énergiquement.

■ Marc TOULLEC ■

AMLF présente Daniel Day-Lewis & Madeleine Stowe dans une production Morgan Creek ***LE DERNIER DES MOHICANS (THE LAST OF THE MOHICANS*** USA 1992) avec Jodhi May, Steven Waddington, Eric Schweig, Russell Means, Wes Studi, Maurice Roëves, Patrice Chéreau **photographie de** Dante Spinotti **musique de** Trevor Jones et Randy Edelman **scénario de** Michael Mann et Christopher Crowe **produit par** Michael Mann et Hunt Lowry **réalisé par** Michael Mann

26 août 1992 **2 h 02**

MICHAEL MANN



■ *Prisonnier des Britanniques, Hawkeye semble promis à la potence* ■

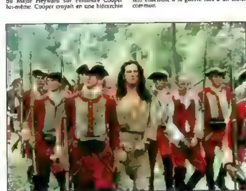
S'il y a un metteur scène qu'on attendait pas à la réalisation du *Dernier des Mohicans*, c'est bien Michael Mann, dont le style se place à des années-lumière du western. Maître des mises en scène sophistiquées, du thriller high tech, l'heureux producteur de la série *Deux Flics à Miami* parvient néanmoins à se défaire du style qui a fait sa réputation pour appréhender une guerre oubliée...

Aviez-vous lu dans votre enfance le roman de Fenimore Cooper qui est à l'origine du film ?

Non, je ne crois pas. Peut-être en bande dessinée. Mais j'ai lu quantité d'autres choses sur cette période de l'histoire qui me fascine depuis longtemps. Toutefois, j'ai vu **Le Dernier des Mohicans**, la version de 1936, lorsque j'étais gosse. Récemment, je me suis aperçu qu'il s'agissait probablement du premier film que j'ai vu, en tout cas du premier qui ait fait forte impression sur moi. C'était après la guerre, dans les années 48/49, j'avais 4 ou 5 ans. Dans le sous-sol de l'église de ma rue, on projetait des films. Là, j'ai vu **Le Dernier des Mohicans**. Je ne savais pas encore à l'époque pourquoi le film me fascinait. Maintenant, je sais. C'était la combinaison discrète et excitante de trois cultures. La première est celle, extrêmement formelle, de la classe dirigeante européenne réactionnaire. Il y a aussi la culture de Magua, un fascinant Indien américain de la race des Hurons et des Mohawks, un homme au crâne rasé et à la peau tatouée. Enfin, il y a l'image familière des hommes de la frontière, notamment celle de Hawkeye, l'ancêtre de tous les héros américains dans la tradition de **La Chevauchée Fantastique** et **La Poursuite Infernale**.
Hawkeye me fascinait : d'où venait-il, qui était-il, qu'est-ce qui le motivait ? Ses idées sont étonnamment proches de la mentalité d'aujourd'hui. En effectuant des recherches sur cette époque, j'ai remarqué que cette société bougeait aussi vite que celle de 1968. Et soudain, les années 1700 m'ont paru aussi réelles que la situation du monde voici six ou sept ans. Cela revenait à rendre Hawkeye aussi moderne que si j'avais dû mettre en scène un personnage contemporain. Sa rencontre avec Cora Munro est en quelque sorte la rencontre de deux personnages de deux planètes différentes. Pour elle, l'Amérique n'est qu'une extension des beaux quartiers de Londres. Elle se retrouve dans un monde totalement différent traversé par des courants et des idées nouvelles.

En êtes-vous arrivé à un point où vous avez complètement abandonné le roman de Fenimore Cooper ?

Oui, et de manière assez rapide. Pas à un point précis, mais sur des paramètres spécifiques. J'ai, par exemple, basé le personnage du Major Heyward sur Fenimore Cooper lui-même. Cooper croyait en une hiérarchie statique. Selon lui, si les gens et les sociétés demeurent, l'harmonie est parfaite. Dans le cas contraire, les ennuis commencent. Dans le livre, Hawkeye ne cesse de se justifier, de répéter qu'il n'est pas un métis. La notion même de croisement de races, de mélange, de gens changeant de classes sociales, est une hérésie pour Cooper.
J'ai éliminé tous les trucs idiots du roman : Hawkeye déguisé en ours, le chanteur de psaumes et les facéties du même genre. En fait, la structure de mon film provient à 50 % du scénario écrit par Philip Dunne pour la version de 1936. Son manuscrit est un sacré morceau de littérature. Il est à la fois une histoire politique très forte des États-Unis en proie à la dépression, et, dans le même temps, un regard sur les événements d'alors en Asie et en Europe. Dunne donne à Hawkeye l'attitude qu'adoptaient les isolationnistes de l'époque. Indépendants, s'opposant à l'autorité aux Anglais. Paradoxalement, à la fin du film de 1936, Hawkeye et Heyward, tout deux amoureux de la même femme, partent ensemble à la guerre face à un ennemi commun.



■ *L'arrestation de Hawkeye par les Anglais* ■

■ *Le massacre des Anglais par les Indiens Hurons conduits par leur chef Magua : une bataille mémorable* ■

Essayez-vous, vous-même, d'évoquer par l'intermédiaire de votre film la politique actuelle du monde ou des Etats-Unis ?

Non. Le projet consiste à raconter une passionnante histoire d'amour sur fond de guerre. Pour que cette période soit crédible, il fallait faire naître une tension dramatique au sein d'une tension politique. Je n'ai pas tenu à faire de 1757 une métaphore des années 90. J'ai agi à l'inverse. Notre compréhension des cultures, car je pense que nous les comprenons bien mieux que Fenimore Cooper en 1826, m'a permis d'utiliser une perspective contemporaine.

Votre héros, Hawkeye, accomplit de véritables exploits physiques. Le percevez-vous comme une force de la nature ?

Comme tous les Indiens de l'époque, Hawkeye vit à l'intérieur du cycle naturel. Je ne le vois pas du tout comme une force de la nature, mais plutôt comme quelqu'un qui ne voit pas un adversaire dans la nature elle-même. Il la comprend et s'y fond. Il vit notamment de la vente des fourrures parmi les peuples indigènes. Dans mon esprit, Hawkeye représente bien plus que le classique homme des forêts que l'on rencontre dans toutes les mythologies. Il me permet d'illustrer la situation du moment sur la Frontière.
Là, les gens cohabitaient pacifiquement et mêlaient leur culture. Puis, la coexistence est devenue impossible à cause de la pénurie de gibiers et des terrains qui se rétrécissaient suite à l'arrivée massive des européens. Les premiers arrivés furent marqués par la générosité indienne, par le partage des méthodes agricoles et les provisions. J'ai essayé de montrer cette situation idéale au début du film : tous se connaissent, portent les mêmes vêtements, les mêmes armes, et leurs distractions, leur nourriture, proviennent d'un mélange naturel.

Les batailles du *Dernier des Mohicans* sont étonnantes. Comment les avez-vous filmées ? Grâce à une armée de chorégraphes ?

Pas vraiment. Nous avons effectué de nombreuses recherches et le programme d'entraînement physique a été intense. Daniel Day Lewis et quelques autres comédiens sont descendus dans l'Oklahoma. Daniel m'a impressionné. Il a commencé son apprentissage avec des armes contemporaines pour terminer avec des fusils à poudre noire. Et il est devenu un sacré tireur. Après un jour et demi, il descendait toutes les cibles avec un 45. Nombre des aspects de cet entraînement étaient étudiés de manière à lui donner une stature qui lui permettrait ensuite de s'identifier à son personnage. Mais la vraie valeur transcende l'aspect physique et prend racine dans le comportement.


■ *Hawkeye s'introduit dans le village des Hurons : une initiative suicidaire* ■

Et vous pensez que cela vient inconsciemment du jeu des comédiens ?

Oui, par les émotions et le langage corporel. Nous ne savions évidemment pas comment les gens de l'époque se battaient avec des tomahawks et des couteaux. Nous savions néanmoins que tous, excepté les officiers, utilisaient ces armes. Dès que deux groupes se présentaient face à face et que la première volée de mousquets avait envoyé sur l'ennemi le plomb, les belligérants sortaient les tomahawks et les poignards pour se battre mano à mano. Cela donnait de véritables boucheries. Nous avons mis à contribution des manuels de combats de l'époque. De même, j'ai étudié les peintres paysagistes du XIXème siècle tels Cole, Bierstadt et quelques visagistes pour mettre au point l'aspect visuel du **Dernier des Mohicans**. Toutefois, j'ai veillé à ne pas me laisser influencer par les illustrateurs du XXème siècle dont le regard est forcément faussé. Je tenais à avoir pour seule référence les œuvres des artistes de l'époque.

A propos de références, votre style dans *Le Dernier des Mohicans* est très éloigné de celui du *Sixième Sens* par exemple..

Le style est avant tout dicté par le contenu de l'histoire et cela m'excitait de réaliser un film très différent de mes précédents. Si j'avais réalisé **Le Dernier des Mohicans** comme **Le Sixième Sens**, je ne pense pas que j'aurais fait du bon boulot. D'ailleurs, je ne crois pas que cela était possible de le réaliser suivant la même optique.

■ Propos recueillis par **Graham FULLER** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Le massacre final. Une chorégraphie qui n'aurait pas déplu à Sam Peckinpah

Reservoir Dogs

Inconnu avant *Reservoir Dogs*, Quentin Tarantino ne devrait pas le demeurer très longtemps. En détaillant les conséquences d'un casse désastreux, il restitue la texture des grands thrillers où personnages, dialogues et action trouvent un point d'équilibre rare. *Reservoir Dogs*, c'est en quelque sorte une balade sauvage en compagnie de malfrats en sursis. Take a walk on the wild side !



Quentin Tarantino



L'accueil enthousiaste de *Reservoir Dogs* au Festival de Cannes vous a-t-il surpris ?

La manière dont le public français réagit à un film est une chose extrêmement importante selon moi. C'est un public qui a rendu hommage à des cinéastes importants comme Samuel Fuller, Nicholas Ray ou Howard Hawks alors que ceux-ci étaient traînés dans la boue aux Etats-Unis. J'ai toujours pensé que **Reservoir Dogs** marcherait en France, notamment à cause de ses similarités avec **Le Doulos** et **Bob le Flambeur** de Jean-Pierre Melville.

Comédien principal de *Reservoir Dogs*, Harvey Keitel est l'un des éléments-clé de la naissance du film...

Sans l'apport de Harvey Keitel, **Reservoir Dogs** serait devenu un petit film en noir et blanc, tourné clandestinement et dont j'aurais tenu le rôle principal. En tant que coproducteur, il a apporté la légitimité nécessaire au projet. Avant qu'il ne lise le script, Lawrence Bender, mon producteur, et moi passions pour deux idiots. Des tas de boîtes nous ont ri au nez. Il se peut même que Richard Gladstein, de *Live Home Vidéo*, la filiale vidéo de *Carolco*, ne nous ait pas accordé le même crédit sans le soutien de Harvey. Il aurait dans ce cas soumis le scénario à l'un de ses lecteurs pour m'oublier aussitôt.
Au niveau du jeu, la contribution de Harvey Keitel est essentielle bien qu'il n'y ait pas vraiment de rôle principal dans **Reservoir Dogs**. Aucun des personnages n'est plus important qu'un autre. Si l'un d'eux cloche, tous les autres en pâtissent. Cependant, Harvey Keitel est en quelque sorte le "pot de colle" qui soude l'ensemble. Tous les autres comédiens ont été choisis par rapport à lui, souvent avec sa bénédiction. Quand on a la chance d'avoir Harvey Keitel dans un film, le niveau d'interprétation monte obligatoirement d'un cran. Les autres comédiens, pour éviter d'être écrasés, doivent s'élever à son niveau. Le public s'attend donc à ce que Harvey Keitel vole la vedette à ses partenaires, mais ce n'est pas le cas. Ceux-ci jouent de manière égale ; ils n'avaient pas le choix.
Aux Etats-Unis, Harvey Keitel est un modèle pour beaucoup d'acteurs. L'autre jour, j'ai rencontré Johnny Depp et je l'ai présenté à Harvey, qui lui a annoncé qu'il aimait bien son travail. Johnny n'en revenait pas d'être complimenté par l'une des grandes références du métier.

Et comment avez-vous dirigé ce monstre sacré ? Pour un tout jeune réalisateur, cela doit être sacrément intimidant.

Si vous adoptez ce point de vue ("Ouh là, je vais travailler avec une star !"), c'est évidemment foutu, vous allez avoir tous les ennuis du monde. Un comédien est un homme comme les autres. Si j'avais à travailler avec Marlon Brando, je resterais bien sûr bouche bée à son apparition sur le plateau. Mais, au bout de deux jours, il deviendrait un type tout à fait ordinaire. J'ai eu de la chance sur **Reservoir Dogs**. Tous ceux qui y ont collaboré l'ont fait par amour de l'histoire. Jamais il n'a été question d'ego. Pourtant, tous ces comédiens sont des professionnels chevronnés. D'ailleurs, je ne parviendrais pas à bosser avec quelqu'un que je n'aime pas. Lawrence Tierney, par exemple, est un homme difficile sur un plateau ; il possède une façon bien à lui de travailler. Mais c'est aussi un type adorable.
En tant que metteur en scène, je devais m'accommoder aux comédiens, tenir compte de leur façon d'aborder leur personnage, en tirer le meilleur sans leur imposer quoi que ce soit. Ayant moi-même été comédien, je connais bien les mécanismes de la comédie...

Vos personnages ne sont pas des enfants de chœur. Pourtant vous mettez chez eux en avant un certain sens des valeurs, de la loyauté.

Reservoir Dogs pose cette question : "Peut-il exister un code d'honneur chez des bandits ?" Je réponds par l'affirmative. Le film est ainsi une réflexion sur la loyauté. Chacun des personnages se montre loyal vis-à-vis d'un autre. Et une trahison met cette loyauté à l'épreuve. Certains réussissent l'examen, d'autres pas. Le fait que tous ces types ne soient pas des gangsters me fascine. Ils n'appartiennent ni à la Mafia, ni à une autre organisation criminelle. Ce ne sont pas des tueurs, mais simplement des braqueurs de banque. Voilà leur métier.

La mise en scène de *Reservoir Dogs* est très pure, précise, concise. Comment êtes-vous parvenu à une telle limpidité ?

Lorsque je pense film, je pense écran large, cinémascope. **Reservoir Dogs** a été tourné très lentement. Généralement, quand vous devez gérer un petit budget, vous travaillez dans la précipitation. Vous n'avez donc pas le temps de peaufiner les images, de les éclairer vraiment. A l'opposé, je voulais une lumière vive, permanente, qui soit partout, dans le moindre recoin de décor. En éclairant ainsi le moindre élément du plateau, on obtient un cadre plus riche, de vraies couleurs. Les bleus sont bleus, les rouges rouges... Et le noir n'est pas gris. Le cinémascope complète cela. La possibilité de réaliser **Reservoir Dogs** dans ces conditions m'a été offerte par *Live Home Vidéo*. Et pourtant, pendant le tournage, personne ne savait encore si le film sortirait en salles. Tellement de films passent directement à la vidéo aujourd'hui. Echouer ainsi en vidéo-club aurait constitué un véritable naufrage pour moi. **Reservoir Dogs** doit être vu sur grand écran. Au départ, les gens de *Live Home Vidéo* m'ont proposé un marché : si le film est bon, il sort en salles, sinon... C'était honnête, d'autant plus qu'ils me permettaient de le réaliser en écran large, chose unique dans le cadre d'une boîte vidéo.
Les responsables de *Live Home Vidéo* m'ont apporté un soutien inconditionnel. Jamais ils ne se sont interposés. Ils m'ont accordé

■■■



Beaucoup de rouge sang pour Mr. Orange (Tim Roth). Son agonie dure tout le film.

■ Le résultat du gunfight final barbare et digne des meilleurs carnages made in Hong Kong ■

■■■

le respect que l'on réserve généralement aux vrais artistes, à ceux qui ont déjà une carrière derrière eux. Ils m'ont trop gâté car désormais, je ne pourrais plus travailler dans des conditions différentes.

De même que l'aspect purement visuel, le découpage et le montage bénéficient d'une précision quasi chirurgicale. Pour un jeune, vous donnez des leçons à de vieux routiers ..

Je sais ce que je veux , c'est là l'essentiel. Je disposais d'une seule caméra, à l'exception de la scène de cascade qu'on ne pouvait se permettre de rater. A cause des paramètres étroits du budget, je devais limiter le nombre des prises. Je tournais très précisément ce que j'avais en tête, en plusieurs prises, mais sans jamais multiplier les angles pour bien me couvrir au montage. La séquence d'ouverture où les braqueurs battent le carton autour d'une table a naturellement demandé plusieurs prises. D'emblée, je savais qu'elle fonctionnerait, surtout à travers le montage. Là, par sécurité, j'ai dû refaire la scène, sachant pourtant qu'elle était déjà "bonne" Ces quelques minutes impliquent une grande notion de rythme, une grande synchronisation entre les répliques. Six personnes autour d'une table est l'une des choses les plus difficiles à tourner qui soit. Je ne le referai jamais plus.

On ne peut pas dire que *Reservoir Dogs* soit un grand film féministe. Pas l'ombre d'une femme à l'horizon !



■ Mr Blonde (Michael Madsen) Il a le rythme dans la peau et torture en musique ! ■

L'histoire ne leur offre aucun rôle. Les femmes n'ont pas leur place dans le film simplement à cause de son unité de lieu et de temps. S'il avait été question d'enquêter sur le passé des personnages, il aurait évidemment été question de femmes. Dans une version du scénario, j'ai inclus un protagoniste féminin pour bien montrer que Mr. White (Harvey Keitel) est un homme heureux en ménage. Toutefois, j'ai sans cesse revu le concept du film de façon à concentrer l'action autour du casse, de sa préparation et de ses conséquences. Cela me gêne un peu car je pense savoir écrire des rôles féminins. D'ailleurs, mes prochains films sont nettement plus orientés vers elles. Je ne suis pas macho.

Que se passe-t-il pour vous maintenant ? Après cette réussite éclatante qu'est *Reservoir Dogs*, on vous a à l'oeil...

Je viens de terminer **Pulp Fiction**, une anthologie composée de trois histoires criminelles à l'image des récits publiés dans les magazines policiers des années 40. Danny DeVito en est le producteur. Sa compagnie adopte un point de vue cinéphilique très fort. Malgré un budget de six millions de dollars, j'exerce un contrôle total sur le projet. Tony Scott va prochainement mettre en images l'un de mes scénarios, **True Romance**. Et il y aussi **Natural Born Killers** et **Killing Zoe** qui vont être portés à l'écran. Je ne veux pas me limiter à des succès d'estime, critiques, sinon je m'enfermerais dans une impasse artistique. Je souhaite ardemment un succès commercial dont je pourrais être fier. Ensuite, je pourrais revenir à ma guise à de petits films comme **Reservoir Dogs**. En fait, mon but est de me trouver dans la position de Brian de Palma au moment des **Incorruptibles**, tourner un film commercial sans sombrer dans les compromis.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Lire également critique dans ce numéro, page 38, et interview Quentin Tarentino in Impact 39

Harvey Keitel & Tim Roth : DEUX CHIENS ABOIENT

Mon premier, Harvey Keitel, se pose en comédien mythique. De Taxi Driver à The Bad Lieutenant, en passant par Duellistes et Bugsy, il symbolise l'exigeance dans la recherche de personnages forts et déjantés. Mon second, Tim Roth, nettement plus jeune, se manifeste surtout dans Un Monde à Part et Le Cuisinier, le Voleur, sa Femme et son Amant. Ensemble, ils aboient et mordent fort !



■ *Mr Orange (Tim Roth) et Mr White* [illegible] ■

Vos personnages sont-ils vraiment des chiens querelleurs, comme le suggère le titre ?

Harvey Keitel : Ce titre, **Reservoir Dogs**, appartient à Quentin Tarantino et à lui seul. Je ne saurais l'expliquer, même si je me demande si les chiens ne sont pas en fait des humains améliorés.

N'empêche que ces types se chamaillent comme des chiens enfermés dans un chenil...

H.K. : Peut-être. Mais ils ont des valeurs morales. Chaque menteur a besoin de vérités.

Tim Roth : Pour eux, l'honneur n'est ni un vain mot, ni une expression galvaudée. Ce sont des hommes d'honneur qui se découvrent, qui en arrivent à se trahir pour ensuite se racheter. C'était aussi vrai pour les comédiens sur le plateau. Le parcours des personnages est un peu celui des acteurs au travail. Avec **Reservoir Dogs**, Quentin Tarantino a plongé dans son univers. Ce monde qui lui était personnel, il en a fait le nôtre. On a fortement ressenti le frisson qui l'animait au point de le partager inconditionnellement.

Sur le tournage, il semble que vous ayez reconstitué le microcosme du film, en plus soft évidemment...

H.K. : Il s'est produit quelque chose d'unique sur le plateau. Un groupe est né dans l'harmonie, chacun aidant l'autre. C'est assez rare pour être souligné. On fait ce métier pour connaître ces moments privilégiés. Quand on en arrive là, au moins une fois dans une carrière, on peut s'estimer heureux. Cette harmonie ne se préméditе pas, ne se fabrique pas. Elle se crée d'elle-même et découle de la rencontre de chaque élément. Vraiment unique.

T.R. : Si vous ôtez un seul maillon à cette chaîne, toute la cohésion du groupe s'évapore. C'est une chance pour un comédien de pouvoir figurer dans un film comme **Reservoir Dogs**. Sur le tournage, il m'arrivait toutefois de m'engueuler avec Quentin Tarantino, un peu comme deux vieux amis se prennent le bec. Je dois reconnaître qu'il avait systématiquement raison.

Quelle fut votre réaction devant la structure peu conventionnelle du film ?

H.K. : Selon moi, **Reservoir Dogs** ressemble à un roman de Dostoïevski. Beaucoup de personnages, d'intrigues parallèles s'entremêlent. Mais en fait, sa structure est incroyablement claire. Sa complexité n'est qu'une apparence qui aboutit à une lecture simple et directe. Le scénario de Quentin Tarantino m'a séduit au point que j'ai pris l'initiative de le contacter pour tourner le film. Tous les thèmes qu'il aborde sont primordiaux : trahison, confiance, rédemption, camaraderie, violence... **Reservoir Dogs** est un véritable festin d'humanité.

■ *Mr White (Harvey Keitel) règle ses comptes et découvre la forfaiture* ■

Et vos personnages ? Ce ne sont pas franchement des types qu'on aimerait avoir à sa table...

H.K. : J'aime tous les personnages de ce film. Ils sont instables, mais qui ne l'est pas ?

T.R. : Je n'aime pas mon personnage, je l'adore ! Parce qu'il fait partie de moi. C'est ainsi pour nous tous. Harvey, lui, explore les tréfonds de son âme pour en extraire Mr. White. En tant que comédien, chaque sentiment que vous exprimez est un fragment de votre propre personnalité. Vous ne faites qu'utiliser votre propre histoire. Quentin Tarantino nous a évidemment facilité la tâche. Son scénario était à ce point parfait qu'il n'y avait rien à changer. Je n'avais jamais vu ça auparavant.

H.K. : Tout était écrit, on n'a jamais improvisé !

Cela tient du miracle car *Reservoir Dogs* est un premier film...

H.K. : Ce n'est pas la première fois que je tourne avec un cinéaste débutant puisque j'ai travaillé sur les premiers films de Ridley Scott, Paul Shrader, Martin Scorsese et Alan Rudolph. En général, je me trompe rarement sur un metteur en scène. Question d'instinct, c'est tout.

T.R. : J'ai l'intime conviction que Quentin Tarantino atteindra le niveau des cinéastes que Harvey vient de citer. Dans le cas contraire, c'est qu'un producteur aura bousillé ses films. Il mérite d'y arriver. C'est l'un des meilleurs réalisateurs que j'ai rencontrés et il n'a que 29 ans. Il fallait vraiment un type de sa stature pour nous convaincre de tourner dans **Reservoir Dogs**.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduit par Didier ALLOUCH ■

EN RÉSUMÉ



■ Ron Howard ■

RON HOWARD & TOM CRUISE

réalisateur et vedette de **Horizons Lointains**

Conférence de presse de gala au Festival de Cannes pour recevoir Tom Cruise et Ron Howard. Mon premier est capable du meilleur (**Né un 4 Juillet**) et du pire (**Jours de Tonnerre**). Mon second, autrefois doué (**Splash, Cocoon, Gung Ho...**), commence à sentir le poids des années. Durant la conférence, les organisateurs croisent les doigts pour qu'un journaliste n'ait pas l'audace de demander pourquoi **Horizons Lointains** est un si mauvais film !





■ Tom Cruise ■

horizons lointains

Ron Howard est à priori un cinéaste sympathique. Plus maintenant. On attendait beaucoup de ces **Horizons Lointains**, le premier film tourné en 70 mm depuis **La Fille de Ryan** de David Lean. C'était, pour être précis, en 1970 ! On pouvait espérer une belle histoire romanesque dans la lignée de ce même film. Au bout du compte on se retrouve avec un espèce de croisement stupide et inepte entre **L'Homme Tranquille** et **Full Contact** (!), construit autour du dernier couple de stars à la mode à Hollywood, Tom Cruise et Nicole Kidman.

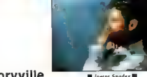
Horizons Lointains raconte la conquête de l'Ouest vue par les yeux de Joseph Donnely (Cruise), fils d'un fermier obligé de s'enfuir d'Irlande pour avoir provoqué en duel l'intendant abusif de ses terres, et de Shannon Christie (Kidman), gosse de riche insupportable éprise d'indépendance. Par un concours de circonstance tiré par les cheveux, Joe et Shannon vivront ensemble dans la même chambre des quartiers pauvres de Boston mais sans avoir la moindre liaison. Pour vivre, Joe boxe dans les endroits miteux du quartier irlandais de Boston et Shannon fait toutes sortes de petit boulot bien crade. Mais Joe perd son combat le plus important et toutes les protections dont il jouissait en tant que champion de son quartier. Ils connaîtront alors la misère et la douleur avant de partir vers l'Ouest chacun de leur coté pour finalement se retrouver lors d'une course à la Terre où le plus rapide remporte le lopin de terre de son choix.

Dit comme ça, vous pourriez croire qu'il y a des relents de **Porte du Paradis** dans **Horizons Lointains** mais on est à des lieues du film de Cimino. Celui de Ron Howard est sans doute ce qu'on a pu voir de plus niais sur un écran de cinéma ces dernières années. Les disputes entre Joe et Shannon louchent sans doute du coté de celle de John Wayne et de Maureen O'Hara dans **L'Homme Tranquille** mais c'est plutôt aux bagarres entre les personnages de *Madame est Servie* que l'on pense immanquablement. Une mise en scène d'une naïveté à faire peur (ah, la scène finale) et un scénario involontairement drôle d'un bout à l'autre achèveront le plus indulgent des spectateurs. Seul point positif, le retour du 70 mm qui apporte une image d'un piqué peu commun et une vision magnifique des grands espaces.

■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Tom Cruise & Nicole Kidman dans une production Imagine Films/Universal ***HORIZONS LOINTAINS*** **(FAR AND AWAY** USA 1992) avec Thomas Gibson - Robert Prosky - Barbara Babcock - Cyril Cusack **photographie de** Mikael Salomon **musique de** John Williams **scénario de** Bob Dolman et Ron Howard **produit par** Brian Grazer et Ron Howard **réalisé par** Ron Howard

16 septembre 1992 **2 h 20**



■ James Spader ■

storyville

Mark Frost c'est avant tout pour nous, humbles téléphages, une signature. Celle, en tant que co-producteur de l'illustrissime série *Twin Peaks* réalisée par David Lynch. Une carte de visite en or massif à laquelle il faut ajouter entre autres, le scénario des **Envoûtés** de John Schlesinger et la réalisation de certains épisodes de leur nouvelle série *On the Air* (les coulisses d'une émission télé dans les années 50). Autrement dit, Frost, ce n'est pas du menu fretin. D'où l'indubitable intérêt que l'on pouvait porter à **Storyville**, premier long métrage de Frost.

Storyville c'est l'histoire d'un jeune héritier de la Nouvelle Orléans, Cray Fowler (James Spader) qui tente de se faire élire au Congrès, après avoir été avocat et pour qui la justice et la droiture (ben, tiens !) forment une ligne directrice. Frost a donc décidé pour son examen de passage derrière la caméra de s'atteler au thriller politique. Avec un postulat de départ lynchien en diable : constater, au sein d'une fiction extrémiste, des dérèglements psychologiques de l'homo-sapiens-americanus. Mais Frost, force est de constater, n'est pas Lynch. Et ses tics ésotériques démangent comme une arête coincée au fond de la gorge. En outre, côté pertinence politique, il ne s'en tire pas mieux. Cray Fowler dont le père s'est suicidé, tente d'en savoir plus sur les origines des capitaux illimités de sa famille et s'aperçoit que le pactole sur lequel il est assis a été amassé illégalement sur le dos de la toujours brimée population Noire de la Nouvelle Orléans. Et il faut au réalisateur quasiment une heure pour proclamer que les politiques sont rarement des hommes vertueux et que l'argent est rarement propre. Infantile, le père Frost d'une certaine manière. Comme souvent avec les Américains quand ils causent de politique. Le pompon vient lors de cette scène où Cray Fowler décide qu'il va faire justice et rendre à qui de droit ce qui ne lui appartient pas. L'Amérique a encore besoin de se rassurer en faisant miroiter à ses citoyens-spectateurs que morale et politique peuvent s'accommoder. **Storyville** ne fait qu'enfoncer le clou.

■ **Gilles BOULENGER** ■

Les Films Number One présente James Spader & Joanne Whalley Kilmer **dans** ***STORYVILLE*** (USA 1991) **avec** Jason Robards - Piper Laurie - Charlotte Lewis - Michael Warren **photographie de** Ron Garcia **musique de** Carter Burwell **scénario de** Mark Frost & Lee Reynolds **produit par** Edward R. Pressman **réalisé par** Mark Frost

16 septembre 1992 **1 h 52**

Ron Howard, comment avez-vous persuadé vos producteurs de mettre de l'argent dans un film comme *Horizons Lointains* ?

R.H. Je leur ai tout simplement prouvé que ce film ne coûterait pas si cher que ça. Pour envisager raisonnablement l'aspect financier d'une production, il faut prendre son temps pour la pré-production. Tom et Nicole nous ont donné leur accord sept mois avant le début du tournage. Cela nous a permis de tout préparer tranquillement. De plus, le film a été tourné à l'époque de la guerre du Golfe en plein milieu de la récession. Brian Grazer, le producteur a donc pu négocier des contrats à des prix extrêmement bas, parfois même à moitié prix. De plus, le scope et le tournage en 70 mm n'ont pas coûté si cher que ça, juste un tout petit peu plus qu'un tournage en 35. Je ne serais pas surpris que d'autres cinéastes s'y mettent prochainement. En fait, même sur la séquence de la course, on est arrivé à optimiser l'organisation à tel point qu'on est arrivé à commencer et à terminer le tournage de cette séquence avant les dates prévues.

L'utilisation du 70 mm pose-t-elle des problèmes techniques particuliers ?

R.H. Pas tant que cela, en fait. La technologie a tellement évolué qu'il n'y a pas de véritable différence avec un tournage normal. Les seules difficultés étaient la lourdeur du matériel ainsi qu'une différence de vitesse de défilement de la pellicule qui nous obligeait à passer plus de temps au réglage de la lumière. Mais je n'avais pas à faire de compromis sur ma façon de filmer. Dans le cas contraire, j'aurais refusé le 65 mm.

Tom Cruise, ne pensez vous pas que votre public va être surpris par votre personnage ?

T.C. C'était un des défis du film : garder mon public dans un film où je suis différent de mes rôles habituels. Les Américains qui ont vu le film ont l'air de bien réagir. C'était très motivant de jouer un rôle physique comme celui-ci. Mais je ne m'imaginais pas que les scènes de boxe me demanderaient un travail aussi difficile et exigeant. J'ai dû apprendre à donner mes coups d'une certaine façon pour qu'ils soient crédibles à l'écran.

Ron, existe-t-il une pression supplémentaire quand on travaille avec des stars comme Tom Cruise ?

R.H. Quand on travaille avec quelqu'un de respecté dans la profession, il y a généralement une période de tension au début du tournage que l'on résout en discutant de la vision du film et du personnage. En général, les gens qui arrivent à ce niveau de reconnaissance ne sont pas là par hasard. Ils ont un bon instinct des choses et leur avis est précieux. Il ne reste plus à espérer qu'il n'y aura pas de conflit. Tom et moi voulions travailler ensemble depuis longtemps. Quand on a commencé à parler du film, on s'est aperçu que l'on parlait de la même chose.

Est-ce que la pirouette finale vous a été imposée ?

R.H. Pas du tout. En fait, je tiens cette idée depuis mon enfance. Un gamin m'avait raconté que son père, mort d'une attaque cardiaque depuis quelques minutes, était revenu à la vie pour lui dire de ne pas s'en faire pour lui, que là-haut c'était magnifique. Il lui a parlé cinq minutes sur ce qu'il fallait faire pour sa famille, sur son avenir, et puis il s'est éteint pour de bon. J'ai raconté cette histoire touchante à Bob et on a décidé de l'inclure dans le film.

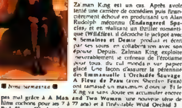
Que voit exactement Nicole quand elle soulève la bassine ?
(Dans une scène, Tom Cruise est allongé nu sur un lit avec une bassine lui camouflant le sexe, et est exposé à la curiosité de Nicole Kidman. NDLR)

T.C. Quelque chose que personne d'autre ne verra. Dans les premières scènes, j'étais couvert à cause de l'équipe. Mais ni Ron ni moi ne trouvions la réaction de Nicole satisfaisante. Je me suis donc découvert sans le lui dire. Et c'est la tête qu'elle a fait quand elle a découvert que j'étais nu que vous voyez à l'écran !

■ Conférence de presse du Festival de Cannes 92
transcrite par Didier ALLOUCH ■



blue : l'orchidée sauvage II



■ Nina Siemaszko ■

Zalman King est un cas. Après avoir tenté une carrière de comédien puis financièrement échoué en produisant un Alan Rudolph méconnu (**Endangered Species**) et en réalisant un thriller romantique (**Wildfire**), il décroche le jackpot avec **9 Semaines et Demie** produit et écrit par ses soins en collaboration avec son épouse. Depuis, Zalman King exploite inexorablement le créneau de l'érotisme pour tous, du cul mondain sur papier glacé. Une façon d'assurer la pérennité des **Emmanuelle**. **L'Orchidée Sauvage**, **A Fleur de Peau** (avec Sherilyn Fenn) ont ramassé un maximum d'oseille. Et le King va sans doute en accumuler encore pas mal grâce à **A Man and Two Women** (une nouvelle série de films cochons pour les 7 à 77 ans) et à l'inévitable **Wild Orchid 3 : Red Shoes Diaries** (qui contera une rivalité amoureuse entre un architecte et un ouvrier du bâtiment). Chicos mondain, Zalman King se prend aujourd'hui pour l'Apollinaire du sexe made in USA, pour le Maupassant des années 90. Son "éducation amoureuse" est celle de Blue, une adolescente de 17 ans contrainte à la prostitution dans un bordel de luxe suite à la mort par overdose de son papa junkie. Initiée par une Madame philosophe à la poigne de fer, elle se donne à une clientèle huppée, prend goût à la chose et s'enfuit finalement en compagnie de Sully, l'homme de main de la maquerelle, à la recherche du grand amour et d'une enfance perdue.
L'Orchidée Sauvage, c'est l'union de David Bilitis Hamilton et de Tony Scott bénite par Just Jaeckin. Des images léchées, un érotisme à base de fessiers et de seins, des joyaux quatre étoiles, du fétichisme, des toilettes dignes des plus grands couturiers... Zalman King arrose tout cela d'un jazz blues bien sirupeux, histoire d'accentuer encore le romantisme de cette histoire en définitive très *Arlequin* portée par la troublante Lolita Nina Siemaszko, femme enfant convoitée par tous les pervers de la terre. On les comprend.
Pour contenter un plan volontairement soit pour le prude marché américain, Zalman King se permet une séquence chaude spécialement tournée pour le Vieux Continent. Menottée à un lit, un sac sur la tête, Blue, pas consentante, est soumise aux caprices de deux demoiselles qui ne dissimulent rien de leur anatomie. Après plus d'une heure de fesse furtive et de foufoune planquée, ça brise sec la torpeur d'une séquelle qui mouille peu sa petite culotte.

■ Marc TOULLEC ■

Les Films Number One présentent Nina Siemaszko dans une production **Saunders/King** *BLUE L'ORCHIDÉE SAUVAGE II WILD ORCHID II, BLUE MOVIE BLUE* USA 1991 avec Wendy Hughes, Robert Davi, Tom Skerritt, Brent Fraser, Joe Dallesandro, Lydie Denier **photographie** de Mark Reshovsky **musique** de George S. Clinton **produit** par David Saunders & Rafael Eisenman **écrit et réalisé** par Zalman King

5 août 1992 **1 h 47**



■ *Rae Dawn Chong* ■

amazon

Amazon, réalisé par un Finlandais, interprété par deux Américains, dont Robert Davi, un Finlandais et un paquet de Brésiliens, parlé en anglais et en portugais, est une co-production américaine/finlandaise/brésilienne/française et suisse. Plus cosmopolite tu meurs. Un mélange étonnant pour une cause commune bien à la mode en ce moment : la défense de la forêt amazonienne. Pourtant, le début du film promet bien autre chose. Un superbe scope sur des routes grises et poussiéreuses, une voix off désabusée... on se croirait en plein **Mad Max**. Un père roule sur la Trans-amazonienne avec ses deux filles. Un flash-back nous apprend qu'il s'appelle Kari, qu'il vient de Finlande où il menait une vie heureuse jusqu'à ce que sa femme ait un accident de voiture et tombe dans un coma irréversible. Choisissant de lui donner une mort salvatrice, il coupe la respiration artificielle. Son acte illégal l'oblige à s'enfuir avec ses deux filles. Il choisit le Brésil pour une nouvelle vie. Sur la route, il se lie d'amitié avec un pilote aventurier qui lui fera découvrir les deux faces de l'Amazonie : l'enfer (les chercheurs d'or, les défrichages sauvages...) et le paradis (la forêt verdoyante et Tepequem, un village de rêve sur les rives de l'Amazone où vit la belle Paola).
Dans la première partie, **Amazon** surprend. Sans s'appuyer sur un genre tangible, le film se déroule dans un subtil mélange de road movie, de film d'aventure, de film de copains, le tout dans une envoûtante atmosphère proche du film noir. Et puis, au bout d'une heure, patatras ! Kaurismaki laisse tomber ses personnages pour mettre en premier plan les considérations écologiques, option sans doute imposée par les producteurs du film. Le distributeur vidéo américain remet d'ailleurs une part des recettes à une association de défense de l'Amazonie, puisque la fin du film a l'air tellement traficotée et remontée qu'elle en devient totalement incohérente. Dommage, le début promettait un dénouement plus intéressant.

■ Didier ALLOUCH ■

Sirius présente Kari Vaananen & Robert Davi dans *AMAZON* (USA/Finlande/Suisse/France/Brésil - 1991) avec Rae Dawn Chong, Minna Sovio, Aili Sovio, Rui Polanah **photographie** de Timo Salminen **musique** de Nana Vasconcelos **scénario** de Mika Kaurismaki & Richard Reitinger **produit** par Mika Kaurismaki et Pentti Kouri **réalisé** par Mika Kaurismaki

12 août 1992 **2 h 05**



■ *Sylvio Tabe au cen re pendan le tournage de Dar L Invincible 2* ■

SYLVIO TABET

réalisateur de
DAR L'INVINCIBLE 2

Bilitis de David Hamilton, **Cours Après Moi que je t'Attrape** et **Vas-Y Maman** (avec Annie Girardot), **Le Plon, Le Toubib**... En France, Sylvio Tabet produit du divertissement familial. Mais, en posant le pied sur le sol hollywoodien, il change son fusil d'épaule. Il lance **Dar l'Invincible, Messe Noire** et **Fondu au Noir**, trois films fantastiques phares du début des années 80. Aujourd'hui, rodé par la réalisation de quelques 400 spots publicitaires, il guide les moulinets du sabre de Marc Singer dans **Dar l'Invincible 2**...

aigle de fer III

Une évolution somme toute logique pour cette série qui a vu le jour après le succès de **Top Gun**. le premier de Sidney J. Furie était d'une médiocrité évidente, le deuxième de Sidney J. Furie (sorti directement en vidéo) était carrément mauvais et ce troisième vol sonde les vases du tréfonds de la nullité. Commis au destin de Chappy Sinclair, John Glen montre à quel point sa réputation acquise par la confection de tous les **James Bond** depuis **Rien que pour vos Yeux** en 1981 est surfaite. Dans l'infrastructure d'un 007 avec un boulot approuvé et mâché par la production, John Glen n'est en fait que la cinquième roue du carrosse, un simple employé, variablement zélé. Délivré du joug d'Albert Broccoli, il pique du nez et s'écrase, illustrant très platement, sans la moindre once d'imagination un script idiot.
Officiant dans un cirque aérien, Chappy Sinclair combat auprès d'un pilote british (flegmatique et altier), allemand (rongé par la mauvaise conscience issue du nazisme et désireux de passer l'éponge) et japonais (poli, discret et usurpateur). A bord de leurs Lightning, Spitfire, Messershmitt et autre Zéro, ils s'affrontent pour en mettre plein les mirettes aux "ramppants". Mais voilà qu'un élève de Chappy se crashe, que son village natal péruvien tombe entre les mains de trafiquants de drogue menés par un odieux nazi. Malgré l'interdiction des autorités militaires, les 4 fous volants dans leurs drôles de machines s'en vont délivrer les otages, guidés par la fière et musclée Anna, et parasités par un rapper black jouant les guignols de service.
Non seulement **Aigle de Fer III** succombe à la connerie et aux clichés, mais de plus, il affiche un mépris particulièrement déplaisant envers le Japonais, le seul d'ailleurs à laisser sa peau dans l'aventure. Mesquin. Hollywood se venge petitement des vaincus d'autrefois et gros gagnants d'aujourd'hui. **Aigle de Fer III**, un film bête, primaire, raciste, même pas foutu de se justifier par l'alibi de la bande dessinée. Reste à contempler la plastique impressionnante de Rachel McLish, beauté latine, dont les biceps d'acier ne tirent pas vers l'intérieur une poitrine toujours généreuse.

■ Rachel McLish ■

■ **Marc TOULLEC** ■

UGC/Film Office présentent Louis Gossett Jr dans une production Carolco ***AIGLE DE FER III (ACES IRON EAGLE III)*** **USA 1991, avec Rachel McLish, Paul Freeman, Sonny Chiba, Christopher Cazenove, Horst Buchholz, Fred Dalton Thompson, Mitchell Ryan photographie de Alec Mills musique de Harry Manfredini scénario de Kevin Elders d'après des personnages créés par Sidney J. Furie et Kevin Elders produit par Ron Samuels réalisé par John Glen**

22 juillet 1992 **1 h 38**

l'âge de vivre

Le premier film de Peter Medak, **Les Frères Krays**, avait réussi l'été dernier à créer une petite surprise au box-office, à provoquer un micro événement parisianniste comme seule la capitale peut en produire de temps à autre, à tort ou à raison. Sur le coup, c'était à tort. Car toutes les faiblesses narratives et les frivolités visuelles des **Frères Krays** éclatent au grand jour dans **L'Age de Vivre**, second film de Medak. L'effet de mode retombé, le style du réalisateur britannique, car il existe, a de quoi exaspérer. Car lorsque Medak débouche dans le récit sur une impasse psychologique, il comble le vide par une coquetterie de mise en scène. Le look téléfilm de **L'Age de Vivre** est donc régulièrement perturbé par des plans clipés : généralement un effet de symétrie ou une caméra au plafond, les deux seuls "trucs" que Medak a trouvés pour faire de ses acteurs des vrais personnages de cinéma. Des plans en forme de leurres pour étouffer une grande pauvreté d'inspiration et une totale incapacité à raconter quoi que ce soit. Le sort réservé au jeune Derek Bentley, épileptique, analphabète et dont l'âge mental plafonne à 11 ans, est donc particulièrement navrant. Vampé par Craig, un gamin dont le frère est gangster, il s'extrait du cocon familial et découvre les virées nocturnes. L'une d'elles se termine mal et un policier est tué. Craig est accusé de meurtre et Derek d'incitation au meurtre. Le premier, mineur, va en prison. Le deuxième, majeur, a droit à la potence. La famille entame alors un baroud d'honneur pour sauver Derek.
Le film est au moins aussi froid et mathématique que le résumé ci-dessus. Inspiré comme **Les Frères Krays** d'une histoire réelle, **L'Age de Vivre** ressemble à une reconstitution approximative, sans âme, sans point de vue, dont l'exécuteur n'a pas pris la peine de souder les éléments épars. C'est lent, long, flou, trouble, incohérent... C'est écrit sur du papier buvard et tourné dans le brouillard. C'est insupportable !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

AMLF présente Christopher Eccleston & Paul Reynolds dans une production Vivid ***L'AGE DE VIVRE (LET HIM HAVE IT)*** **Grande-Bretagne 1991, avec Tom Bell, Eileen Atkins - Clare Holman - Michael Gough photographie de Oliver Stapleton musique de Michael Kamen scénario de Neal Purvis et Robert Wade produit par Luc Roeg et Robert Warr réalisé par Peter Medak**

22 juillet 1992 **1 h 50**

Vous êtes apparemment très attaché à *Dar l'Invincible*.

Oui. Etant producteur, les gens viennent à moi avec des scénarios. Celui du premier **Dar l'Invincible** comptait parmi ceux-là. J'ai immédiatement été séduit par le mélange d'aventure et de fantastique. J'avais vu **Phantasm** et je trouvais que Don Coscarelli était un réalisateur talentueux. Je lui ai donc donné sa chance et **Dar l'Invincible** est devenu un film à succès, un film culte. Cela fait maintenant huit ans qu'il est sorti. J'ai attendu longtemps avant de pouvoir tourner cette séquelle car il m'a fallu quatre ans pour pouvoir racheter les droits du titre à tous mes associés du premier. Dès que j'ai été propriétaire du nom, j'ai demandé à Jim Wynorski et R. J. Robertson de rédiger une nouvelle histoire autour de Dar. Ils ont écrit quelque chose de très différent du premier, une histoire orientée vers la comédie. **Dar l'Invincible 2** se tourne volontairement vers la bande dessinée et un public jeune. Quand il m'a fallu recruter un metteur en scène, je me suis heurté à un problème. Les bons réalisateurs demandaient le double du budget dont je disposais. J'ai alors décidé de m'atteler à la réalisation du film. Dix ans d'expérience dans le domaine de la publicité et la mise en scène d'environ 400 spots, m'ont formé dans ce sens. Aujourd'hui, alors que sort **Dar l'Invincible 2**, je pense déjà à un **Dar l'Invincible 3** situé à Paris de nos jours. C'est un juste retour des choses car malgré les noms américains du générique, les **Dar l'Invincible** sont des productions françaises. Je pense également lancer bientôt une bande dessinée et un dessin animé. Pour les jeunes, Dar remplace Tarzan.

Dans *Dar L'Invincible 2*, vous dirigez un tigre, deux furets, un aigle. Vous n'êtes pas un peu kamikaze non ?

Pour diriger les animaux, il faut évidemment beaucoup de patience, savoir improviser et se tenir toujours prêt à parer à toute éventualité. Les animaux n'ont qu'une seule et unique motivation sur un plateau : la nourriture. Il faut savoir doser les rations suivant le travail, veiller à ce qu'ils ne se goinfrent pas, ce qui les rendrait paresseux, et éviter de trop les priver, ce qui les rendrait dangereux. Si le tournage s'est bien déroulé avec eux, il n'en a pas été de même pour la soirée de mon cinquantième anniversaire. J'avais pour invité le tigre de **Dar l'Invincible 2** à mes côtés. Brusquement, il m'a pris le genou dans la gueule. Si je n'avais pas passé plusieurs mois avec lui auparavant, il m'aurait sans doute amputé ! Et dire que sur le plateau nous avions trois tigres, chacun étant entraîné à accomplir certaines parades bien précises.

Vous avez débuté votre carrière en France et, après quelques succès importants, vous êtes parti pour Hollywood. Pourquoi donc ?

C'était tout simplement un rêve. Beaucoup de gens de cinéma partent pour Hollywood et ceux-ci reviennent rapidement car ils ne persévèrent pas. Hollywood est un endroit très dur, un autre monde où toutes les données du métier qu'on vous enseigne en Europe changent radicalement. Le scénario par exemple. En France, c'est une œuvre d'auteur qu'il faut lire entre les lignes pour comprendre. Aux Etats-Unis, un script se définit autrement : il faut qu'il soit le plus précis, le plus clair possible afin de pouvoir être lu par tous, y compris par un réalisateur initialement non prévu. A Hollywood, le scénariste est bien souvent davantage auteur d'un film que le réalisateur. Devant l'importance des budgets et les dépassements fréquents de plusieurs millions de dollars, le metteur en scène doit se résoudre à une véritable discipline. A part quelques uns, il y a peu de cinéastes qui ont le "final cut". Vraiment, tout est différent ici, y compris la motivation des gens. En France, personne n'accepterait de travailler 18 heures par jour sur un film, comme ce fut le cas sur **Dar l'Invincible 2** afin qu'il paraisse plus coûteux qu'il ne l'est en réalité. Du jour au lendemain, des metteurs en scène disparaissent de la circulation, comme Vernon Zimmermann, celui de **Fondu au Noir** que j'ai produit. Entre deux films, certains changent de métier. Vernon Zimmermann s'est reconverti dans l'immobilier. Mais il écrit toujours des scénarios et devrait réapparaître. Ici, à Hollywood, les gens acceptent de tourner dans des conditions extrêmement difficiles. Pour les besoins de **Messe Noire**, nous avons travaillé dans le quartier de Watts où se sont déroulées les fameuses émeutes raciales de 1965. Le taux de criminalité était si fort qu'une dizaine de gardes armés assuraient notre protection. Et il nous fallait dégager avant que la nuit ne tombe !

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC ■

ruby

L'assassinat du président Kennedy continue de générer une multitude de livres, d'enquêtes, de documentaires. Pour l'Amérique, fascinée par le sujet, essayer de comprendre pourrait aider à effacer la trace ignominieuse qu'a laissé ce crime sur son Histoire. Au cinéma, **JFK** constitue un sommet, une référence. On se demande à quoi peut servir un autre film sur ce thème tant Oliver Stone décrit, décripte et démonte les faits, leurs circonstances et leurs conséquences, leur en donnant une conclusion contestable mais néanmoins sincère. Quelle est donc l'utilité de ce **Ruby** qui a tout l'air de vouloir profiter d'un thème en vogue ? **Ruby** est loin d'être ce qu'il paraît. Si Oliver Stone analysait les faits dans **JFK**, John MacKenzie les laisse tomber. Ce qui l'intéresse, c'est le mythe, l'histoire dramatique d'un minable face à de deux personnages légendaires.

■ *Danny Aiello* ■

Jack Ruby a assassiné Lee Harvey Oswald, le meurtrier de Kennedy. Pourquoi ? MacKenzie nous donne son explication. Toute sa vie, Jack Ruby a été un truand. Oh, pas un très méchant, juste un de ces médiocres qui finit sa carrière de petit mafieux sans envergure en tenancier d'une boîte de strip-tease. Un personnage pathétique tout droit sorti d'un Scorsese façon **Affranchis** ou **Mean Street**. Et puis, la chance lui sourit. Il engage Candy Cane, une splendide blonde platine dont les effeuillages enflamment toute la gent masculine du Texas et font exploser les caisses du club de Jack. Alors, les gros pontes de la Mafia, les Don Machinchose et compagnie, semblent de nouveau s'intéresser à lui. Ils cherchent en fait à les manipuler, lui et Candy, dans une affaire qui dès le départ dépasse Jack Ruby. MacKenzie ne cherche pas à expliquer le geste final de Ruby. Le meurtre de Oswald peut donc être interprété comme un acte de révolte, une tentative de prouver son existence ou comme le fruit d'une subtile manipulation psychologique.

John MacKenzie visite l'Histoire à sa façon. Une initiative louable puisque Kennedy, Marilyn Monroe (dont Candy est l'évidente doublure), et dans une moindre mesure Jack Ruby, font tous partie de la même mythologie, et que l'intérêt d'une relecture mythologique est qu'elle soit différente de la précédente. Celle de MacKenzie, on le regrettera, n'a pas d'attaches avec la réalité. Mais Danny Aiello y joue un Jack Ruby formidablement pathétique et Sherilyn Fenn, à la fois strip-teaseuse et amoureuse désespérée, fera craquer les plus revêches à son charme acidulé. Grâce aux acteurs, le drame humain, pivot du film, touche donc droit au cœur.

■ Didier ALLOUCH ■

Pan Européenne présente Danny Aiello & Sherilyn Fenn **dans une production Propaganda Films** *RUBY* (USA 1992) avec Richard Sarafian, Jeffrey Nordling, Frank Orsatti - Arliss Howard **photographie** de Phil Meheux **musique** de John Scott **scénario** de Stephen Davis d'après sa pièce "Love Field" **produit par** Sigurjon Sighvatsson & Steve Golin **réalisé par** John Mackenzie

29 juillet 1992 **1 h 43**

la main sur le berceau

Curtis Hanson n'est pas le roi de la caméra coup de poing mais plutôt un gentil pépère tout juste rescapé des fictions du câble (**Faux Témoin** et **Bad Influence** en témoignent). Ne vous attendez donc pas ici à ce que la sueur colle vos fesses au fauteuil ! **La Main sur le Berceau**, même s'il est légèrement plus visible que ses deux précités, reste un thriller du samedi soir plutôt marrant et pour peu que vous en soyez grand consommateur, vous y retrouverez toute la gamme des coups de théâtre éculés. On pardonne à un réalisateur sans génie qui se contente de mettre ses acquis au service de l'intrigue, on est beaucoup plus intransigeant envers une diplômée de l'USC (Amanda Silver) qui présente un scénar de fin d'étude aussi bâclé : gentille mère de famille crée malheur à femme sans le savoir, femme malheureuse crie vengeance. Vengeance (!!!) et veut détruire foyer de gentille mère, gentille mère résiste, femme malheureuse devient Norman Bates. Surprise alors que derrière ce scénar se trouve un budget conséquent (quoique être fille de scénariste et épouse de producteur, ça peut aider) et si cette copie bien scolaire possède ses moments d'intérêt, sa prévisibilité la foudroie de ridicule. On mettra pourtant l'accent sur le calvaire qui fera de la belle et glacée Rebecca DeMornay notre très attendue psychopathe, ainsi qu'une fête d'anniversaire qui tourne à la farce noire jouissive. Mais le plus grand cadeau, c'est, quelques secondes durant, Rebecca déchargeant son adrénaline aux toilettes en défonçant littéralement la porte à coups de poing. A ce moment, le film vire au psycho-killer. On espère alors la voir revenir armée d'une tronçonneuse pour déchiqueter cette aberrante famille banlieusarde suffisante, éternellement souriante, sans tache aucune. Tu parles ! Après avoir autant fait de l'œil aux mères de famille, son public potentiel, Curtis Hanson s'enfonce. S'il y a du malsain à chercher, il n'est pas graphique mais bien d'un réactionnisme WASP rarement égalé dans ses hypocrites camouflages libéraux. Mais bon, les producteurs hollywoodiens savent exactement ce qu'ils font étant donné que cette merveille a rapporté son paquet de brouzoufs outre-Atlantique. Etudiants scénaristes sans idées, à vous de jouer !

■ *Rebecca De Mornay* ■

■ Rafik DJOUMI ■

Warner Bros présente Annabella Sciorra & Rebecca De Mornay **dans une production Hollywood Pictures** *LA MAIN SUR LE BERCEAU (THE HAND THAT ROCKS THE CRADLE)* USA 1992) avec Matt Mc Coy - Ernie Hudson - Julianne Moore - Madeline Zima **photographie** de Robert Elswit **musique** de Graeme Revell **scénario** de Amanda Silver **produit par** David Madden **réalisé par** Curtis Hanson

9 septembre 1992 **1 h 44**

j.f. partagerait appartement

Depuis quelques années, depuis le jour où Brian De Palma a abandonné le créneau, il ne se tourne plus un thriller sans lourdes références à Hitchcock **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, **Basic Instinct**, **La Main sur le Berceau** comptent parmi les derniers en date. Barbet Schroeder allait-il lui aussi céder aux avances du spectre du gros Hitch ? Facile de répondre aux sirènes puis de s'échouer sur les récifs de l'hommage servile. Mais Barbet Shroeder, cinéaste imprévisible, toujours prompt à changer brusquement de registre (**More**, les documentaires **Général Idi Amin Dada** et **Koko le Gorille qui Parle** et aussi **Barfly**, **Le Mystère Von Bulow**), possède une personnalité si forte qu'il n'a guère besoin de caviarder son script et sa mise en scène de gros appels du pied pour aborder le genre. Son inspiration, il la trouve dans le **Persona** de Bergman et dans le **Rosemary's Baby** de Polanski. Pas question donc de se laisser aller à la virtuosité gratuite, aux effets de caméra subjective. C'est très sobrement, très calmement que Barbet Shroeder installe son intrigue.

La styliste de mode Allison Jones congédie son amant Sam. Pour combler un vide soudain dans son grand appartement, elle passe une annonce dans le but de trouver une co-locataire. Elle choisit Hedra Carlson, une petite brunette pas très jolie, un peu maladroite. Rapidement, les deux femmes deviennent les meilleures amies du monde mais la réconciliation de Allison avec Sam marque le début de la dégradation de leurs rapports. Désormais, Hedra s'ingénie à ressembler à Allison. Elle copie ses vêtements, sa démarche, sa coiffure. Barbet Shroeder ne bouscule pas son audience. On sait évidemment que quelque chose ne tourne pas rond chez Hedra Carlson, que sa boîte à chaussure renferme les secrets de son passé. Mais le réalisateur du **Mystère Von Bulow** laisse les choses venir naturellement, sans heurt. C'est ainsi que naît l'attachement à Allison. Et à Hedra qui, comme tous les grands psychopathes, finit par susciter la pitié, elle qui n'a rien, elle qui envie la beauté, l'intelligence, l'existence d'Allison. Elle voudrait être elle. Perspicace mais maladroite, endurante mais trop confiante, Hedra met le doigt dans l'engrenage qui la broiera. Et la tension monte, monte, savamment dosée, avec pour toile de fond un gigantesque et vieil immeuble à la robinetterie



■ *Jennifer Jason Leigh* ■

rouillée, à la chaudière accueillante, à l'acoustique défaillante. Un merveilleux décor pour un thriller quatre étoiles, évidemment servi par la beauté de Bridget Fonda et surtout l'ambiguïté d'une Jennifer Jason Leigh dont on dira jamais assez qu'elle est l'une des plus grandes comédiennes des années 80/90

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia Tri-Star présente Bridget Fonda & Jennifer Jason Leigh dans une production Columbia Pictures *SINGLE WHITE FEMALE* (USA - 1991) avec Steven Weber - Peter Friedman - Stephen Tobolowski - Frances Bay - Michele Farr - Kenneth Tobey **photographie de** Luciano Tovoli **musique de** Howard Shore **scénario de** Don Roos d'après un roman de John Lutz **produit et réalisé par** Barbet Schroeder

16 septembre 1992 **1 h 48**



■ *Harvey Keitel & Tim Roth* ■

reservoir dogs

Difficile de parler de **Reservoir Dogs** sans trahir à la fois le scénario et la mise en scène de Quentin Tarantino, un mec surdoué qui semble avoir englouti un gros morceau de l'entité Cinéma. Pour son premier film, il a placé la barre à une hauteur inaccessible pour la plupart des cinéastes américains : histoire minimaliste regorgeant de moments de tension, huis clos étouffant, casting spécial Harvey Keitel avec une poignée de seconds couteaux parfaits, construction étincelante en flashes-back, personnages typés, ancrés dans des dialogues relevés et des attitudes pas banales, écran large accueillant pour les acteurs, lumière généreuse. On mesure parfois le talent d'un cinéaste à sa capacité de réinventer le cinéma, de recycler le déjà-vu pour se l'approprier, de marquer son territoire à l'instinct, sans forcer. Le générique de **Reservoir Dogs**, intervenant après une longue discussion autour d'une table entre des malfrats préparant un casse, fait l'effet d'une lobotomie jouissive : les huit braqueurs avancent dans la rue, au ralenti, costard cravate et lunettes noires. Un plan cent fois, mille fois subi, qui permet généralement aux ringards de la caméra de s'enfoncer encore plus dans le gouffre de la nullité. Mais dans **Reservoir Dogs**, dans l'objectif de Quentin Tarantino, l'image est neuve, épurée, resplendissante, profonde, pleine d'esprit. Mieux que du relief !

La suite tient largement les promesses de l'ouverture : le vol de bijoux a capoté via l'intervention de la police alertée par un traître. Ceux qui ne sont pas restés sur le carreau se retrouvent donc dans l'enceinte d'un entrepôt, attendant les instructions et se suspectant les uns les autres. Riche idée de scénario, les malfrats, à qui l'organisateur a attribué des noms de couleurs dans une scène hilarante, ne se connaissaient pas avant le casse, ce qui permet à Tarantino d'orchestrer les présentations tout en refusant l'action facile et évidente. S'appuyant sur des ressorts dramatiques brûlants (on se tire dessus, on baigne dans son son sang, on torture en musique...), la violence de **Reservoir Dogs** renvoie à une autre perle rare du genre : **Blood Simple**. Mais à la noirceur maligne des frères Coen répond ici l'enthousiasme sidérant de Tarantino, qui avec son premier film vient de se placer tout en haut de la liste des réalisateurs à suivre. Joli coup !

■ **Emmanuel ITIER** ■

Metropolitan Filmexport présente Harvey Keitel dans *RESERVOIR DOGS* (USA - 1992) avec Tim Roth - Michael Madsen - Chris Penn - Steve Buscemi - Lawrence Tierney - Eddie Bunker - Quentin Tarantino **photographie de** Andrzej Sekula **produit par** Lawrence Bender - Monte Helman & Richard N. Gladstein **écrit et réalisé par** Quentin Tarantino

2 septembre 1992 **1 h 39**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



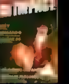
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroic-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B, U.S. Fest.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, index des n° 30 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow, etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Brisé et Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Belle.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Berserk...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.



IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Boorman, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Peter, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Maniac Cop.
33 Terminator 2 : [illegible] Arnold, Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie)
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux







Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.



216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.



DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

Cochez la case et joignez votre règlement

BON DE COMMANDE

Pour commander, découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon, 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

IMPACT
☐ 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________________

____

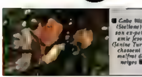
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

SUEURS FROIDES

Cliffhanger

Fini les vacances pour un Sylvester Stallone pas content-content de son incursion dans la comédie. Rien de tel qu'un ambitieux film d'action et d'aventures, tourné à la dure, pour réinstaller le double recordman de Rocky et Rambo au sommet du podium...



Gabe Walker (Stallone) et son ex-petite amie Jessie (Janine Turner) chassent le malfrat des neiges

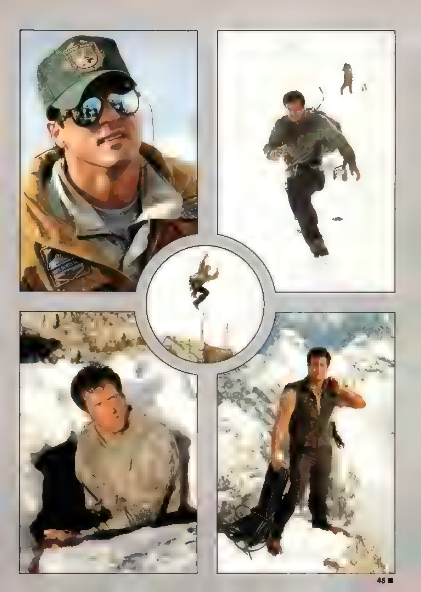
En quelques années, Sylvester Stallone dégringole les marches du podium. Elle est loin l'époque bénie des **Rambo II**, des **Rocky IV**. Depuis **Over the Top**, la superstar aligne les flops. **Rambo III**, **Rocky V**, **Haute Sécurité**, **Tango & Cash**... Malgré des résultats certes pas déshonorants, et parfois même excellents au niveau de la planète et du marché vidéo, Stallone s'éloigne progressivement des records des années 82/83. Comment endiguer la fuite des spectateurs vers un Arnold toujours plus puissant, toujours plus charismatique, toujours plus éclectique, flattant aussi bien le public familial que les amateurs de bastons dures ? En les confondant le pas bien sûr ! Crispé, Sly prend la succession de Louis de Funès dans un remake d'**Oscar**. **L'Embrouille est dans le Sac**. Un four. Une tentative avec des images subliminales de **Jumeaux** et **Un Flic à la Maternelle** qui traversent les ménages. L'autre culbute part de somptueuses *Pampers* dans **Arrête ou ma Mère Va Tirer**. Un succès médiocre. Maintenant qu'il a montré que la comédie n'était vraiment pas un terrain fréquentable pour sa grosse pointure, Stallone tape du poing sur la table. Fini de faire le guignol, fini de jouer les shérifs, les bandits, les gangsters d'opérette et les fils à maman. A peine a-t-il bouclé la promotion européenne de **Arrête ou ma Mère va Tirer** que Stallone s'attelle aux parois rocheuses casse-gueule de **Cliffhanger**, son grand retour au film d'action spectaculaire.

Le terme "cliffhanger" s'applique, dans les années 30/40, à ces vieux films à épisodes, les serials, qui invariablement se finissent par un suspense haletant avec le héros accroché au bord du vide tandis que ses doigts glissent. A deux secondes près, le type chute dans le ravin, mais à l'ultime moment, un coup de théâtre renverse la situation et le héros échappe à la mort. Un type accrocheur donc, permettant aussi en matière d'escalade, discipline dont le cinéma se montre assez avare. On se souvient bien de Clint Eastwood suspendu à plusieurs centaines de mètres d'altitude dans **La Sanction**, de Sean Connery grimpant les Alpes dans **Cinq Jours, ce Printemps-là**, de Tom Berenger guide de montagne dans le vigoureux **Randonnée pour un Tueur**... Champion du ring et des rixières, Sylvester Stallone s'y met lui aussi. Dans **Cliffhanger**, il incarne Gabe Walker, alpiniste, guide de haute montagne et souvent secouriste. Pour n'avoir pu sauver une jeune femme d'une chute de plusieurs centaines de mètres dans le vide, Gabe abandonne cordages et pics pour vivre de petits boulots. Huit mois après l'accident, il n'a pas oublié. Plus question de reprendre du service. Mais Gabe s'y résoud pourtant lorsque que Jessie, son ex-petite amie et pilote d'hélicoptère, lui demande d'aller prêter main forte à son copain Hal (Michael Rooker), prisonnier d'une violente tempête en compagnie de quelques touristes. Mais le petit groupe épris de grand air et d'altitude serait en fait un dangereux gang en cavale mené par l'affreux Qualen (John Lithgow), un malfrat prêt à tout. Capturé, Gabe parvient à s'échapper. Désormais seul dans un environnement hostile, encore profondément marqué par la tragédie qui lui a fait quitter le métier, alpiniste affronte les criminels et ses propres démons intérieurs...

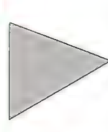
Lorsque Sylvester Stallone aborde le scénario de **Cliffhanger**, il a dans l'idée d'en faire une comédie d'aventure pétaradante et glissante dans le plus pur style de **A La Poursuite du Diamant Vert**. Mais confronté à la rudesse du milieu montagnard, au climat, au risque que constitue chaque pas, il décide de changer de registre. Stallone oriente **Cliffhanger** vers le premier **Rambo**: un homme pris en chasse dans un environnement pas particulièrement accueillant et accentuant les performances physiques pour venir à bout de ses poursuivants. Pas de quoi se tordre donc, d'autant plus que Stallone s'est très sérieusement remis à l'entraînement pour les besoins du rôle. Avant le tournage, il passe deux semaines à 3000 mètres d'altitude pour se familiariser avec l'équipement de l'alpiniste et la montagne. Il s'initie ensuite au job de Gabe Walker: l'escalade, une pratique qu'il redoute profondément par peur du vertige. Malgré une trouille bleue quotidienne, les tendons des doigts mis à rude épreuve, une chute et neuf points de suture à une main tailladée, le froid, Stallone effectue lui-même neuf cascades sur dix. Ce n'est donc pas une doublure qu'on voit gambader sur un ponton de bois à une altitude vertigineuse ou grimper une cheminée de glace pour se dégager d'une avalanche déclenchée par un coup de feu. Là où des effets spéciaux optiques suppléaient aux risques encourus lors d'une évasion (**Haute Sécurité**), le Rambo des neiges se pousse au cul, parvient à vaincre une peur omniprésente malgré une sécurité maximale. Mais le facteur risque, surtout en haute montagne, ne saurait être sous-estimé. Et puis, Stallone tient à montrer à ses fans de la première heure que, à 47 ans, il demeure toujours en grande forme.

Sur le plateau de Cortina dans les Dolomites italiennes, à 3800 mètres d'altitude, au milieu d'un bataillon de spécialistes montagnards de l'escalade et d'agents de la sécurité, Renny Harlin se sent comme une paire de moonboots dans la poudreuse. Pour cause : il est Finlandais, donc un spécialiste du froid et des intempéries auxquels il a déjà largement goûté sur l'aéroport de **58 Minutes pour Vivre**, la suite de **Piège de Cristal**. Non seulement Renny Harlin doit mener à terme un tournage physiquement éprouvant, mais de plus il doit restaurer l'image de sa vedette, le ramener sur le devant de la scène. Il se montre confiant derrière un large sourire. Et Stallone, lui, motivé comme jamais il ne l'a été depuis longtemps, concentre sur retrouver des muscles d'acier qui serviront bientôt dans un **Rambo IV** écologique et amazonien, une séquelle que produira James Cameron pour le compte de Carolco. Cela augure le meilleur pour la suite d'une carrière aussi accidentée que le relief montagneux où il souffre le martyr. Pour la bonne cause.

■ Emmanuel ITIER ■



RAYON INÉDITS



Des acteurs ? C. Thomas Howell - Chuck Norris - Treat Williams - David Carradine - Geneviève Bujold - Virginia Madsen - River Phoenix - Richard Grieco - Anthony Hopkins - Dennis Hopper

Des réalisateurs ? Aaron Norris - Ted Post - Jackie Chan - William Dear - Ferdinand Fairfax - Stephen Hopkins

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

▲ par Marcel BUREL & Cie ▲

barston, chasseur de primes

Le câble n'en finit pas de révéler d'excellents films. Tourné par le Néo-Zélandais Sam Pilsbury, ce western se définit comme une sorte d'Edgar Poe au Far West. Un Far West miteux, poussiéreux, plein de légendes, et écumé par des chasseurs de primes prêts à tuer pour 50 dollars de récompense. C'est le cas de Barston (Bruce Dern, qu'on croirait sorti de chez Sergio Leone), laissant pourrir des cadavres dans sa carriole. Véritable symbole de la mort, il est à la fois le protagoniste et le choeur antique de cette anthologie de trois contes d'un vieil Ouest fantômatique. Dans le premier, le pistolero recherché McComas assiste à la mort de celle qu'il aime se trucidant sur sa propre tombe. Troublant. Deux femmes s'affrontent ensuite dans une ferme isolée encerclée par des loups. Dans la dernière histoire, Barston transporte le cadavre du bandit Red Roundtree également convoité par un trio de miséreux... Baignant dans une ambiance étrange, proche par son goût forcené du baroque du western spaghetti, **Barston, Chasseur de Primes** déconcerte par son approche à la fois cynique et onirique d'un genre. Le final est aussi un grand moment de cinéma fantastique.

CIC Vidéo présente *BARSTON, CHASSEUR DE PRIMES (INTO THE BADLANDS* - USA - 1991) avec Bruce Dern - Mariel Hemingway - Dylan Mac Dermott - Helen Hunt réalisé par Sam Pilsbury



▲ *Bruce Dern* ▲

KI



▲ *C. Thomas Howell & Sarah Trigger* ▲

Une histoire de vengeance toute simple. Parce que quelques notables d'un bled paumé des States, dont un très hargneux shérif, ont liquidé ses parents, un jeune homme énigmatique descend par le dernier bus. Aussitôt, des accidents étranges surviennent. Le "kid" liquide son contentieux et compte fleurette à la fille d'une de ses proies. Appliqué, Kid illustre sobrement un thème classique : un homme arrive, prend sa revanche puis repart. Depuis Un Homme est Passé avec Spencer Tracy en 1955, pas possible de trouver de nouvelles parades à ce schéma rodé. Tandis que C. Thomas Howell (Hitcher) en rajoute dans le genre ténébreux, pas bavard et vilainement balafré de l'intérieur, le réalisateur dépeint l'une de ces minuscules villes perdues propres à l'Amérique profonde, avec ses mauvais garçons, son orchestre country, sa gérante de motel, son boutiquier et son pompiste... Très prévisible donc, mais tout à fait consommable.

Delta Vidéo présente *KID* (USA - 1990) avec C. Thomas Howell - Sarah Trigger - Brian Austin Green - R. Lee Ermey réalisé par John Mark Robinson



▲ *David Carradine* ▲

opérations spéciales

Une nouvelle expédition américaine au Vietnam orchestrée par trois spécialistes du genre, le producteur Roger Corman, le réalisateur Cirio Santiago et le comédien David Carradine. Ces vétérans du Vietnam de série Z s'appliquent dans **Opérations Spéciales** à ne surtout pas bouleverser les règles des sous-Rambo/Platoon. Un commando composé de fortes têtes élimine un nombre incalculable de Viets pour retrouver un pilote. C'est carrément du tir au pigeon et Rambo se voit ravir son record ! Evidemment, l'ennemi affiche une consternante bêtise, une hénaurme cruauté et une incapacité totale à viser correctement. Même prévenu par un indic bien placé, il déboule toujours trop tard ! David Carradine, fatigué, se résigne à la baston dans la dernière bobine. Comme pour se rattraper, il multiplie les cartons gratuits depuis son hélicoptère.

Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo présente *OPERATIONS SPECIALES (FIELDS OF FIRE* - USA/Philippines - 1990) avec David Carradine - Ed Lottimer - David Anthony Smith - Scott Utley réalisé par Cirio H. Santiago



danse avec la mort

Impact a déjà tenté d'attirer votre attention sur les films de Katt Shea Ruben, notamment **Stripped to Kill** et sa suite. Cette fois, Katt et son mari Andy se contentent de pondre un script qui pourrait passer pour un **Stripped to Kill 3**, mais laissent le soin à Charles Philip Moore de mettre en scène. Bref, le cœur n'y est plus vraiment.
Une jeune journaliste, à la recherche d'un scoop, pousse la conscience professionnelle jusqu'à devenir strip-teaseuse dans un bar où les artistes sont victimes d'un tueur psychopathe. Les suspects sont nombreux, et eux aussi vont disparaître à tour de rôle, pour qu'enfin ("Bon sang, mais c'est bien sûr !") le coupable soit démasqué. Pour gâcher votre plaisir, sachez que c'est la personne la plus insoupçonnable, évidemment. Tout cela est trop convenu et même si les filles sont belles, le charme et le style des **Stripped to Kill** ne fonctionnent plus. Le final est un quasi remake de **Halloween**, avec le tueur qui ne cesse de renaître de ses cendres.

CIC Vidéo présente ***DANSE AVEC LA MORT (DANCE WITH DEATH*** **- USA - 1990) avec Maxwell Caulfield - Barbara Alyn Woods - Martin Mull - Tracey Burch réalisé par Charles Philip Moore**

profession : tueur

Scénariste réputé (**Excalibur**), Rospo Pallenberg vise ici à la satire du psychokiller et de l'enseignement dispensé dans les lycées américains. Au mieux, il aurait pu se hisser au niveau de **Fatal Games**. Mais on stationne ici à des années lumière de la dérision caustique et du mordant terrible du film de Michael Lehman.
Le dingue de service, Brian Woods, un teen-ager studieux et ténébreux, s'en prend indifféremment aux professeurs et élèves, mais ses actes sanglants, mal servis par le réalisateur, ne suscitent que l'indifférence. Si Pallenberg échoue dans la parodie du thriller d'épouvante, il réussit cependant à brosser une galerie de professeurs déjantés et imbéciles, à commencer par un proviseur mateur de petites culottes. L'absence de sous-vêtement sur la partie la plus charnue d'une pom-pom girl fournit d'ailleurs la meilleure part de cette production inégale, avec Brad Pitt, la future révélation de **Johnny Suede**, dans l'un de ses premiers rôle.

Delta Vidéo présente ***PROFESSION TUEUR (CUTTING CLASS*** **- USA - 1989) avec Donovan Leitch - Jill Schoelen - Brad Pitt - Roddy McDowall - Martin Mull réalisé par Rospo Pallenberg**

dans la peau d'un mort

Une enquête qui sort des sentiers battus. Lassée de son émission radio consacrée aux héros locaux, Rachel Catton (Geneviève Bujold, décidément trop rare) ajoute du piment au quotidien en remuant une tragédie passée, la disparition de Harlan Erickson, ancien du Vietnam et officier des Services Secrets. Au même moment sort de prison Ben Driscoll (Stacy Keach), condamné pour trafic d'armes et atteint d'amnésie. Des brides de mémoire l'amènent dans la ville où Rachel Catton réveille les consciences et la haine féroce de Marshall Erickson, le frère du prétendu défunt...
Si la clé de l'énigme paraît assez vite évidente, le scénariste ménage la progression de l'investigation avec tout le savoir-faire requis. Dommage que James Keach (le frère de Stacy), réalisateur novice, ne fasse preuve de la même adresse. Malgré une mise en scène poussive et très télévisuelle, les personnages gagnent l'attachement et parviennent souvent à faire oublier de nombreuses maladresses.

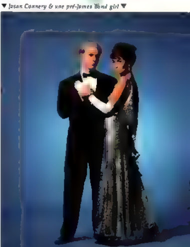
Fox Vidéo présente ***DANS LA PEAU D'UN MORT (FALSE IDENTITY*** **- USA - 1990) avec Geneviève Bujold - Stacy Keach - Tobin Bell - Mimi Maynard - Veronica Cartwright réalisé par James Keach**

la vie secrète de ian fleming

Une biographie hautement fantaisiste de Ian Fleming, le créateur de James Bond auquel Jason Connery prête ses traits. Renvoyé d'une grande école et d'une académie militaire pour flirts abusifs, Ian Fleming fait ainsi son apprentissage à l'agence Reuter en couvrant à Moscou un procès stalinien. Engagé par les Services Secrets, il investit une forteresse nazi dans le plus pur style de **Quand les Aigles Attaquent**.
Les fervents de 007 se flatteront évidemment de noter toutes les analogies entre Ian Fleming et James Fond, à commencer par le maintien de Jason Connery, la pré-Miss Moneypenny, le Casino Royale, les belles espionnes perfides, la dévotion aux traditions de la Couronne... Ian Fleming offre même à sa promise l'ouvrage *"Les Oiseaux de l'Ouest des Indes"* signé d'un certain James Bond !
Bien enlevé, très cup of tea, ce téléfilm pour le câble peut très convenablement s'inisser dans la vidéothèque du bondophile.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Turner Home Entertainment présentent ***LA VIE SECRÈTE DE IAN FLEMING (SPYMAKER : THE SECRET LIFE OF IAN FLEMING)*** **avec Jason Connery - Kristin Scott Thomas - David Warner - Joss Ackland - Fiona Fullerton - Richard Johnson réalisé par Ferdinand Fairfax**

▼ *Jason Connery & une pré-James Bond girl* ▼





▲ *David Bradley & Elizabeth Gracen* ▲

niveau meurtre

Du danger de faire des heures sup' ! Hillary, golden girl architecte, est la dernière à quitter le gigantesque building dont elle a dessiné les plans. Au parking souterrain, elle rencontre Greg, son petit ami. Ils se disputent et se séparent. Pendant ce temps, à l'étage supérieur, le gardien de nuit commence à trafiquer les ascenseurs et bloque électroniquement les portes, afin de n'avoir rien que pour lui la femme dont il est amoureux fou... Hillary ! Rapidement, le fou prendra le pas sur l'amoureux, et commence alors un cruel jeu du chat et de la souris.
Le problème avec ce thriller, c'est que tout ce qui doit arriver arrive, d'où une impression tenace de déjà-vu. Le réalisateur fait la check-list des figures imposées et n'en oublie aucune. Un pur produit pour la vidéo, correctement réalisé.

Film-Office présente ***NIVEAU MEURTRE (LOWER LEVEL*** **- USA - 1990) avec David Bradley - Elizabeth Gracen - Jeff Yagher - Shari Shattuck réalisé par Kristine Peterson**



▲ *Richard Grieco & Robin Bartlett* ▲

survival game

▲ Michael Hawkins travaille pour un camp de survie à l'usage des "Rambos du dimanche" et dont le slogan est "Faites la guerre en paix" ! Il va se retrouver embringué dans une chasse au magot. A sa sortie de taule, un vieil homme est sollicité par ses anciens complices et la police afin de retrouver un paquet de 2 millions de dollars qu'il a caché avant de se faire coffrer. Le problème est qu'il a perdu la mémoire et a du mal à en convaincre ses poursuivants. Sa fille et Michael vont l'aider dans sa quête...

Aux nostalgiques de feu La 5, on ne peut que conseiller ce navet mis en images par un des moins bons réalisateurs de seconde zone. Inconscient, il se permet un clin d'oeil insolent à **La Nuit du Chasseur**. Mike Norris joue minimaliste, même dans les scènes d'action.

Delta Vidéo présente *SURVIVAL GAME* (USA - 1987) avec Mike Norris - Deborah Goodrich - Seymour Cassel réalisé par Herb Freed

death ring

▲ Malgré les apparences, pas de kickboxing au menu de cette relecture des **Chasses du Comte Zaroff**. Sur une île isolée au large du Mexique, un puissant homme d'affaires, Danton Vachs (Billy Drago) livre un gibier scrupuleusement choisi à une demi-douzaine de chasseurs au compte en banque bien garni. Un avocat américain, un apache, un asiatique et un chicanos judicieusement armés traquent Matt Collins (Mike Norris), ancien soldat des Forces Spéciales au Vietnam et sportif émérite doutant de son avenir... On connaît la recette. Le méchant est un mogul sophistiqué, sadique, roulant sur l'or et entouré d'une escorte d'hommes de main menée par une vietnamienne lesbienne. Le héros échappe bien sûr aux pièges et se débarrasse comme convenu de ses adversaires. Un zeste d'arts martiaux, une pointe de méchanceté (le vilain en chef tue à coups de pied l'un de ses convives...), et un final rambocsque après un tranchant duel au sabre... De confection routinière, **Death Ring** se laisse voir sans effort particulier.

Zénith Productions présente *DEATH RING* (USA - 1991) avec Mike Norris - Billy Drago - Chad McQueen - Don Swayze - Elizabeth Fong Sung réalisé par R.J. Kizer

espion junior

Coqueluche des midinettes US, Richard Grieco, joue un espion malgré lui dans une parodie des **James Bond**. Tout l'arsenal du parfait 007 répond à l'appel : une voiture bondée de gadgets, des chaussures de sport adhérant aux parois verticales, des lunettes permettant de voir à travers les vêtements, un chewing-gum explosif... Il en va de même pour les personnages : la belle et intrépide jeune première désireuse de venger son espion de père, une vilaine pittoresque, un petit bout de femme machiavélique, usant souvent d'un collier-fouet redoutable, la belle plante au décolleté généreux s'insinuant dans le lit du héros... Les scénaristes ne se lassent jamais de répertorier la panoplie de James Bond, allant jusqu'à reconstituer intégralement un certain Casino Royale et le laboratoire où Q teste ses armes secrètes. Se déroulant dans une Europe d'opérette menacée par un mégalomane, admirateur trop fervent des conquérants illustres du passé, **Espion Junior** n'en manque pas une. Partant pour un voyage scolaire en France et confondu avec un as de l'espionnage, le cancre qu'incarne impétueusement Richard Grieco ne fait pas injure au fils de Ian Fleming.

Warner Home Vidéo présente *ESPION JUNIOR (IF LOOKS COULD KILL/TEEN AGENT* - USA - 1990) avec Richard Grieco - Linda Hunt - Roger Rees - Robin Bartlett - Roger Daltrey réalisé par William Dear

j. edgar hoover

▲ Une biographie partielle du fameux fondateur du FBI. Ce téléfilm pour le câble craint de condamner ouvertement les initiatives de ce John Edgar Hoover que d'autres ont impliqué dans les affaires les plus douteuses. Jeune avocat qui en veut, excessivement studieux au début de sa funeste carrière, pris sous l'aile protectrice d'un juge réactionnaire, le Hoover ici décrit est un benêt sans cesse manipulé par le pouvoir. S'il se livre à la chasse aux communistes, c'est uniquement sur ordre du sénateur McCarthy... Tout est à l'avenant, y compris sa rivalité avec le clan Kennedy entretenue par le futur président Lyndon Johnson. Ce boy-scout au patriotisme gênant apparaît donc comme une victime d'un état d'esprit conservateur et xénophobe. Interprète du personnage, Treat Williams ne se place jamais en porte-à-faux avec la prudence du scénario. Plutôt soigné mais rigoureusement impersonnel, ce n'est pas ce J. Edgar Hoover qui corrobore le point de vue de Oliver Stone sur l'assassinat de Kennedy.

Warner Home Vidéo présente *J. EDGAR HOOVER* (USA 1987) avec Treat Williams - Rip Torn - Louise Fletcher - Andrew Duggan - Art Hindle réalisé par Robert Collins



▲ *Michael Dudikoff* ▲

le bouclier humain

Le Vietnam devenant une rente de plus en plus maigrichonne pour les producteurs, la Guerre du Golfe leur donne matière à relancer le cinéma guerrier. Mais il suffit de modifier le nom de l'ennemi et de trimballer l'action des rizières aux dunes du désert pour se retrouver en terrain connu. Sur la lancée ultra radicale de **Navy Seals**, **Les Meilleurs** et autre **Delta Force 3**, **Le Bouclier Humain** règle son compte à l'ennemi irakien, allié hier, même s'il était un peu féroce au goût des instructeurs militaires américains. C'est l'opinion de l'un d'entre eux, Douglas Matthews (Michael Dudikoff) qui balafre un officier, Balan, (le sosie de Saddam Hussein) exterminant un village iranien. Six années passent et l'allié d'hier devient l'adversaire que l'on connaît. A l'aéroport de Bagdad, Balan enlève le frère de Matthews et s'en sert comme appât pour goûter à une revanche méritée...

Très solide artisan (**Pendez-les Haut et Court**, **Magnum Force** avec Clint Eastwood), Ted Post n'a plus, à 74 ans, le punch d'antan. C'est donc à vitesse de fauteuil roulant qu'il suit les aventures de Michael Dudikoff en Irak où il progresse un peu trop facilement. Manichéen à tous les niveaux (le méchant liquide ses officiers, viole sa femme et tue des Kurdes à qui il avait promis la vie sauve), ce **Bouclier Humain** ne transportera donc pas de bonheur les fervents admirateurs du Général Schwartskoff.

Delta Vidéo présente *LE BOUCLIER HUMAIN (THE HUMAN SHIELD* - USA - 1991) avec Michael Dudikoff - Steve Inwood - Tommy Hinkley - Hana Azoulay Hasfari réalisé par Ted Post



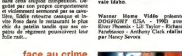
▲ *River Phoenix* ▲

dogfight

La vie intime des **Marines**, une dernière bringue au pays avant le Vietnam. L'ultime fiesta consiste pour les soldats à draguer le laideron et de le produire dans un concours. Le gagnant reçoit 100 dollars ! Eddie (River Phoenix) courtise une serveuse au physique ingrat, Rose, et l'entraîne dans cette stupide compétition. Dégoûté par son propre comportement et violemment sermonné par sa cavalière, Eddie retourne casaque et invite Rose dans le restaurant le plus chic du patelin tandis que ses copains de régiment poursuivent leur folle nuit...

Ce n'est pas un très bon film, la mise en scène étant souvent amorphe et le montage mou, mais l'originalité et la sincérité du propos lui donnent un ton intimiste unique. Mal embouché dans son rôle, River Phoenix prend immédiatement après **Indiana Jones et la Dernière Croisade** le contrepied des personnages que Hollywood lui propose. Il accentuera sa démarche avec **My Own Private Idaho**.

Warner Home Vidéo présente ***DOGFIGHT*** (USA - 1990) avec River Phoenix - Lili Taylor - Richard Panebianco - Anthony Clark **réalisé par** Nancy Savoca



face au crime

Un téléfilm pour le câble. L'ombre d'Alfred Hitchcock plane sur ce suspense dont les ficelles sont parfois un peu trop visibles. Sans doute très fan de **Soupçons**, Brian Grant se consacre à Rebecca Bishop (Virginia Madsen), épouse délaissée par un brillant psychiatre venant d'écrire un ouvrage sur plusieurs cas de démence. Survient brusquement dans sa vie Jonathan Brinkman, un séduisant déséquilibré qui affirme avoir été payé par son mari pour la liquider. Au départ terrorisée par cet intrus déjà responsable de la mort de son père, elle accorde de plus en plus de crédit à ses affirmations, cède à la paranoïa, le repousse...

Comme toujours dans les intrigues à base de machination scrupuleusement préparée, le coupable n'est pas forcément celui qu'on croit. Mais conscient de cette convention, Brian Grant prend un malin plaisir à brouiller les pistes. Sans effort aucun, on se laisse donc mener en bateau, d'autant plus que mise en scène, images et comédiens assurent le minimum de crédibilité nécessaire.

▲ *Virginia Madsen* ▲

CIC Vidéo présente ***FACE AU CRIME (LOVE KILLS*** - USA - 1991) avec Virginia Madsen - Lenny Von Dohlen - Kate Hodge - Erich Anderson **réalisé par** Brian Grant

dangerous game

Premier film de Stephen Hopkins, réalisateur de **Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar** et de **Predator 2**. Clipeur talentueux et admirateur de **Russell Mulcahy**, Hopkins illustre un script très simple. Murphy, un motard de la police, perd la boule à la suite de sa suspention. Perturbé, il suit cinq adolescents, les enferme dans un grand magasin et leur flanque la trouille de leur vie. Par accident, il tue l'un d'entre eux et s'enfonce dans la démence au point de vouloir tous les éliminer...

Nettement plus stylisé que les **Maniac Cop**, **Dangerous Game** exploite ingénieusement les différents rayons de son décor. De la lingerie aux armes en passant par les jouets et la verrerie, Stephen Hopkins n'oublie jamais de multiplier les effets de caméra aériennes, les prises de vues insolites pour installer une atmosphère oppressante, un suspense constant. Même si le déroulement de l'action ne fait pas défaut aux conventions, même si les adolescents sont des têtes à claque, l'apport en richesses visuelles du jeune cinéaste élève **Dangerous Game** nettement au-dessus de la moyenne du genre. Avec en prime une musique entêtante basée sur la douce mélodie sifflotée par le flic aimant trop son métier.

New Tone présente ***DANGEROUS GAME*** (Australie - 1987) avec Miles Buchanan - Marcus Graham - Steven Grives - Sandie Lillingston **réalisé par** Stephen Hopkins

wildzone

A en croire le réalisateur de **Wildzone**, l'Afrique se compose avant tout de colons blancs, de mercenaires crapuleux, de missionnaires et de militaires véreux. Accessoirement, quelques Blacks jouent les plantons ou les matons. Dans cette contrée, un écologiste américain part en quête de son père et de son assistante kidnappés par des malfrats. Pour obtenir leur libération, il devra sortir de prison un bandit connaissant la planque d'un joli magot en diamants. Mais même le très brutal chef de la police lorgne les pierres...

Rien de bien original à signaler dans ce petit film d'aventures, sinon un héros bovin, une belle brochette de crapules et une cocasse évasion obtenue grâce à du plastique caché dans des peaux de banane. C'est tout juste honnête et les péripéties n'évitent jamais l'invraisemblance.

Antarès-Travelling Productions présente ***WILDZONE*** (Afrique du Sud-1989) avec Philip Brown - Edward Albert - Carla Herd **réalisé par** Percival Rubens

la fièvre des sens

Deuxième film de Brian Grant présent dans cette rubrique (l'autre étant **Face au Crime**), **La Fièvre des Sens** montre à quel point la télévision câblée donne désormais leur chance à de jeunes cinéastes. Si **Face au Crime** laisse entrevoir un réalisateur de talent, **La Fièvre des Sens** ne laisse plus douter un seul instant de ses aptitudes. Brian Grant filme sobrement, efficacement, sait composer des images attrayantes, diriger des comédiens. Et il en faut du talent pour mener cette histoire incroyable à son terme sans chuter dans l'invraisemblable ou la caricature.

Bobby Stiles, un braqueur, s'évade du fourgon qui le transfère d'un pénitencier à l'autre. Dans sa fuite, il prend en otage un représentant en produits pharmaceutiques et sa superbe épouse. Vénale, jouant effrontément de ses charmes, cette dernière, Charlène, laisse progressivement tomber son mari, nouvellement nanti d'un héritage minable, et mise tout sur le très impulsif Bobby... Minutieux, ce road-movie est avant tout la confrontation de trois personnages, dont le plus haut en couleurs est évidemment Charlène, la plus parfaite des salopes. Faut la voir copuler en compagnie de Bobby devant son mari assommé par les tranquilisants, lever un type dans un bar pour se faire sauter sur une table de billard... Difficile d'afficher davantage de misogynie. Brian Grant se montre nettement plus indulgent avec son évadé. Et le mari humilié aura finalement le dernier mot.

CIC Vidéo présente ***LA FIEVRE DES SENS (SWEET POISON*** - USA - 1991) avec Patricia Healy - Edward Herrmann - Steven Bauer **réalisé par** Brian Grant

▼ *Patricia Healy & Steven Bauer* ▼





▲ *Jackie Chan* ▲

big brother

Avec des moyens considérables à l'échelle de Hong Kong, Jackie Chan s'inspire ouvertement de Frank Capra pour une "kung-fu comedy" de haut standing. Dans le Hong Kong coloré des années 30, Charlie, un brave gars sans le sou, se retrouve sous les balles de deux gangs en pleine bataille. Il sauve le boss d'une des bandes qui le récompense en le propulsant au sommet de son organisation. Pas vraiment criminel dans l'âme, Charlie met à profit sa position pour aider une marchande de roses à la rue à faire illusion auprès de sa fille arrivant de Shangaï...
Vaudeville, bastons spectaculaires... Jackie Chan applique sa conception habituelle du divertissement, mais, ici, avec une classe, une sophistication qu'on ne lui connaissait pas. Evidemment, **Big Brother** est surjoué par des comédiens toujours prompts à la grimace, bourré de bons sentiments. Mais Jackie Chan y croit dur comme fer à ce cinéma naïf, haut en couleurs, innocent comme un film des années 20. Rafraîchissant. Fidèle à sa réputation, l'acrobate-cinéaste prend tous les risques dans un morceau d'anthologie, une sidérante bagarre dans une fabrique textile dont la machinerie, les cordages, soutiennent un ballet d'arts martiaux aussi virtuose que drôle. Du pur Buster Keaton.

René Château Vidéo présente *BIG BROTHER (MIRACLES* - Hong Kong - 1989) avec Jackie Chan - Anita Mui - Gua Ah Leh - Bill Tung - Wu Ma **réalisé par** Jackie Chan

one man's war

Hannibal Lecter, le génie du crime du **Silence des Agneaux**, change de registre et incarne le docteur Joel Filartiga, opposant célèbre à la dictature du Général Stroessner régnant d'une main de fer sur le Paraguay. C'est sobrement, sans effet dramatique que **One Man's War** décrit cette lutte héroïque et légitime. Cependant, le réalisateur ne verse jamais dans le militantisme manichéen. Aveuglé, Filartiga porte directement la responsabilité de la mort de son fils, torturé et assassiné après les déclarations de son père à la presse américaine. De même, l'état de siège folklorique généralement de mise dans **Under Fire** et de est ici gommé au profit d'un quotidien paisible mais néanmoins menaçant. Imperceptiblement, adroitement et sans complaisance, Sergio Toledo parvient donc à saisir les mécanismes insidieux du fascisme, de la répression et de la terreur à laquelle se résigne la population. Efficace démonstration, surtout que le soutien des Etats-Unis au gouvernement du Paraguay est largement souligné. Comme ce téléfilm pour le câble, Anthony Hopkins joue l'efficacité discrète.

Partner & Partner présente *ONE MAN'S WAR* (USA/Grande-Bretagne - 1991) avec Anthony Hopkins - Norma Aleandro - Ruben Blades **réalisé par** Sergio Toledo

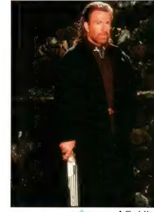


▲ *Dennis Hopper & Lara Flynn Boyle* ▲

le motel de la peur

Produit par Roland Emmerich (réalisateur de **Universal Soldier**), ce thriller traite d'un thème classique de la série B américaine : la folie homicide engendrée par un traumatisme remontant à la surface. Deux frères, Steven et Ray, frères dans un motel isolé dans la région de Las Vegas. La mort brutale de leurs parents, assassinés par un couple de petits braqueurs, les maintient au fil des années dans cet isolement. Aveugle, Steven adopte un comportement suspect qui effraie d'abord de singuliers naufragés de la route : Marvin (Dennis Hopper), un alcoolo vulgaire et violent, et Sandra, sa future épouse, une ex-call girl, moins bête qu'elle n'en a l'air...
Un beau cinémascope, la photogénie du désert et des routes à perte de vue, le vent, un orage pour bien marquer les séquences d'angoisse... Yuri Zeltzer ne resquille pas ; il respecte les conventions du genre, y compris dans les rapports amour-haine des deux frangins. Evidemment, l'ombre de **Psychose** plane sur ce motel tout à fait fréquentable, même si le scénariste n'a pas changé des draps déjà bien usagés.

Warner Home Vidéo présente *LE MOTEL DE LA PEUR (EYE OF THE STORM* - USA - 1991) avec Graig Sheffer - Lara Flynn Boyle - Dennis Hopper - Ally Walker **réalisé par** Yuri Zeltzer



▲ *Chuck Norris* ▲

l'arme secrète

On connaissait déjà les bonnes dispositions de Aaron Norris pour le cinéma d'action vigoureux et violent. Après **Portés Disparus 3**, **Delta Force 2** et **Platoon Leader**, des références en matière de séries B bien emballées, il donne dans le thriller noir en compagnie de son grand frère, Chuck, convaincant dans le rôle de Cliff Garrett, flic officiellement mort. Sous le pseudonyme de Danny Crogan, il infiltre deux années durant le gang du mafioso Marco Luganni dont il devient le plus zélé lieutenant. A Vancouver, il sème la zizanie entre malfrats italiens, français et irakiens se disputant des parts de marchés avant de retrouver le ripoux qui l'a abattu...
Action nocturne, violences méchantes, réglements de compte, passages à tabac, exécutions sommaires... Aaron Norris tourne le dos au polar ensoleillé, californien style **Deux Flics à Miami** pour le thriller pur et dur dans la tradition du film noir. Exit donc le second degré et la rigolade. Renvoyant dos à dos autorités policières et truands, **L'Arme Secrète** se distingue du lot des films policiers contemporains par l'âpreté de sa mise en scène et un pessimisme dont le héros est également le chantre.

Delta Vidéo présente *L'ARME SECRETE (THE HITMAN* - USA - 1991) avec Chuck Norris - Michael Parks **réalisé par** Aaron Norris

Désormais, dans l'espace, vous ne pourrez plus zapper !

ALIENS
LE RETOUR
VERSION LONGUE

LES COULISSES D'ALIEN 3

Exclusif, dans le même coffret :

ALIENS Version longue & "Les Coulisses d'ALIEN 3"

Disponible dans les grandes surfaces et vidéo-clubs

